This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00390 466 4
University of Michigan - BUHR

SE TAIRE
E FAIRE

B
214
P6

FAIRE
FAIRE

B
214
.P6

LA PHILOSOPHIE

Par [illegible]
l'Académie [illegible]
des Sciences [illegible]

Précédé des Re[illegible]
de l'Académie [illegible]
M. DE MONCR[illegible]
d'une autre LET[illegible]
& les Ouvrages [illegible]

A PARIS

Chez PRAULT & Fils [illegible]
Neuf, Quai de Conti

M. DCC[illegible]
Avec Approbation [illegible]

LA PHILOSOPHIE

APPLICABLE

A TOUS LES OBJETS

DE L'ESPRIT ET DE LA RAISON.

OUVRAGE

EN REFLÉXIONS DÉTACHÉES.

Par feu M. l'Abbé TERRASSON *de l'Académie Françoiſe, & aſſocié à celles des Sciences de Paris & de Berlin.*

Précédé des REFLEXIONS DE M. D'ALEMBERT de l'Académie des Sciences; d'une LETTRE DE M. DE MONCRIF de l'Académie Françoiſe; & d'une autre LETTRE DE M. ***, ſur la Perſonne & les Ouvrages de l'Auteur.

A PARIS,

Chez PRAULT & Fils, à la deſcente du Pont-Neuf, Quai de Conty, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

REFLEXIONS

DE M. D'ALEMBERT

DE L'ACADEMIE

DES SCIENCES,

Sur la Perſonne & les Ouvrages de M. l'Abbé Terraſſon.

LA plûpart des Princes ſont beaucoup plus loués durant leur vie, qu'après leur mort. On peut dire aujourd'hui le contraire des gens de Lettres : tant qu'ils vivent on les critique ou on les oublie, ſelon qu'ils ſe diſtinguent ou qu'ils reſtent confondus dans la foule ; mais on les célébre tous, dès qu'ils ne ſont plus. Cette multiplicité d'Eloges funébres hiſtoriques eſt cenſurée par quelques perſonnes. Si on les en croit,

429418

ceux qui par leurs lumieres & leurs talens ont éclairé leurs contemporains, & honoré leur Patrie, ſont les ſeuls dignes de nos hommages: mais à quoi bon, diſent-ils, tranſmettre à la poſterité des noms inconnus à leur propre ſiécle, & leur accorder ſolennellement une place dans les faſtes Litteraires où l'on ne penſera jamais à les chercher? Quelque exagérés que me paroiſſent ces reproches, j'avoue que l'uſage dont on ſe plaint a ſes abus, (& quel uſage n'a pas les ſiens?) mais je ſoutiens qu'ils ſont bien legers en comparaiſon de ſes avantages. Si les anciens qui élevoient des Statues aux grands Hommes, avoient eu le même ſoin que nous de célébrer les Sçavans; nous aurions, il eſt vrai, quelques Mémoires inutiles, mais nous ſerions plus inſtruits ſur le progrès des Sciences & des

Arts, & ſur les découvertes de tous les âges; Hiſtoire plus intéreſſante pour nous, que celle d'une foule de Souverains qui n'ont fait que du mal aux Hommes. D'ailleurs, ne craignons point que la poſtérité confonde les rangs : en faiſant l'éloge des gens de Lettres, nous aſſignons à peu près, même ſans le vouloir, la place que chacun doit occuper.

Je ſouhaiterois ſeulement, que pour donner à ces ſortes de Mémoires toute l'utilité poſſible, on s'attachât à peindre l'Homme encore plus que l'Ecrivain, au riſque de changer quelquefois le panégyrique en Hiſtoire. Les Ouvrages d'un grand Génie, ou d'un Sçavant illuſtre, fixent aſſez par eux-mêmes le jugement qu'on doit porter de ſes talens : mais le ſpectacle de ſa conduite, de ſes mœurs, de ſes foibleſſes même,

eſt une école de Philoſophie : ſur-tout, quelle inſtruction ne peut-on pas en retirer, lorſque par ſon caractére & ſa façon de penſer, il a mérité de ſervir de modéle à ceux qui courent la même carriére ?

Tel fut M. l'Abbé Terraſſon : il occupoit ſans doute, une place diſtinguée dans la Litterature, mais ce fut la moindre partie de ſa gloire : ce qui le caractériſe, c'eſt d'avoir été à la tête des Philoſophes pratiques de ſon ſiécle ; l'éloge eſt d'autant plus grand, qu'il eſt plus rare aujourd'hui de le mériter.

On l'a dit il y a long-tems ; la gloire & l'intérêt, quelquefois tous les deux enſemble, quelquefois l'un aux dépens de l'autre, ſont les deux grands reſſorts qui font mouvoir les Hommes, & les gens de Lettres ne ſont pas

exempts de payer le tribut à l'humanité : quoique leurs travaux menent rarement à la fortune, pluſieurs d'entr'eux ne laiſſent pas de s'y méprendre, & de s'engager dans une carriére auſſi noble, par un motif qui ne l'eſt pas. Quelques-uns ſemblent avoir renoncé à l'intérêt, ſacrifice médiocre lorſqu'ils n'ont aucuns déſirs à ſatisfaire ; mais ils n'en ſont ordinairement que plus vifs ſur cet amour de la réputation qui, ſelon l'expreſſion de Tacite, eſt la derniere paſſion des Sages. En vain ſe repréſentent-ils que le nombre des bons Juges eſt petit, il leur ſuffit de penſer que le nombre des Juges eſt grand ; & par une contradiction dont ils ont peine à ſe rendre raiſon, ils ſont avides de la réunion de ces ſuffrages dont chacun en particulier, ſi on en excepte quelques-uns, ne les flatte-

roit nullement. Heureux, quand ils ne travaillent pas à ſe les procurer par les manœuvres & par l'intrigue!

M. l'Abbé Terraſſon étoit bien éloigné de cette maniere de penſer: il ne fut ſujet ni à cet amour propre ſi délicat, qui fait quelquefois le ſupplice des Sçavans, ni à cette baſſe jalouſie qui les dégrade: il ne regardoit ſes Ouvrages que comme des enfans de ſon loiſir qu'il abandonnoit à la cenſure publique; content de l'approbation de quelques amis éclairés, il étoit fort tranquille ſur le jugement des autres. On lui demandoit un jour ce qu'il penſoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer: *Elle eſt bonne*, répondit-il, *je dis, très-bonne; tout le monde n'en penſera peut-être pas comme moi: mais cela ne m'inquiéte guéres.*

L'envie de s'enrichir ne le tour-

mentoit pas plus, que celle de faire du bruit : la fortune vint à lui ſans qu'il la cherchât, elle le quitta ſans qu'il ſongeât à la retenir ; & il ſe retrouva dans un état médiocre, avec cette même Philoſophie qui ne l'avoit jamais abandonné : Cependant, quoiqu'il eût conſervé au milieu des richeſſes la ſimplicité de mœurs qu'elles ont coutume d'ôter, il n'étoit pas ſans défiance de lui-même ; *Je réponds de moi*, diſoit-il, *juſqu'à un million:* ceux qui le connoiſſoient auroient bien répondu de lui par de-là.

Il regrettoit le tems où les gens de Lettres, moins répandus & moins diſtraits, vivoient davantage entr'eux : comme ils avoient moins d'intérêt de ſe nuire, ils étoient plus unis, & par conſéquent plus reſpectés : leur ſociété n'avoit peut-être pas les mêmes agrémens qui la font rechercher

aujourd'hui ; mais la politeſſe ne ſe perfectionne que trop ſouvent aux dépens des Mœurs. La charlatannerie, (qu'on me permette ce terme,) ſi commune & ſi hardie maintenant, l'étoit alors beaucoup moins, parce qu'elle étoit moins ſûre de réuſſir : ce n'eſt pas que le commerce du Monde ne ſoit néceſſaire aux gens de Lettres, ſurtout à ceux qui travaillent pour plaire à leur ſiécle ou pour le peindre ; mais ce commerce, devenu général & ſans choix, eſt aujourd'hui pour eux ce que la découverte du nouveau Monde a été pour l'Europe ; il eſt fort douteux qu'il leur ait fait autant de bien que de mal.

Nullement empreſſé de faire ſa cour, M. l'Abbé Terraſſon trouvoit plus aiſé de ne point vivre avec la plûpart des Grands, que d'être avec eux à ſa place, ſans

ſe dégrader & ſans ſe compromettre. Il fuyoit ſurtout, ceux dont l'orgueil perce à travers leur accueil même, & à l'égard deſquels la fierté eſt ſouvent une vertu dans un Homme de Lettres, & la douceur un Vice. Mais il eſtimoit beaucoup les Grands d'une ſociété ſimple & aimable, qui cultivent ſans prétention les Sciences & les Beaux Arts, qui les aiment ſans vanité; & qui, s'il eſt permis de parler le langage du tems, ne font point ſervir leur naiſſance & leurs titres de ſauvegarde à leur eſprit.

Auſſi étoit-il bien éloigné de confondre les Amateurs véritablement éclairés, avec ceux qui en uſurpent le nom, ordinairement occupés du ſoin de rabaiſſer les grands talens pour élever les médiocres, parce qu'ils ignorent que le mérite éminent honore ſes pro-

tecteurs, & que le mérite médiocre avilit les ſiens. On n'aura pas de peine à croire qu'il n'étoit guéres plus favorable à ces Sociétés particulieres, ſi à la mode aujourd'hui, qui s'érigent en arbitres des Auteurs. On avoit beau lui repréſenter que par le moyen de ces Sociétés, l'eſprit ſe répand & ſe communique de proche en proche. Il répondoit par une comparaiſon plus énergique que recherchée, que *l'eſprit d'une Nation reſſemble à ces feuilles d'Or qui deviennent plus minces à meſure qu'elles s'étendent*, & qu'*il perd ordinairement en profondeur ce qu'il gagne en ſuperficie*. Il craignoit ſur-tout que ces Tribunaux ſans droit & ſans titre, faits pour prendre le ton des Gens de Lettres, ne prétendiſſent un jour le leur donner, & ne cherchaſſent à ſe rendre par cette uſurpation

le fléau des bons Livres & l'aſyle du mauvais goût. Selon lui, il ne falloit point attribuer à d'autres cauſes ce jargon qui ſe répand inſenſiblement dans les Ouvrages modernes, & qui devenant de jour en jour plus étrange, ſemble nous annoncer la décadence prochaine des Lettres; car le faux bel-Eſprit tient de plus près qu'on ne croit à la barbarie.

Un Homme qui penſoit comme M. l'Abbé Terraſſon ne devoit guéres ſolliciter de graces, même purement Litteraires. Il eût fallu lui apprendre juſqu'aux noms de ceux qui les diſtribuoient: ſon mérite ſeul avoit brigué pour lui celles qu'on lui avoit accordées.

On ne doit pas trouver ſurprenant qu'il ait eu pour les autres l'indifférence qu'il avoit pour lui-même. Le ſpectacle ſi varié des paſſions qui agitent les Hommes,

un pli qu'il avoit pris de jeuneſſe; mais il ne trouvoit point mauvais qu'on en eût pris un autre. Cependant cette Secte, qui n'eſt pas aujourd'hui trop nombreuſe, eſt volontiers intolérante comme bien des Sectes opprimées ou négligées : peu s'en faut qu'elle ne décrie ſes Adverſaires, comme de mauvais Citoyens inſenſibles à la gloire de leur Nation. Les Partiſans de Deſcartes ſeroient peut-être bien étonnés, ſi ce grand Homme revenoit au Monde, de trouver en lui le plus redoutable Ennemi du Cartéſianiſme.

Enfin, ce qui met le comble à l'Eloge de M. l'Abbé Terraſſon, ſa Philoſophie étoit ſans bruit, parce qu'elle étoit ſans effort : peut-être avoit-il eu moins de mérite à l'acquérir; mais les Vertus qu'on louë le plus, ſont ſouvent celles qui coûtent le moins. D'ailleurs

leurs quelque ridicules que ſoient les préjugés, leur Empire eſt ſi puiſſant, que ceux même qui lui réſiſtent, s'applaudiſſent de leur courage: pour lui, ſans ſe prévaloir d'un avantage ſi rare, il en jouiſſoit paiſiblement. Il n'avoit pas beſoin d'avertir les autres qu'il n'étoit ni complaiſant de perſonne, ni eſclave de ſon amour propre: tout le Monde le voyoit aſſez; & il aimoit mieux renfermer ſa Philoſophie dans ſa conduite, que de la borner à ſes diſcours.

Il me reſte à dire un mot de ſes Ouvrages. Le premier fut ſa Diſſertation contre l'Iliade. Elle parut en 1715, dans le fort de la diſpute ſur Homere; diſpute auſſi peu utile que preſque toutes les autres, & qui n'a rien appris au genre humain, ſinon que Madame Dacier avoit encore moins de Logique que M. de la Motte ne ſçavoit de

Grec. Les coups que l'on portoit alors au Prince des Poëtes, lui firent peut être moins de tort que la maniere dont ils étoient repouſſés. Attaqué par des Gens d'eſprit & par des Philoſophes; il n'avoit guéres dans ſon parti que des Gens de goût qui ſe taiſoient, ou de peſans érudits qui auroient admiré la Pucelle, ſi Chapelain l'avoit écrite il y a trois mille ans.

D'un autre côté, les Adverſaires d'Homere, trop peu ſenſibles aux beautés de détail dont l'Iliade eſt remplie, & qui ſont peut-être la partie la plus eſſentielle d'un Poëme Epique; s'attachoient trop à juger un Ouvrage de génie ſur des régles d'où l'Arbitraire n'eſt pas tout-à-fait exclu, & ſur des uſages qu'ils rapportoient trop à notre goût.

A l'égard de la querelle ſur les Anciens & les Modernes qui fai-

ſoit auſſi partie de cette diſpute ; je ne prétends point la renouveller ici, encore moins la terminer. J'obſerverai ſeulement que ſi les Grecs & les Romains nous ſont ſupérieurs à certains égards, & inférieurs à d'autres ; c'eſt peut-être moins à la différence de génie qu'il faut l'attribuer, qu'à celle des circonſtances, du Gouvernement, des motifs d'émulation, & ſur tout à l'avantage qu'ils ont eu de parcourir avant nous certaines routes, & à celui que nous avons d'en trouver d'autres toutes ouvertes qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir.

Quoiqu'il en ſoit, l'ouvrage de M. l'Abbé Terraſſon eut un ſuccès dont l'Auteur fut digne par ſa modération, & ſur tout par le mérite qu'il eut d'avoir porté dans les Belles-Lettres cet eſprit de lumiére & de Philoſo-

phie ſi utile même dans les matiéres de goût, quand il remonte à leurs vrais principes. Peut-être auſſi eſt-il quelquefois dangéreux, lorſqu'égaré par une fauſſe Métaphyſique, il analyſe froidement ce qui doit être ſenti.

Madame Dacier qui ne pouvoit pas reprocher à M. l'Abbé Terraſſon d'ignorer le Grec, ne jugea pas à propos de s'engager dans une réplique. M. Dacier s'en chargea, & accuſa entr'autres choſes ſon adverſaire d'avoir fait dans ſon Ouvrage l'Apologie de la morale du Théâtre Lyrique, imputation auſſi injuſte que déplacée. M. l'Abbé Terraſſon daigna cependant y répondre, & il faut avouer que c'eſt la partie de ſa Diſſertation la plus inutile.

L'Ouvrage qui ſuivit, fut d'un goût bien différent. C'étoit des Réflexions ſur le fameux ſyſtême

qui a ruiné parmi nous tant de familles, pour en enrichir tant d'autres. M. l'Abbé Terraſſon eut le courage d'en prendre la défenſe ; parce que l'ayant enviſagé d'un œil philoſophique, il le jugeoit utile, & qu'il en ſéparoit le principe d'avec ce qui n'étoit qu'acceſſoire. A la veille du déſaſtre public & de la chûte des fortunes qu'il ne pouvoit prévoir, il juſtifia, pour ainſi dire, d'avance ce qu'on alloit accuſer bientôt d'être la cauſe de tant de malheurs ; & aujourd'hui, que les eſprits ne ſont plus échauffés ſur cette matiere par un intérêt préſent & perſonnel, l'opinion qu'il défendoit ne manqueroit peut-être pas de partiſans éclairés. Au reſte, ce fut à cet Ouvrage qu'il dut l'opulence paſſagere dont nous avons parlé, & par bonheur

ver combien les admirateurs des Anciens ſont aveugles. Quand on traduit les Anciens dans cet eſprit, & qu'on choiſit Diodore de Sicile ; il y auroit du malheur à être condamné ſur ſon ouvrage.

Il étoit entré d'aſſez bonne heure à l'Académie des Sciences, pour en devenir un jour le Secrétaire. L'étendue de ſes connoiſſances, & le talent qu'il avoit pour écrire, donnoient tout lieu de croire qu'il rempliroit avec honneur cette place importante. Mais lorſque M. de Fontenelle ſortit d'une carriere qu'il étoit encore en état de pourſuivre après l'avoir parcourue durant quarante ans avec la plus grande réputation ; ce ſucceſſeur qu'il s'étoit deſtiné depuis long-tems, n'avoit plus aſſez de forces pour le remplacer.

Un Philoſophe tel que nous venons de le dépeindre, ſçavoit

trop bien ſe ſuffire à lui-même, pour ne pas diſparoître de deſſus la ſcène, quand la vieilleſſe & les infirmités commencerent à l'y rendre inutile. Il ſe renferma donc abſolument chez lui, & ne ſe montroit tout au plus que dans des lieux publics où il ne pouvoit être à charge à perſonne. Il connoiſſoit trop bien ſa Nation, pour n'avoir pas ſenti de bonne heure combien elle eſt ingrate envers ceux même qui ont le plus contribué à ſon inſtruction ou à ſes plaiſirs. Il ſçavoit que l'avantage d'être recherché avec empreſſement juſqu'à la fin, eſt le privilége d'un petit nombre d'Hommes rares : Souvent même quoiqu'ils méritent cet empreſſement par leurs qualités perſonnelles & par l'agrément de leur commerce, c'eſt à la vanité qu'ils en ſont principalement redevables. M. l'Abbé

vous étoit antipathique : Quel dommage de ne pouvoir les aimer !

L'Abbé Terraſſon auroit beaucoup réuſſi dans votre Patrie : vous avez remarqué que l'Eſprit philoſophique eſt l'ame de tous ſes Ecrits. Eh bien, ce même Eſprit qui le rend ſi digne de votre eſtime, il le portoit dans les plus petites choſes de la Société comme dans les plus importantes, & ce n'étoit pas par Syſtême. Une certaine exactitude de raiſon employée de propos délibéré, & dont on ſe pare juſques dans les plus petites minuties ; eſt moins l'ouvrage de la Philoſophie, que d'une imagination froide ſur un fond de préſomption. L'Homme dont je parle, ſans projet, ſans même s'en appercevoir, étoit ce qu'il étoit.

Lorſqu'il acquit à un degré

éminent l'intelligence des Langues ſçavantes ; on ſçait que ſon goût l'avoit moins porté à cette longue étude, que le deſir de connoître par lui-même les Chefs-d'œuvres des plus célébres Auteurs de l'antiquité.

Ordinairement on s'applaudit davantage de ce qu'on ſe ſent de génie ou de connoiſſances, à meſure que le genre en eſt plus rare, ou qu'il nous en a plus coûté pour le perfectionner. L'Abbé Terraſſon étoit naturellement préſervé de cette ſorte d'ivreſſe : il n'eſtimoit ſes propres lumiéres, ainſi que celles des autres, que ſuivant le rang qu'elles lui paroiſſoient tenir dans l'eſprit humain, dont à beaucoup près il ne croyoit pas les reſſources épuiſées. Ainſi nulle admiration outrée pour les chefs-d'œuvres des Anciens ; nulle prévention

apparences, comme vous le concevez, Madame, étoient faites pour tromper le vulgaire : rien dans ſon extérieur n'avertiſſoit de ſon mérite : & combien de gens qui ſe mêlent de juger le mérite, ont beſoin pour l'appercevoir, qu'il leur ſoit crument annoncé.

Encore un autre déſavantage : malgré l'habitude de vivre avec des perſonnes* chez qui les titres & les talens également accueillis ſe plaiſoient à ſe trouver enſemble; l'Abbé Terraſſon n'avoit acquis aucune connoiſſance de ce qu'on appelle l'uſage du monde : non qu'il eût été rebuté par ce que peuvent avoir de gênant & de frivole, les petites attentions & le langage qui forment les trois

* Madame la Comteſſe de Verue; Madame la Marquiſe de Charoſt, depuis Ducheſſe de Luynes; M. & Madame de Laſſay; Madame la Marquiſe de Lambert.

quarts

quarts de cette ſcience ; c'eſt qu'il n'avoit rien remarqué de ce qui la conſtitue. Il ſembloit que les fonctions de ſon eſprit ne commençaſſent qu'aux choſes ou l'eſprit de raiſonnement eſt néceſſaire. Alors on trouvoit en lui le Philoſophe éclairé, le bon Citoyen, & l'Homme que la douceur & la gaieté de ſon caractére rendoient aimable.

Une perſonne bien à portée de mettre le prix au mérite, * avoit dit de notre Philoſophe, au ſujet de ces contraſtes : » Il n'y a qu'un » Homme de beaucoup d'eſprit » qui puiſſe être d'une pareille » imbécillité.

Feu M. de la Faye, qui joignoit à tout ce que la ſcience du monde a d'aimable, des talens plus aimables encore ; étoit un des

* Madame la Marquiſe de Laſſay.

Cette reſſource étoit ſi bien devenue en lui une habitude, que jamais il ne laiſſa appercevoir ni mépris, ni ennui, quand on débitoit dans la converſation cette eſpéce de merveilleux ſi rebattu & ſi propre à choquer la ſaine raiſon. On pouvoit impunément avec lui » avoir foi aux ſonges, » aux horoſcopes, aux Empyri» ques, qui pour gagner la con» fiance des malades, aſſurent » qu'ils ne ſont pas Médecins; » ne trouver enfin rien de plus aiſé à concilier que les contraires, rien de plus vraiſemblable que les prodiges. De tels entretiens le conduiſoient à des réflexions ſur la nature de l'eſprit; & s'il prenoit la parole, c'étoit pour dire quelque plaiſanterie, dont la naïveté cachoit un fond de raiſon qui ne pouvoit bleſſer perſonne.

Dans le tems *du Syſtême*, lié de

l'amitié la plus intime avec des perſonnes d'un crédit ſupérieur, il ne put échaper à la fortune. Toute ſon ambition ſe tourna auſſi-tôt à rendre ſenſibles des principes, qui étendant les richeſſes par leur circulation, banniſſoient l'oſiveté & l'avarice, deux fléaux pernicieux à la Société. Ce fut-là tout l'empire que l'abondance prit ſur lui. Il ne pouvoit s'accoutumer à être ce qu'on appelle riche. Il ſe demandoit quelquefois à lui-même des beſoins, des goûts nouveaux, & il ne lui en étoit point venu. Enfin il déſeſpéroit d'en acquérir, lorſque ce ſuperflu s'évanouit preſqu'entierement. *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il, *je revivrai de peu, cela m'eſt plus commode.*

Dans l'eſpéce de langueur où il a paſſé les deux dernieres années de ſa vie, le caractére diſ-

tinctif de ſon eſprit s'eſt toujours conſervé. Il évaluoit en riant la diminution des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à un Médecin ſon ami*, *que j'ai perdu les quatre cinquiémes de ce que je pouvois avoir de lumiéres acquiſes. Si cela continue, il ne me reſtera ſeulement pas la réponſe que fit au moment de mourir ce bon M. de Lagny** à notre illuſtre confrere Maupertuis.* Il faut vous dire, Madame, que M. de Lagny (qui poſſédoit ſupérieurement la ſcience du calcul) étant à l'extrémité, ſa famille l'entouroit, lui criant les choſes les plus tendres, & il ne donnoit aucune marque de connoiſſance. M. de Maupertuis

---

* Camille Falconet, de l'Académie des Belles-Lettres.

** De l'Académie des Sciences, mort en 1734. Voyez ſon Eloge, Tome 6. des Œuvres de M. de Fontenelle.

ſurvint ; *je vais le faïre parler ;* dit-il : *M. de Lagny, le carré de douze... Cent quarante-quatre*, répondit avec une voix foible le malade ; & depuis il ne parla plus.

Pour revenir à l'Abbé Terraſſon ; quand il s'apperçut qu'en converſation il perdoit, comme dit Montagne, la *mémoire de ſes redites*, il ſongea à un expédient pour éviter un défaut qui devoit ennuyer beaucoup ſes amis ; c'eſt à moi qu'il en fit confidence : *Je viens*, me dit-il, *de me ſurprendre, vous repétant des inutilités que je vous avois dites & redites peut-être il n'y a pas une heure : Je prens le parti de renoncer à l'uſage de ma mémoire.* Il appella alors ſa Gouvernante : *Venez, Mademoiſelle Luquet, je vous charge de vous ſouvenir pour moi quand j'aurai compagnie. Il me ſemble que je puis raiſonner encore paſſablement ; mais pour les faits ré-*

cens, je ne ſuis pas content de mon eſprit. Effectivement ils tinrent fidélement le traité l'un & l'autre. Quand on lui faiſoit quelque queſtion; *demandez à ma Gouvernante*, & la Gouvernante répondoit. Il arriva qu'avec cette précaution & ſa foibleſſe qui alloit en augmentant, ſa mémoire ſe perdit entierement: Il ſurvéquit pluſieurs jours à cette perte, mais ſans éprouver de ſouffrances.

Peu de gens ont paſſé une vie auſſi douce que celle de l'Abbé Terraſſon. Né avec un bon eſprit, exempt des paſſions qui tourmentent l'ame; ſon caractére étoit naturellement fléxible, égal, & ſon amour propre tenoit de la douceur de ſon caractére. Il eut de vrais amis. Combien d'avantages pour devenir auſſi heureux, que la condition d'Homme permet de l'être!

LETTRE

DE MONSIEUR***

A L'ÉDITEUR.

JE vous ſçai bon gré, Monſieur, de ce que vous vous déterminez enfin à faire imprimer les Penſées de feu M. l'Abbé Terraſſon. En vain, Meſſieurs D'alembert & de Moncrif, avoient aſſigné à ce Bel Eſprit le premier rang parmi les Philoſophes pratiques de ſon Siécle : ce qu'ils nous avoient dit à ſon ſujet dans deux Brochures que nous avons luës avec plaiſir, nous laiſſoit toûjours ignorer les principes ſur leſquels ſa Philoſophie étoit fondée; & il falloit que M. l'Abbé Terraſſon prît lui-même la peine de nous les expliquer.

C'eſt, Monſieur, ce dont il s'eſt acquitté avec autant de Clarté que de préciſion dans le petit ouvrage que vous êtes ſur le point de mettre au jour; & je ne doute pas que le Public ne reçoive avec reconnoiſſance le préſent que vous allez lui faire. On a même paru s'intereſſer au Génie ſingulier de celui qui en eſt l'Auteur; & l'accueil favorable qu'on a fait aux deux Brochures qui contiennent quelques unes de ſes ingénuités, donne lieu de préſumer qu'on ne ſeroit pas faché de ſçavoir quelque choſe de plus ſur ſa perſonne & ſon caractére.

Comme j'ai ſuivi M. l'Abbé Terraſſon dans ſes différentes ſituations, & que j'ai même beaucoup connu ſa famille; je puis vous inſtruire de bien des anecdotes qui le concernent. Mais ne vous attendez pas à les trouver ici ra-

contées avec la même grace & le même enjouëment qu'on remarque dans les Réflexions de M. D'alembert & dans la Lettre de M. de Moncrif. Outre qu'il n'eſt pas donné à tout le monde d'écrire avec autant de délicateſſe & de pureté, que ces deux célébres Académiciens ; j'ai d'ailleurs tant de faits à raſſembler dans les bornes reſſerrées d'une Lettre, que je n'accompagnerai pas chacun d'eux de toutes les réflexions dont ils ſeroient ſuſceptibles. Heureuſement la matiere ſuppléera par elle-même à mon inſuffiſance ; & la plûpart des faits que je vous raconterai, porteront leur ornement avec eux.

M. l'Abbé Terraſſon étoit né à Lyon, en l'année 1670, de Pierre Terraſſon, Conſeiller en la Sénéchauſſée & Préſidial de la même Ville, & de Louiſe Ter-

raſſon ſes pere & mere. On prétend que cette famille, qui eſt noble & ancienne dans la Ville de Lyon *, tire ſon origine d'un autre Pierre Terraſſon qui y demeuroit en l'année 1560, & dont pluſieurs membres de la Conjuration d'Amboiſe prirent la maiſon pour y tenir leurs aſſemblées **.

Quoi qu'il en ſoit, notre Philoſophe (nommé Jean Terraſſon) fut l'aîné de quatre freres que leur pere, homme d'une grande piété, mais un peu ſingulier, deſtina tous les quatre à paſſer leur vie dans la Congrégation de l'Oratoire, ne jugeant pas à propos de laiſſer prendre à aucun d'eux la route d'un autre établiſſement. Auſſi avons-nous entendu, bien des années après, l'Abbé Terraſſon tourner cette circonſtance en plaiſanterie, lorſqu'une perſonne lui demanda pourquoi aucun d'eux

n'avoit embraſſé l'état du Mariage : *Mon pere*, répondit-il, *étoit un grand homme de bien : mais après s'être marié & avoir eu quatre enfans, il avoit formé le projet, par dévotion, d'accélérer, autant qu'il étoit en lui, la fin du monde.* J'ignore ſi ce fut là réellement le motif du pere que je n'ai jamais connu. Ce qu'il y a de certain, eſt que notre Philoſophe fut envoyé à Paris dans la Maiſon de l'Inſtitut, lorſqu'il n'avoit encore que dix-huit ans ; & qu'André, un autre Jean, & Gaſpard Terraſſon ſes trois freres cadets, y furent envoyés chacun à pareil âge ; de ſorte qu'ils étoient tous quatre dans l'Oratoire lorſque leur pere mourut. Cet événement ayant mis les quatre freres un peu plus au large ſur leur vocation ; André & Gaſpard reſterent dans cette Congrégation, où, dans la

ſuite, il ſe diſtinguerent par leurs talens pour la Chaire; & nous avons de chacun d'eux, quatre volumes de Sermons imprimés *. Jean Terraſſon le cadet reſta pareillement dans l'Oratoire, où il a rempli ſucceſſivement les places de Supérieur & d'Œconome, avec toutes l'intelligence & l'exactitude qu'exigent de pareils emplois.

* Les Sermons d'André Terraſſon ont été imprimés en l'année 1726. & réimprimés en l'année 1736, en 4 Volumes in-douze.

Ceux de Gaſpard Terraſſon ont auſſi été imprimés en 4 Volumes in-douze, en l'année 1749.

A l'égard de Jean Terraſſon l'aîné, (qui eſt celui dont je me ſuis propoſé de vous parler,) il quitta l'Oratoire auſſi-tôt après la mort de ſon Pere; ſon Génie Philoſophique n'ayant pas pu s'aſſujétir aux heures marquées pour les Exercices de piété, ni aux autres Pratiques dont les Communautés ſont remplies. Mais il paroît qu'il avoit fait de très-bonnes Etudes Théologiques, pendant le tems qu'il étoit reſté dans cette ſçavante Congrégation; car

on a trouvé après ſon décès beaucoup de Notes qu'il avoit faites ſur l'Ecriture-Sainte, & un grand nombre d'Extraits des Ouvrages des Peres de l'Egliſe. Ses Freres mêmes le regarderent toujours comme un très-bon Théologien.

M. l'Abbé Terraſſon ſe mit donc dans le Monde; mais ſon début n'y fut pas des plus heureux. Son peu d'expérience joint à ſa ſimplicité naturelle, le rendirent la dupe de bien des Gens qui lui firent conſumer aſſez promptement ſon Patrimoine; de ſorte qu'il ſe vit dans le Cas d'eſſayer ſur lui-même le pouvoir & l'effet des Refléxions Philoſophiques. Un de ſes amis, nommé M. Rémond lui offrit un aſyle; & lui, par reconnoiſſance, enſeigna le Grec au fils de ce généreux ami: ce fut même conjointement avec ce fils qu'il commença ſa Traduc-

Voyez la Préface à la tête de ſa Traduction de Diodore page 1.

tion de Diodore de Sicile, Hiſtorien Grec, dont je vous parlerai dans la ſuite. Mais le jeune M. Rémond étant mort, M. l'Abbé Terraſſon abandonna cette Traduction pour ſe livrer à la Géométrie dans laquelle il excelloit. Son talent pour cette partie des Mathématiques lui procura dès-lors une Place d'Aſſocié à l'Académie des Sciences : mais comme ces Places ſont plus honorables qu'elles n'apportent de profit, il falloit à notre Philoſophe des ſecours plus réels pour le tirer de l'eſpéce d'indigence où ſa trop grande facilité l'avoit reduit.

Préciſément dans ce tems-là, M. Mathieu Terraſſon ſon couſin, célébre Avocat au Parlement *, avoit un fils fort jeune qu'il vouloit faire initier dans les Belles-Lettres. Il engagea M. l'Abbé Terraſſon

* C'eſt celui dont nous avons les Plaidoyers imprimés en un Volume *in-quarto.*

Terraſſon à venir demeurer chez lui en l'année 1714, & à veiller aux études de ſon fils *. Cette époque, qui fut avantageuſe pour notre Philoſophe & pour ſon jeune Eléve, ne la fut pas moins pour le Public; puiſque ce fut alors que M. l'Abbé Terraſſon, jouiſſant d'une ſituation plus aiſée, compoſa ſa *Diſſertation critique ſur l'Iliade d'Homere, où, à l'occaſion de ce Poëme, on cherche les régles d'une Poëtique fondée ſur la raiſon, & ſur les exemples des Anciens & des Modernes.* Cet Ouvrage qu'il donna en deux volumes in-12. en l'année 1715, fit beaucoup de bruit, ſoit par la ſupériorité avec laquelle il traita ſon ſujet, ſoit parce que la queſtion ſur la préférence qu'on doit donner aux Anciens ſur les Modernes, ou aux Modernes ſur les Anciens, formoit alors une fameuſe diſpute,

* Ce fils eſt M. Terraſſon, actuellement Avocat au Parlement & du Clergé de France, Cenſeur Royal des Livres, Lecteur Royal en Droit Canon, Conſeiller au Conſeil Souverain de Dombes, & Auteur de *l'Hiſtoire de la Juriſprudence Romaine*, en un Volume *in-folio*.

y rentrant, *je viens*, dit-il, *de donner à la populace du quartier un petit amuſement qui ne lui a rien coûté, ni à moi non-plus.* Si dès ce tems-là, Monſieur, j'avois pû prévoir l'intérêt que l'on paroît prendre à préſent au caractére ſingulier de M. l'Abbé Terraſſon; je ſerois aujourd'hui en état de vous fournir, à ſon ſujet, bien des anecdotes que je ne me rappelle plus. Je ne laiſſerai pas cependant de vous en raconter encore quelques-unes, que les faits auſquels elles tiennent, ou qui en ont été l'occaſion, m'ont empêché d'oublier.

M. l'Abbé Terraſſon continua de demeurer chez ſon parent juſqu'en l'année 1719. Mais ayant profité des premieres époques de ce fameux ſyſtême qui cauſa tant de révolutions dans les fortunes: l'opulence où il ſe trouva lui fit

naître l'envie de prendre ſon ménage ; & les compagnies brillantes dans leſquelles il étoit répandu, l'engagerent même à prendre caroſſe. Rien ne fut auſſi embarraſſant pour lui que ce nouveau meuble & tout ce qui l'accompagne. Le détail d'une maiſon, la multiplicité de domeſtiques, furent pour lui une ſource de ſoins auſquels il ne s'accoûtuma jamais. Rien, entr'autres choſes, ne lui déplut autant dans ſa nouvelle ſituation, que les fréquentes demandes d'argent que ſon Cocher venoit lui faire pour le foin, la paille & l'avoine. Il conſulta ſur cela Mᵉˡˡᵉ. Falconet *; & parmi les différentes queſtions qu'il lui fit à ce ſujet, j'en ai retenu une qui marque bien l'ingénuité de celui qui la faiſoit, & le peu de connoiſſance qu'il avoit des choſes les plus communes : *Mademoiſelle*, lui dit-il, *eſt-ce que*

* Sœur de M. Falconet, Médecin du Roi, & Penſionnaire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

les Chevaux mangent la nuit ? C'eſt bien à cela qu'on pourroit appliquer la réflexion de Madame la Marquiſe de Laſſay, qui, en parlant de lui, diſoit qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'eſprit qui pût être d'une pareille imbécillité. Au reſte, M. l'Abbé Terraſſon n'eut pas beſoin de prendre des inſtructions bien étendues ſur ce que coûtoit l'entretien d'un équipage; car ſa fortune ayant été renverſée par les événemens de l'année 1720, il ſe défit de ſes domeſtiques, de ſes chevaux & de ſon caroſſe, avec encore moins de peine qu'il ne les avoit pris.

Il recommença donc à vivre d'une maniere plus bornée, mais qui (ſelon lui) étoit plus commode. Quelques débris qui lui reſtoient de ſa fortune paſſée, joints à ce qu'il retiroit d'une Chaire qu'il avoit depuis long-

tems au Collége Royal, furent plus que ſuffiſans pour fournir à ſes beſoins : & une penſion de deux mille livres que le Roi lui donna enſuite ſur l'Evêché de la Rochelle, le rendit plus riche qu'il ne l'avoit jamais été ; parce que cette penſion, en lui procurant les douceurs de la vie, n'exigea de lui aucun luxe ni aucune repréſentation.

Alors M. l'Abbé Terraſſon, livré totalement à la Philoſophie & aux Belles-Lettres, compoſa divers Ouvrages dans leſquels ces deux genres ſe trouverent réunis. Il fit imprimer en l'année 1731, ſon Roman de *Séthos*, qui, quoiqu'inférieur à celui de Telemaque du côté de l'agrément, lui eſt ſupérieur du côté de l'érudition, de la Philoſophie, & ſurtout de la Morale. Je ne puis, entr'autres choſes, me laſſer de

relire dans cet Ouvrage, le portrait, en forme d'Oraiſon funébre d'une Reine d'Egypte : portrait (dit M. D'Alembert) que Tacite eût admiré, & dont Platon eût conſeillé la lecture à tous les Rois : » Inexorables Dieux des » Enfers « (dit le Prêtre qui préſente le corps de la Princeſſe) » voilà notre Reine, que vous » avez demandée pour victime » dans le printems de ſon âge, » & dans le plus grand beſoin » de ſes Peuples : nous venons » vous prier de lui accorder le » repos dont ſa perte va peut-» être nous priver nous-mêmes. » Elle a été fidelle à tous ſes de-» voirs envers les Dieux. Elle ne » s'eſt point diſpenſée des prati-» ques extérieures de la Religion, » ſous le prétexte des occupations » de la Royauté ; & les ſeules » pratiques extérieures ne lui ont

» point tenu lieu de vertu ....
» De toutes les Fêtes auſquelles
» la majeſté de ſon rang, le ſuc-
» cès de ſes entrepriſes où l'a-
» mour de ſes Peuples l'ont en-
» gagée; il a paru que celles qui
» l'amenoient dans nos Temples,
» étoient pour elle les plus agréa-
» bles & les plus douces. Elle ne
» s'eſt point laiſſé aller, comme
» bien des Rois, aux injuſtices,
» dans l'eſpoir de les racheter par
» ſes offrandes; & ſa magnificen-
» ce à l'égard des Dieux, a été
» le fruit de ſa piété, & non le
» tribut de ſes remords.... Elle
» a pratiqué toutes les vertus des
» bons Rois, avec une défiance
» modeſte qui la laiſſoit à peine
» jouir du bonheur qu'elle pro-
» curoit à ſes Peuples.... Elle
» a éloigné de ſa penſée toute
» vengeance; &, laiſſant à des
» hommes privés la honte d'exer-

» cer leur haine, elle a pardon-
» né, comme les Dieux, avec
» un plein pouvoir de punir. Elle
» a réprimé les eſprits rebelles,
» moins parce qu'ils réſiſtoient à
» ſes volontés, que parce qu'ils
» faiſoient obſtacle au bien qu'el-
» le vouloit faire. Elle a ſoumis
» ſes penſées aux conſeils des
» ſages, & tous les ordres du
» Royaume à l'équité de ſes loix.
» Elle a déſarmé les Ennemis
» étrangers, par ſon courage &
» par la fidélité à ſa parole; &
» elle a ſurmonté les ennemis do-
» meſtiques, par ſa fermeté & par
» l'heureux accompliſſement de
» ſes projets. Il n'eſt jamais ſorti
» de ſa bouche, ni un ſecret, ni
» un menſonge; & elle a cru que
» la diſſimulation néceſſaire pour
» régner, ne devoit s'étendre que
» juſqu'au ſilence. Elle n'a point
» cédé aux importunités des am-

» bitieux ; & les aſſiduités des
» flateurs n'ont point enlevé les
» récompenſes dûes à ceux qui
» ſervoient leur Patrie loin de la
» Cour. La faveur n'a point été
» en uſage ſous ſon Régne ; l'a-
» mitié même, qu'elle a connue
» & cultivée, ne l'a point em-
» porté auprès d'elle ſur le méri-
» te ſouvent moins affectueux &
» moins prévenant. Elle a fait
» des graces à ſes amis, & elle
» a donné les poſtes importans
» aux plus capables. Elle a répan-
» du des honneurs ſur les Grands,
» ſans les diſpenſer de l'obéiſſan-
» ce ; & elle a ſoulagé le peu-
» ple, ſans lui ôter la néceſſité
» du travail. Elle n'a point don-
» né lieu à des hommes nou-
» veaux, de partager avec le
» Prince, & inégalement pour
» lui, les revenus de ſon Etat ;
» & les derniers du Peuple ont

» ſatisfait ſans regret aux con-
» tributions proportionnées qu'on
» exigeoit d'eux, parce qu'elles
» n'ont point ſervi à rendre leurs
» ſemblables plus riches, plus or-
» gueilleux & plus méchans, &c.«
Que ne puis-je, Monſieur, franchir les bornes d'une lettre, & vous remettre devant les yeux cette Oraiſon Funébre toute entiere, auſſi-bien qu'un grand nombre d'excellentes réflexions morales & politiques dont le Roman de Séthos eſt rempli! Rien ne ſeroit certainement plus capable de ſervir d'introduction au petit Ouvrage que vous allez donner au Public : mais vous comprenez qu'il eſt tems que j'acheve de vous dire ce que je ſai ſur la perſonne de ſon auteur.

Le Roman de Séthos, la Diſſertation ſur Homere, une Chaire au Collége Royal, une place

d'Aſſocié à l'Académie des Sciences, & principalement le Syſtême de ſupériorité de raiſon qui raméne toutes les connoiſſances profanes à des principes philoſophiques; donnoient depuis ſi long-tems à M. l'Abbé Terraſſon un rang diſtingué parmi les beaux eſprits de ſon ſiécle, qu'il étoit, en quelque maniere, deſtiné à entrer à l'Académie Françoiſe. Il obtint effectivement en l'année 1732, la place que M. le Comte de Morville venoit d'y rendre vacante par ſon décès; & il fut reçu dans cette Académie le 29. Mai de la même année. Alors il ſe mit à revoir & à continuer ſa *Traduction de Diodore de Sicile*, qu'il avoit commencée & interrompue depuis long-tems: il en donna deux volumes in-12. en l'année 1737, deux autres en l'année 1741, & les trois derniers en l'année 1744.

Cette traduction eſt très-eſtimée, & on la regarde comme une des meilleures que nous ayons en notre Langue.

Depuis ce tems-là, M. l'Abbé Terraſſon n'entreprit plus d'Ouvrages ſuivis. Les Aſſemblées de ſes Académies auſquelles il fut toujours très aſſidu, & ſes leçons au Collége Royal dont il ne ſe diſpenſa jamais ſans des cauſes bien légitimes, furent ſes ſeules occupations pendant les dernieres années de ſa vie. Il conſerva toujours tout ſon Eſprit, même cette façon de raconter naïve & plaiſante qui lui étoit particuliere. Sa mémoire ſeulement s'affoiblit pluſieurs mois avant ſon décès; &, comme il fut le premier à s'en appercevoir, il fut auſſi le premier à en avertir les autres : *Je ſens que je perds la mémoire*, dit-il un jour à M. Terraſ-

ſon l'Avocat, qui avoit été ſon Eléve; *j'oublierai bientôt juſqu'à notre nom; c'eſt vous que je charge de m'en faire ſouvenir.*

M. l'Abbé Terraſſon mourut à Paris le 15 Septembre 1750, âgé de quatre-vingt ans. Environ dix-huit mois avant ſa mort, il avoit été aſſocié à l'Académie de Berlin. Outre ſa Diſſertation critique ſur l'Iliade d'Homere, ſon Roman de Séthos, & ſa Traduction françoiſe de Diodore de Sicile, qu'il avoit lui-même fait imprimer; il avoit encore compoſé deux Ouvrages Philoſophiques qui n'ont jamais vu le jour. L'un eſt un Traité de l'*Infini créé*, dans lequel on prétend qu'il avoit concilié la Religion la plus exacte avec la Philoſophie la plus recherchée: il avoit, de ſon vivant, laiſſé prendre quelques copies de ce Traité, dont le manuſcrit ori-

ginal ne s'eſt trouvé, ni dans ſes papiers, ni ailleurs.

L'autre Ouvrage eſt, Monſieur, celui que vous allez donner au Public, & qui a pour titre, *la Philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon.* Quelque vaſte que ce titre paroiſſe, je trouve que l'Auteur l'a rempli parfaitement en bien peu de paroles; & la briéveté même d'un pareil Ouvrage, vis-à-vis de ſon titre qui fait naître des idées bien étendues, eſt une fineſſe que bien des gens ne ſentiront pas. Il n'appartenoit qu'à un Philoſophe qui connoiſſoit bien les hommes, de ſavoir qu'en fait de Maximes ou d'Inſtructions, les plus longues & les plus nombreuſes ne ſont pas celles qui font le plus d'effet ſur eux; qu'ils n'aiment pas, ſur-tout en matiere de préceptes, qu'on les proméne long-tems ſur le même

me objet ; & que le grand Art conſiſte à préſenter le ridicule du vice & les charmes de la vertu, avec des traits ſi ſubits & ſi frappans, qu'ils faſſent ſur le champ leur impreſſion par la ſurpriſe qu'ils cauſent. A l'égard du plan de l'ouvrage ; la diſtinction que l'Auteur a faite de la *Philoſophie des Mœurs* & de celle de l'*Eſprit*, vous a fourni, Monſieur, une diviſion d'autant plus heureuſe, qu'elle peut empêcher qu'on ne ſe méprenne ſur l'application qu'on doit faire des différens principes qu'il expoſe. Enfin, ce petit Recueil me paroît d'ailleurs bien précieux, en ce qu'il nous fait voir qu'un homme ſimple, que bien des gens prendroient pour imbécile par l'ignorance où il paroît être des choſes les plus ordinaires de la vie, eſt quelquefois un génie ſupérieur qui a des vûes très-ſubli-

mes & très-étendues ſur les points les plus importans de la ſociété.

Je ne vous dirai rien, Monſieur, au ſujet du Dialogue *ſur le Plaiſir & la Douleur*, que vous vous propoſez de mettre à la fin du volume : c'eſt (dites-vous) un eſſai que M. l'Abbé Terraſſon avoit fait de ſon génie philoſophique, dans ſa jeuneſſe, & lorſqu'il étoit encore à l'Oratoire. Quoique ce petit eſſai ne ſoit pas un ouvrage parfait, on ne laiſſe pas d'y reconnoître que le jeune homme qui a été capable d'en former le deſſein dans un tems où il connoiſſoit tout au plus la Philoſophie ſcholaſtique du ſiécle paſſé, trouvoit déja en lui-même, & dans ſon propre fond, les principes de *la Philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon.*

Je ſuis, &c.

TABLE
DES CHAPITRES.

Preface. lxxij

Introduction à la Philoſophie.
§. I. *De la Philoſophie en général, & des Philoſophes tant anciens que modernes,* page 1
§. II. *Des progrès de l'Eſprit humain,* 11

PREMIERE PARTIE.

La Philoſophie des Mœurs

CHAPITRE Ier. *De la Morale en général, & des objets particuliers qui y ont rapport.* 33
Section premiere. *De la Morale en général.* ibid.
Section II. *Des Paſſions & des Vices.* 40

SECTION III. *Des Vertus.* 48
CHAPITRE II. *De la Politique & des diverſes parties qui la compoſent.*
SECTION PREMIERE. *Des différentes ſortes de Gouvernemens.* 54
SECTION II. *De la Politique, des Miniſtres & hommes d'tat.* 65
SECTION III. *De la Guerre & des Victoires.* 73
SECTION IV. *Des Nations, tant Barbares que policées, de l'humanité, de la ſociété, du luxe.* 75
SECTION V. *De la Pauvreté & de la Mendicité.* 82
CHAPITRE III. *De la Métaphyſique & de la Théologie.*
SECTION PREMIERE. *Des Cauſes premieres ou Métaphyſiques.* 84
SECTION II. *De Dieu, & de la Religion.* 86
SECTION III. *De l'Egliſe, & des Caractéres qui lui ſont propres.* 90
SECTION IV. *Des Hérétiques, Sectaires, gens de Parti.* 98
SECTION V. *De la Devotion & de ſes pratiques.* 107

SECONDE PARTIE.

La Philoſophie de l'Eſprit.

CHAPITRE Ier. *DE la Logique relativement à la converſation & à la Compoſition.*

SECTION PREMIERE. *De la Logique en général.* 113

SECTION II. *De l'Eſprit & du Jugement.* 116

SECTION III. *Du Goût & de l'Education.* 121

SECTION IV. *De la Converſation.* 126

SECTION V. *Du Style, de la Compoſition, de la lecture des Auteurs.* 134

SECTION VI. *Des Orateurs & Hiſtoriens.* 146

CHAPITRE II. *De la Poëſie & des différentes ſortes de Poëmes.*

SECTION PREMIERE. *De la Poëſie en général.* 152

SECTION II. *Des Poëmes Epiques & des Romans.* 156

SECTION III. *Des Poëmes Tragiques.*

Comiques & Satyriques. 174
CHAPITRE III. *De la Physique en général, de la Géométrie, du Mouvement de la matiere, de l'Astronomie.*
SECTION PREMIERE. *De la Physique en général.* 191
SECTION II. *De la Géométrie.* 193
SECTION III. *Du mouvement de la matiere, de l'attraction.* 195
SECTION IV. *De l'Astronomie; des Systêmes du Monde; de l'Astrologie.* 207
ESSAI *d'un Systême Philosophique & Théologique sur le Plaisir & la Douleur.* 217

Fin de la Table.

LA PHILOSOPHIE

APPLICABLE

A TOUS LES OBJETS DE L'ESPRIT

ET DE LA RAISON.

PRÉFACE.

LA Philoſophie dont il s'agit dans ce Recueil, conſiſte à préférer dans les Doctrines humaines *, l'examen à la Prévention, & la Raiſon à l'autorité.

La forme de Refléxions détachées, que je donne à cet Ouvrage; en épargnant les liaiſons, épargnera bien des Paroles ſuperfluës.

J'aime beaucoup mieux être réellement utile à quelques Lecteurs, que d'amuſer inutilement tout un Monde.

* Ces mots *Doctrines humaines*, font ſuffiſamment connoître que l'Auteur n'a pas prétendu aſſujettir à l'Eſprit & au Raiſonnement, la Religion & les matieres de Foi. La ſuite de l'Ouvrage fera même voir qu'il les ſoumet à l'autorité de l'Egliſe.

INTRODUCTION

INTRODUCTION
A LA
PHILOSOPHIE.

§. I.

De la Philoſophie en général, & des Philoſophes tant anciens que modernes.

1

L'HOMME qui n'a point de Philoſophie, n'a point d'Eſprit à lui : il n'a que celui des autres. Il parle comme ceux qui l'ont précédé : au lieu que le Philoſophe fera parler comme lui ceux qui le ſuivront.

2

La Philoſophie de l'Eſprit fait appercevoir les progrès de la Raiſon dans

les Ouvrages : & la Philoſophie des Mœurs fait appercevoir ceux de l'Humanité entre les Hommes & les Nations.

3

La Logique, la Morale, la Métaphyſique & la Phyſique même, n'étoient, dans l'ancienne Philoſophie, qu'un vain amas de préciſions Métaphyſiques.

4

La Philoſophie humaine ne ſuffit pas pour nous faire découvrir les vrais Principes des Choſes : mais elle ſuffit pour indiquer les vrais Principes des Sciences.

5

Elle tient le milieu entre la Prévention groſſiere & la Métaphyſique creuſe. On voit quelques Hommes qui joi-

gnent les deux extrémités, ſans rencontrer le milieu.

6.

La Philoſophie eſt auſſi contraire aux Idoles de l'admiration, qu'à celles de la ſuperſtition.

7.

Le Caractere diſtinctif d'une Maxime ou d'une Réflexion Philoſophique, eſt d'être oppoſée par quelqu'endroit à une opinion vulgaire : ainſi, toute Maxime vraye n'eſt pas pour cela Philoſophique. Mais auſſi, d'un autre côté, la choſe du monde la plus mépriſable, ſeroit une Maxime fauſſe & contraire d'ailleurs à l'opinion la plus commune.

8.

De ce qu'une Choſe eſt, conclure qu'elle peut être ; c'eſt un Enthymême

de Logique. Mais de ce qu'une Choſe peut être, conclure qu'elle eſt quelque part ; c'eſt une vûe de la haute Philoſophie.

9.

Le Siécle des Talens n'eſt pas par lui-même le Siécle de la Philoſophie, mais il le prépare & l'amene.

10.

Il eſt honteux en quelque ſorte à l'Eſprit humain d'avoir eu beſoin de Deſcartes pour apprendre à préférer l'Examen à la Prévention, & la Raiſon à l'Autorité, dans ce qui eſt du reſſort de la Raiſon. Mais quelle honte n'eſt-ce pas de réſiſter à cet avis après qu'il eſt donné ?

11.

Deſcartes, en amenant la Raiſon, a perfectionné l'humanité & la douceur

des Mœurs. Ce Philoſophe a enſeigné dignement, parce qu'il a dit à ſes Diſciples: » Rentrez en vous-mêmes, & » conſultez-y la Raiſon; & à l'égard » des Phénoménes de la Nature, ayez » recours à l'Obſervation & à l'Expé» rience: en un mot je ne prétens point » être votre Maître, je ne veux être » que votre Guide.

12.

Le Raiſonnement humain, en matiere litteraire, n'eſt (pour ainſi dire) ſorti de l'Enfance que depuis Deſcartes.

13.

Il s'en faut bien que l'application du Principe de Deſcartes aux Belles-Lettres, n'ait trouvé autant de réſiſtance, que l'application du même Principe à la Philoſophie, à laquelle il convenoit principalement,

& pour laquelle il étoit fait : ſuite naturelle du progrès des Tems.

Certains Diſputeurs qui ſont venus depuis Deſcartes, ſont beaucoup plus groſſiers que ceux qui l'ont précédé. L'on n'exigeoit pas des premiers qu'ils apperçuſſent la Vérité par eux-mêmes, & l'on pardonne encore à ceux-ci de ne la pas voir quand on la leur montre.

Il n'y a pas de perte pour le Public que la Philoſophie ait ſuccedé à leur maniere de raiſonner. La Philoſophie elle-même en eſt plus ſçavante.

Les Principes de notre Philoſophie qui ſe trouvent épars dans les Anciens mêmes, & que nos Philoſophes anté-

rieurs à Deſcartes n'y ont pas cherché, ni peut-être apperçus ; prouvent que ces Principes ſont puiſés dans la Nature & dans une Raiſon commune qui a été de tous les Siécles, mais qui ne s'étoit pas aſſez développée. Il n'eſt dû (en quelque maniere) aux Modernes, que la liaiſon de ces Principes, la généralité de leur application, & la fermeté de leurs conſéquences.

Deſcartes eſt l'Auteur de la nouvelle Philoſophie : mais elle ne doit ſon établiſſement dans le Royaume, qu'à l'Académie des Sciences. C'eſt ce Corps illuſtre qui a fait recevoir les nouvelles Méthodes Géométriques, malgré les plus anciens de ſes Membres mêmes qui tentoient de s'y oppoſer. C'eſt elle enfin qui toujours par le zele de ſes plus jeunes Sujets, a introduit dans le Public les Méthodes excellentes que

le Tems amene, & auſquelles ils donnent eux-mêmes un grand luſtre par les ſçavans Ouvrages qui ſortent tous les jours de leurs mains.

L'Académie des Sciences a perfectionné le Goût, en établiſſant, d'après Deſcartes, les vrais Principes du Jugement; comme l'Académie Françoiſe l'a perfectionné par le choix des termes & par l'élégance du Style.

La Philoſophie n'eſt autre choſe que l'Eſprit de Deſcartes, cultivé & porté à ſon plus haut point par l'Académie des Sciences: cet Eſprit qui ſe répandant peu à peu dans le Public, laiſſe dans la boue tout ce qui lui eſt oppoſé, & même tout ce qui n'y participe pas.

Tout Homme qui ne penſe pas ſur toute Matiere Litteraire comme Deſcartes preſcrit de penſer ſur les Matieres de Phyſique, n'eſt pas digne du Siécle préſent.

La Philoſophie de Newton, quoique merveilleuſe, ne s'eſt pas trouvée propre comme celle de Deſcartes, à être appliquée à toute eſpece de Doctrine; & l'Eloquence Angloiſe ne s'eſt pas perfectionnée depuis Newton, comme l'Eloquence Françoiſe s'eſt perfectionnée depuis Deſcartes. Cela vient de ce que le Syſtême de Deſcartes eſt un Syſtême Philoſophique; au lieu que celui de Newton n'eſt que Phyſique ou Géométrique.

Newton n'a point détruit Deſcartes; & Deſcartes même n'a point détruit

L'Homme pris en particulier ; ne peut croître en un ſens, qu'il ne décroiſſe en un autre : en acquerant la force du Jugement, il perd du feu de l'Imagination. Il n'en eſt pas ainſi de l'Homme pris en général, ou du Public ; parce qu'étant compoſé de tous les âges, il acquerera toujours au lieu de perdre. Rien ne peut lui nuire, que les Evénemens qui rameneroient la Barbarie.

Les Progrès de l'Eſprit humain dans le cours des Siécles qui ne ſont pas ſoumis à la Barbarie ou qui n'en ſont pas les reſtes, ſont au nombre des choſes auſſi néceſſaires que la croiſſance des Arbres & des Plantes. Cependant M. de Fontenelle n'a pas aſſez dit, lorſqu'il a comparé les Eſprits des différens Siécles aux Arbres qui, quoiqu'ils ſe ſuccedent les uns aux autres,

réſtent toujours les mêmes, quant à l'eſpece. Cela ne prouveroit que notre égalité avec les Anciens. Mais les Arbres ne s'embelliſſent pas par une communication ſucceſſive des uns aux autres; au lieu que les Hommes laiſſent leurs Connoiſſances & leurs Conſeils à ceux qui viennent après eux. « Oui; mais « ns ne connoissons pas la valeur des siécles qui pré- « cédèrent Homere. »

Les Progrès de l'Eſprit humain dans le cours des Siécles, ſont une ſuite d'une Loi naturelle exactement ſemblable à celle qui fait croître un Homme particulier en expérience & en ſageſſe depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe; & qui fera reprendre à une Nation entiere ce fil qui auroit été interrompu par des Incurſions de Barbares, comme elle le feroit reprendre à un particulier dans lequel il auroit été interrompu par des maladies ou par d'autres accidens. Voilà pourquoi je donne à ce Syſtême

le nom de Philoſophie, pendant que le Syſtême contraire (c'eſt-à-dire) la Supériorité naturelle des Anciens ſur les Modernes, ne mérite que le nom d'impoſſibilité ou abſurdité ; tel que ſeroit le Syſtême qui donneroit à des Hommes d'un âge mûr, des Enfans pour Précepteurs ou pour Modéles.

Les Grecs, dans leur origine, ont été Enfans ; & les Romains dans la leur ont été Barbares.

Le Raiſonnement & la Morale Civile avoient encore beſoin d'un plus long tems pour ſe former, que les Sciences exactes ou que la Phyſique : propoſition diamétralement contraire à celle des Hommes ſans Philoſophie, qui prétendent que les Talens naturels étoient ſupérieurs dans les Anciens,

& que le Tems n'a perfectionné que les Sciences ou les Connoiſſances qui ne peuvent croître que par l'Expérience. Je ſoutiens au contraire que ce qui concerne le bon ſens & les bonnes mœurs eſt moins avancé dans Homere, que l'Aſtronomie même ; en voici la raiſon. Dans les Sciences Géométriques, on paſſe par le foible, mais on ne paſſe jamais par le faux ; au lieu qu'en matiere de Raiſonnement & de Morale, non-ſeulement on a eu à traverſer l'inconnu & le foible, mais il a fallu encore eſſuyer tout le gauche & tout le vicieux.

On a avoué dans les diſputes ſur les Anciens & ſur les Modernes, que les Hommes peuvent croître ſur les matieres d'Expérience ; mais on a ſoutenu que ſur les choſes qui ne dépendent que de l'Eſprit, on pouvoit tout

d'un coup atteindre à la perfection. A cela je répons : 1°. Que tout eſt Expérience pour l'Homme ; Politique, Morale, &c. 2°. Je ſoutiens (& je l'ai prouvé) que de toutes les choſes où l'Homme a eu plus beſoin de tems pour ſe former, c'eſt la Morale : car il a fallu paſſer par l'erreur où l'on a été dans le Paganiſme, que les Dieux n'exigeoient de nous que du culte & des préſens, ſans régularité de Mœurs, ſans Probité même ; puiſque l'Antiquité eſt pleine de témoignages, que les Scélérats demandoient aux Dieux le ſuccès de leurs entrepriſes criminelles : voilà Homere tout pur, du moins pour ceux qui connoiſſent ce Poëte. Enſuite, la Morale des Rois n'a été autre choſe que le maintien d'une autorité qui ne regardoit que leur avantage propre, & non la félicité de leurs Sujets. Après cela eſt venu l'Eſprit de vengeance & de conquête, en quoi l'on

a fait conſiſter toute la gloire de l'Héroïſme : voilà encore Homere tout pur. Mais enſuite les Hiſtoriens & le Poëte Virgile nous ont montré dans Enée, le Fondateur pieux, ſage & brave d'une Nation qui dès ſes plus foibles commencemens aſpiroit par des voyes plus nobles & plus honnêtes que celles des Héros d'Homere, à ſe rendre la maîtreſſe du monde entier. Enfin, nous avons vû le Poëme de Thelemaque, par lequel on s'eſt affermi dans la perſuaſion que la félicité générale de l'Univers conſiſtoit dans l'Équité de chaque Prince à l'égard de ſes voiſins, & dans un Gouvernement ſage à l'égard de ſes Sujets.

Comme la maturité de l'âge de l'Homme, quelque courte que ſoit ſa vie, a une certaine étendue ; à plus forte raiſon convient-il d'en donner

une aux beaux Siécles de l'Antiquité. Les Grecs ont cru ſenſiblement, ſur-tout du côté des Mœurs & de la Raiſon, depuis Homere : & Héſiode qu'on place cent ans après lui, quoiqu'avec moins de génie & de talent que ſon Prédéceſſeur, fait voir beaucoup plus de Raiſon & de Mœurs dans le plan de ſon Poëme ſur l'Agriculture, qu'il n'y en a dans toute l'Illiade. Ses Commentateurs nous apprennent qu'il l'adreſſoit à ſon frere, pour lui indiquer comment avec de l'attention & de la vigilance il pouvoit ſe rendre riche lui-même, & ſatisfaire en même tems à l'entretien de ſon frere Héſiode dont il étoit chargé ſur ſon fond. Mais ſur-tout, combien l'Hiſtoire ne s'eſt-elle pas fortifiée par le progrès des tems ; ainſi qu'on le voit par les Ecrits de Polibe, qui ayant fréquenté les Romains, a commencé à mettre dans ce genre d'écrire cette ame & cette vie que les Latins ont

portées dans la ſuite au plus haut degré.

Les progrès de l'eſprit dans les Ouvrages ou dans les Diſcours publics, ont eu leur effet avant qu'on ſe fût apperçu de ces progrès mêmes ; & pluſieurs de ces Ouvrages ou de ces Diſcours ont été compoſés par des Hommes prévenus de la ſupériorité des Grecs & des Latins ſur eux. Mais je crois que la douceur des Mœurs & de la Société civile ne peut être bien cultivée que par l'attention au principe même, c'eſt-à-dire, à ce progrès néceſſaire de l'eſprit humain dans les tems tranquilles, non-ſeulement au ſujet des productions de l'eſprit, mais encore dans les Loix de la Société ; & il eſt avantageux à cet égard que chacun devienne à ſoi-même un objet d'émulation.

Séparer la vûe générale des progrès de l'eſprit humain à l'égard des Sciences naturelles & à l'égard des Belles-Lettres, pourroit être un expédient convenable pour celui qui auroit deux ames; mais il ne peut ſervir de rien à celui qui n'en a qu'une. Quelques-uns de ceux qui font cette ſéparation conviennent que nous ſurpaſſons les Anciens dans les Sciences naturelles, en ſoutenant toujours que nous leur demeurons inférieurs dans la partie des Belles-Lettres. Or, j'ai prouvé que les Anciens connoiſſoient beaucoup mieux la Géométrie & l'Aſtronomie (quoiqu'ils y fuſſent très-inferieurs à nous) qu'ils ne connoiſſoient les vrais principes de la Raiſon & de l'Humanité, unique ſource du véritable emploi des Belles-Lettres en Proſe & en Poëſie. Ciceron, le plus grand Homme de l'Antiquité Payenne, a juſtifié d'avance mon ſentiment par ce Paſſage

de ſes Tuſculanes, où il dit : *meum judicium ſemper fuit, noſtros aut inveniſſe per ſe Sapientius quam Græcos, aut accepta ab illis feciſſe meliora quæ quidem ſtatuiſſent in quibus elaborarent.* » J'ai » toujours penſé que nos Latins ont in- » venté avec plus de ſageſſe que les » Grecs, & qu'ils ont perfectionné ce » qu'ils ont emprunté d'eux dans tou- » tes les matieres qu'ils ont jugé dignes » de leur application. Cic. Tuſc. 1.

Les Grecs ſçavoient parler, les Latins ſçavoient penſer, & les François ſçavent raiſonner. Le progrès des tems a fait le ſecond degré : le progrès des tems & Deſcartes ont fait le troiſiéme.

Les Modernes ſont en général ſupérieurs aux Anciens : c'eſt une pro-

poſition hardie dans ſon énoncé, & modeſte dans ſon principe. Elle eſt hardie, en ce qu'elle attaque un vieux préjugé : elle eſt modeſte, en ce qu'elle fait comprendre que nous ne devons point notre ſupériorité à la meſure propre de notre eſprit, mais à l'expérience acquiſe à la faveur des exemples & des réflexions de ceux qui nous ont précédés.

Meſſieurs Perrault de Fontenelle & de la Mothe ont bien ſenti que les Modernes étoient ſupérieurs aux Anciens ; mais ils n'ont pas aſſez établi que cette ſupériorité eſt un effet naturel & néceſſaire de la conſtitution de l'eſprit humain. C'eſt cette vûe ſur laquelle l'Auteur de la Critique d'Homere a le premier appuyé, & qui fait ſeule le Philoſophique du Syſtême. Ainſi ; ils ont bien dit la choſe en Obſervateurs &

en Hiſtoriens; mais ce dernier Auteur eſt le premier qui l'ait dite en Philoſophe.

La haine des vivans, la jalouſie contre les Hommes célebres dans le Siécle où l'on vit, entrent pour beaucoup dans l'admiration qu'on a pour les morts; & le fort du parti des Anciens eſt dans le plus grand nombre de ceux qui ne les ont jamais lus.

Il ne faut pas eſpérer que ceux qui n'ont aucune teinture de la Phyſique & de la haute Géométrie (aux progrès deſquelles la nouvelle Philoſophie a eu part directement) s'apperçoivent des progrès plus indirects & plus inſenſibles qu'elle a procurés à d'autres Sciences, même à l'Eloquence & à la Poëſie, dans tout ce qui regarde la juſteſſe & la raiſon.

Les Mœurs (je l'ai déja dit) ont encore plus gagné que les Sciences au progrès des tems : & comme l'obſervation de ce progrès contribue infiniment à l'avancer, j'oſe eſpérer qu'on ſe prêtera volontiers à mon Syſtême ; & qu'on renoncera du moins en ce qui regarde les Mœurs, à l'admiration aveugle pour l'Antiquité.

Les progrès de l'eſprit humain, la perfection des jugemens, en un mot, les fruits de la Philoſophie, ſont des objets ſemblables à l'Air ou à l'Ether. Comme ils ont été un certain tems à ſe répandre, on ne les apperçoit qu'à une grande profondeur.

Le principe général de s'en tenir opiniâtrément aux Anciens, eſt, en quelque genre que ce puiſſe être, un obſ-

tacle formel à tous les progrès de l'eſprit humain.

L'eſtime des Hommes demeure longtems ſur les premiers qui ſont entrés dans la bonne voye, quoique ceux qui les ont ſuivis ſe ſoient encore élevés au-deſſus d'eux. Cette eſtime ne ſeroit pas injuſte, ſi elle étoit éclairée, & ſi elle n'empêchoit pas de voir les progrès qui ſe ſont faits depuis les premiers Auteurs.

C'eſt étudier les Anciens de la maniere la plus utile de toutes, que de remarquer les corrections que la ſuite des Siécles a fait faire ſur leurs pratiques.

L'hypothèſe des progrès de l'Eſprit

humain par le ſecours du tems & des exemples ; eſt une hypothèſe de raiſon de néceſſité, de mouvement local, qui peut être ſuſpendue, mais qui reviendra toujours.

Les Partiſans outrés de l'Antiquité, ont, pour les progrès modernes, du mépris & de la haine. Ce dernier ſentiment qui eſt pénible, les punit de l'autre qui ne coûte rien.

Les Talens ont été à peu près les mêmes dans tous les Siécles : rares en tous. C'eſt l'uſage de ces Talens qui a ſuivi les progrès de l'Eſprit humain. Homere n'auroit pas eu dans un autre Siécle un autre Talent, mais il en auroit fait un autre uſage.

Je ſuppoſe le plus bel Eſprit du monde, un Particulier doué d'ailleurs de toute la Philoſophie & de toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir. Ce Particulier ne ſçauroit faire un plus bel uſage de ſes lumieres, que d'admirer ce que l'Homme en général a trouvé & établi par le ſecours du tems.

C'eſt même une maniere d'être ennemi des progrès de l'Eſprit humain, que de ne pas les appercevoir.

La Prévention pure, l'admiration aveugle, ne ſont propres qu'à arrêter les progrès de l'Eſprit humain; au lieu que la Philoſophie ne tend qu'à les favoriſer.

Un des effets les plus honteux & les

plus pernicieux du manque de Philoſophie, eſt de s'oppoſer à tous les eſſais & à tous les efforts d'un certain nombre d'habiles gens, pour donner aux Sciences & aux Arts quelque hardieſſe ou quelque richeſſe qu'ils n'avoient pas encore.

Les Sciences & les Arts ſe perfectionnent par le ſecours de ceux qui favoriſent les nouvelles Découvertes ou les nouvelles Méthodes, & aux dépens de ceux qui s'y oppoſent.

C'eſt au Public à abandonner l'intérêt des Particuliers qui s'oppoſent aux Découvertes & aux Méthodes nouvelles: il doit le faire pour ſon propre intérêt, & pour celui de la Poſtérité.

Au ſurplus, l'oppoſition à tout ce qui ſe préſente de nouveau, a cela d'utile, qu'elle eſt cauſe qu'il ne s'établit rien que de bon.

Je reconnoîtrai toujours une Compagnie où les Sciences prennent accroiſſement, au zele des plus jeunes de ſes Sujets, & à l'oppoſition même des Anciens.

On peut obſerver que le Siécle préſent n'eſt pas abſolument le Siécle brillant par les Talens, comme celui qui a précédé : mais qu'étant le Siécle de la Philoſophie & des Sciences exactes, accompagnées d'un ſtyle encore plus juſte que celui des Auteurs qui nous ont immédiatement précédé ; nous avons plus gagné que perdu.

Dans les Sciences exactes, l'œuvre guide l'Ouvrier ; mais dans les matieres vagues, c'eſt l'Ouvrier qui guide l'œuvre.

La Muſique de Rameau eſt un des exemples des beautés neuves toujours rejettées par quelques-uns. C'eſt le Newtoniſme de la Muſique, qui eſſuie les mêmes contradictions, & qui remportera peut-être la même victoire.

Il y a quelques fineſſe à ſentir l'opinion qui prévaut actuellement parmi les gens d'eſprit & de goût. Mais il y en a bien davantage à ſentir l'opinion qui prévaudra avec le tems.

Un des moyens les plus avantageux pour hâter l'avancement des Arts &

des Sciences, eſt (nous l'avons dit) de faire remarquer les progrès qu'on y a déja faits. Mais en prenant ce moyen, il faut toujours garder un coin de ſuſpenſion pour les Éclairciſſemens & les Additions qui pourront ſurvenir encore. Ce coin de ſuſpenſion eſt la ſeule maniere qui nous ſoit donnée de profiter en quelque ſorte des lumieres mêmes des Siécles futurs & des progrès qu'y fera l'Eſprit humain. C'eſt la ſatisfaction des Peres zélés pour leur poſtérité, & le plus haut degré où puiſſe monter l'amour des Lettres & des Sciences, auſſi-bien que la Philoſophie même.

Ce ne ſont pas nos ancêtres, ce ſont nos neveux, du moins en fait de connoiſſances, que nous devons reſpecter. Quelles lumieres n'auront-ils pas en comparaiſon de nous, s'ils profitent

des ouvertures que nous leur aurons données. Tout ce que nous pouvons exiger d'eux, eſt qu'ils nous ſçachent gré d'avoir défriché le Terroir don tils recueilleront les fruits.

LA PHILOSOPHIE

APPLICABLE

A TOUS LES OBJETS DE L'ESPRIT

ET DE LA RAISON.

PREMIERE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE

DES MŒURS.

LA PHILOSOPHIE

APPLICABLE

A TOUS LES OBJETS DE L'ESPRIT

ET DE LA RAISON.

PREMIERE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE

DES MŒURS,

Contenant la Morale, la Politique, la Métaphyſique & la Théologie.

CHAPITRE PREMIER.

De la Morale en général, & des objets particuliers qui y ont rapport.

SECTION PREMIERE.

De la Morale en général.

LA plûpart des gens ſçavent la Morale, comme les Artiſans ſçavent la Langue. Ils en ont à peu près aſſez pour leur uſage :

mais outre qu'ils y font ſouvent des fautes, ils ſont d'ailleurs très éloignés d'en connoître les principes & les fineſſes, & ſur tout de ſentir à quel ſublime on peut l'élever.

La lumiere principalement néceſſaire dans la conduite des Eſprits, conſiſte à bien diſtinguer les obligations qu'on peut s'impoſer à ſoi-même, d'avec celles qu'on peut impoſer aux autres.

Il y a une Morale Civile & une Morale Chrétienne. Celui qui écrit ſur la premiere, ne doit pas paroître avoir frequenté des mal vivans. Mais celui qui écrit ſur la ſeconde qui eſt infiniment plus parfaite que l'autre, ne doit pas même paroître avoir trop frequenté le grand Monde.

La Morale Civile, ainſi que la Morale Evangelique, a des préceptes pour tout le Monde, & des conſeils pour les parfaits.

Chacun doit prendre ſon exterieur dans le Monde; & ſon interieur, dans la Religion & dans la Sageſſe.

Il n'eſt pas honteux pour un Pere d'être moins habile homme que ſon fils : mais il l'eſt beaucoup d'être moins ſage.

La vuë générale de la Nature, en tant que Phyſique, paroît être de conſerver les eſpéces, ſans s'inquiéter des Individus. Ainſi la Politique Morale veut faire le bien du plus grand nombre qu'il eſt poſſible, ſans s'inquiéter

de quelques particuliers, & même à leurs dépens, ſi l'on y eſt forcé.

Quelques Auteurs de pur bel eſprit ſemblent ne faire conſiſter le Mérite humain, qu'à figurer dans le Monde, qu'à briller dans une converſation : vous n'appercevez rien dans leurs Ouvrages qui tende à rendre les hommes heureux ſous un ſage Gouvernement, par leurs Mœurs particulieres. Ces Auteurs ne connoiſſent ni Morale ni Politique ; & ne ſont, avec beaucoup d'eſprit, que des hommes du ſecond ordre, ſi même ils ſe garantiſſent d'être pernicieux.

Dans un Siécle poli, tous les Auteurs ſe revêtent de la Morale, comme d'un Manteau ſans lequel ils ſe rendroient odieux. Mais il y a encore bien

loin de-là à prendre la Morale même pour ſon objet principal.

Il y a quelque choſe de contraire à toute Morale Publique : c'eſt la Prédeſtination au mal, telle que Sophocle nous la préſente dans Œdipe, qui parvient à tuer ſon Pere & à épouſer ſa Mere, par les moyens mêmes qu'il prend pour éviter l'un & l'autre. La ſeule maniere dont ce ſujet pourroit être préſenté pour être de quelque utilité Morale, eſt ſi le Poëte l'avoit tourné de façon à épouvanter les hommes ſur les périls où ils s'expoſent par l'étourderie & par la précipitation en des matieres graves, & au ſujet deſquelles ils avoient des raiſons très-fortes de ſe défier des apparences. Mais on ne pouvoit pas ſurmonter dans les Payens le Dogme de la Prédeſtination au mal, qui étoit pour eux l'excuſe, ou même

la ſource de tout crime. La Phedre de Racine ne tient encore que trop à ce Syſtême.

La ſéparation des amis par les circonſtances de la vie, eſt la premiere annonce de leur ſéparation par la mort.

A la mort d'un homme on enſevelit ſon corps : à la fin de ſon deuil on enſevelit ſa mémoire. La loi générale eſt non-ſeulement que les hommes meurent, mais encore qu'ils ſoient oubliés.

SECTION II.

Des Paſſions & des Vices.

CEux qui mépriſent le Monde ſans l'avoir connu, en parlent mal, mais en penſent juſte.

Les Paſſions ſont les vents qui font aller notre vaiſſeau, & la Raiſon eſt le pilote qui le conduit. Le vaiſſeau n'iroit point ſans les vents, & ſe perdroit ſans le pilote.

L'ambition, qui eſt prévoyante, ſacrifie le préſent à l'avenir : la volupté, qui eſt aveugle, ſacrifie l'avenir au préſent : mais l'envie, l'avarice & les autres Paſſions lâches, empoiſonnent le préſent & l'avenir.

La différence eſſentielle qui ſe trouve entre l'orgueil & l'émulation, eſt que l'orgueil croit avoir tout le mérite que l'émulation tâche d'acquérir.

L'amour propre, pris en bonne part, a été donné à l'homme pour l'avertir de

ce qui peut nuire à ſon honneur; comme les Senſations lui ont été données pour l'avertir de ce qui peut nuire à ſon Corps.

L'amour propre, bien entendu, corrige de tous les défauts & prévient toutes les fautes de l'amour propre mal entendu.

L'homme le plus aimable dans la ſociété, eſt celui qui n'a d'imperfections que ce qu'il lui en faut pour le garantir de l'envie.

Horace a dit que celui qui ſeroit curieux de rendre un homme ridicule, n'auroit ſouvent qu'à le rendre riche. Pour moi je vais plus loin; & à voir l'état miſérable où ſe réduiſent tant de

gens qui ſont nés avec de grands biens, je dirois volontiers : ſi vous voulez ruiner cet homme qui ſe ſeroit ſoutenu avec honneur s'il n'avoit eu qu'un revenu médiocre, vous n'avez qu'à le rendre riche.

Une vertu quelle qu'elle ſoit, eſt plus oppoſée au Vice qui lui paroît le plus ſemblable, qu'à la vertu qui lui paroît la plus contraire. Ainſi la généroſité eſt plus oppoſée à la prodigalité, qu'à l'œconomie ou ſage diſpenſation.

Avec la prodigalité vous ſerez généreux pendant ſix mois ; après quoi vous ne pourrez plus l'être. Avec la ſage œconomie, vous ſerez généreux toute votre vie.

Comme la plûpart des Menſonges ne ſe font que pour couvrir de mauvaiſes démarches que l'on a faites, ou pour ſe faire valoir par quelque endroit : Celui qui ſe conduit bien dans le commerce de la vie, & qui d'ailleurs ne ſe laiſſe point aller à la vanité, eſt rarement tenté de mentir.

Si un Menteur mentoit toujours, il ne mentiroit jamais pour les autres. Mais le malheur eſt que diſant tantôt vrai & tantôt faux, on ne peut pas s'aſſurer du contraire même de ce qu'il dit.

L'honnête homme, l'homme de Mœurs, l'homme qui a profité des lumieres de tous les ſiécles & particulierement du degré où ces lumieres ſont parvenues dans le nôtre; condamne-

ra ſans réſerve, non-ſeulement toute injuſtice, mais encore tout ce qui n'eſt que pure vengeance : & il étendra ce ſentiment, des particuliers aux Nations entieres.

Quelles actions de graces ne doivent pas rendre à la Providence, certaines gens à qui elle n'a jamais laiſſé le moyen d'exercer des vengeances, ou de ſatisfaire d'autres deſirs criminels, dont l'accompliſſement les auroit deshonorés ou perdus eux-mêmes.

Celui qui n'a jamais envie d'offenſer, offenſe rarement. Mais que deviendra celui qui eſt né avec un deſir vif & permanent de médire, de mordre, de tourner en ridicule ? Quelle foule d'ennemis n'aſſemble-t'il pas autour de lui ?

La grande poltronnerie ſuſpend chez pluſieurs hommes les effets de la grande méchanceté.

L'homme prévenu cherche dans la lecture ce qui peut confirmer ſes idées. L'homme d'eſprit y cherche ce qui peut réformer & perfectionner les ſiennes.

Il y a bien de la différence entre l'ignorance qui réſulte de ce qu'on voit beaucoup, & qui forme le doute; & celle qui réſulte de ce qu'on ne voit rien.

L'ignorant ne ſçait pas ce qui eſt, & le ſot voit ce qui n'eſt pas.

Ce ſont les ſotiſes ſingulieres qui caracteriſent les ſots: car les ſotiſes com-

munes ſont le courant de la vie humaine.

L'épithete de ſot, priſe dans le ſens le plus aggravant, n'indique pas ſeulement un défaut; elle porte encore avec ſoi l'idée d'un vice : c'eſt-à-dire, qu'elle ne doit être ſérieuſement appliquée qu'à celui qui joint de la préſomption au peu d'eſprit.

La proſperité qui rend plus fiers & plus durs les hommes médiocres, humaniſe les Grands hommes.

Il faut ſe corriger de ſes défauts, ſans eſpérer qu'on ſe corrige de tous; & tendre à la perfection ſans y prétendre.

SECTION III.

Des Vertus.

LEs premiers actes de Vertu qui ont paru aux yeux des hommes, ſont devenus pour eux & pour leurs ſucceſſeurs un engagement & une facilité.

Il faut rendre la Vertu aiſée en un ſens, & difficile en un autre : la rendre aiſée dans le ſens où ſa difficulté pourroit détourner les hommes de l'embraſſer : la rendre difficile dans le ſens où les hommes ſe contenteroient de trop peu de choſe pour ſe croire vertueux.

La probité & l'humanité ſont une heureuſe baſe de la politeſſe qu'on peut

peut acquérir d'ailleurs par l'uſage du grand Monde.

L'homme qui ſe défend par la probité & par la droiture, eſt ordinairement plus fort que ſes adverſaires; parce qu'il trouve rarement en eux des armes pareilles aux ſiennes, & qu'on ſe défend mal contre des armes dont on ne ſçait pas l'uſage.

Rien n'eſt plus eſtimable qu'un homme qui raſſemble en lui des Vertus qui paroiſſent oppoſées; un grand Génie avec une grande ſimplicité; une grande bravoure avec une grande moderation.

Le ridicule de ſimplicité eſt un mérite, en comparaiſon du ridicule d'affectation.

Un homme qui joint beaucoup de ſageſſe à beaucoup d'eſprit, arrivera plus tard, mais ira bien plus loin que celui qui a beaucoup d'eſprit & beaucoup de feu.

L'homme ſage, dans ce qui concerne la conduite de la vie, ne parle point mal des autres, & ne fait point mal parler de lui.

Il y a des circonſtances de la vie, où le devoir, quoique réel, eſt ſi imperceptible, que ſon accompliſſement aux dépens de quelques intérêts viſibles, expoſe l'homme vertueux à la cenſure. L'action eſt alors doublement héroïque, & par le ſacrifice qu'on fait, & par la critique à laquelle on s'expoſe.

L'objection tirée d'un grand intérêt perſonnel contre le devoir, eſt une objection étrangere au principe. Si donc en changeant ce grand intérêt en celui d'une obole, on ſent à quoi l'on eſt obligé; l'obligation eſt la même dans les deux cas. Cette maxime qui ne reçoit aucune reſtriction quand il ne s'agit que de ſoi-même, en peut recevoir quand il s'agit de la tranquillité des États ou du Public.

Je fais peu de cas de la prudence, ſi elle n'eſt accompagnée d'une certaine hardieſſe. Je ne fais aucun cas de la hardieſſe, ſi elle n'eſt accompagnée de prudence.

Il y a pluſieurs cas où la bienſéance ou la convenance exigent qu'un honnête-homme, un homme de bien

prenne des meſures pour n'être pas connu : Mais il n'y a aucun cas où il ait réellement beſoin d'être caché.

La principale attention du Grand homme, doit être de ſe tenir, en la partie la plus ordinaire & la plus générale de ſa vie, dans l'ordre le plus commun.

Il y a bien de la différence entre l'envie de plaire, & l'attention à ne pas déplaire. La premiere n'a pour fondement ordinaire que l'intérêt propre, l'ambition, & quelquefois même des intentions lâches & criminelles. La ſeconde a pour principe la ſatisfaction des autres, ou la crainte de les chagriner; & elle eſt l'ame de la Société douce & polie.

On ſe paſſe de la gloire, mais on ne ſe paſſe point de l'honneur.

Le Devoir doit régler l'Héroïſme, comme la Raiſon doit régler l'Enthouſiaſme : l'un & l'autre ne ſont qu'extravagance, s'ils n'ont pas l'appui qui leur eſt propre.

Le parfait Héros eſt celui qui joint à toute la capacité & à toute la valeur d'un grand Capitaine, un amour & un deſir ſincere de la tranquillité & de la félicité publiques.

Si l'amour de la Patrie eſt une dérivation premiere, une application ſpéciale de l'amour pour le Genre-humain en général, il eſt admirable : au contraire, s'il en eſt une excluſion, com-

me chez les Peuples Conquerans ; il eſt horrible.

CHAPITRE II.

DE LA POLITIQUE, & des diverſes parties qui la compoſent.

SECTION PREMIERE.

Des différentes ſortes de Gouvernemens.

L'ADOUCISSEMENT général des Eſprits & des Mœurs par la ſuite des Siécles, a rendu tous les Gouvernemens bons ; Monarchie, Ariſtocratie, Démocratie ; avec quelqu'avantage pour la Monarchie, à raiſon de l'abrégement. Avant ce tems-là, tous les Gouvernemens étoient auſſi mauvais les uns que les autres.

Nous avons aujourd'hui en Europe un aſſez grand nombre de Républiques. Se jettent-elles réciproquement dans ces affreuſes calamités dont l'Hiſtoire Grecque nous a conſervé la mémoire ? D'un autre côté, à juger d'Achille par ſon Caractere, par ſes Caprices, par ſes Emportemens dans l'Illiade ; quelle eſpece de Roi devoit-il être, revenu dans ſes Etats ? C'eſt qu'en général l'Eſprit humain n'étant pas formé dans ces tems-là, aucun Gouvernement ne pouvoit être bon.

Dans les anciens tems, un Tyran étoit un Monſtre vivant & mourant ; mais le génie populaire étoit un Monſtre permanent. C'eſt-là ce qui me fait croire que dans les anciens tems mêmes, & avant l'adouciſſement des Mœurs humaines, le Gouvernement Monar-

chique étoit déja, comme aujourd'hui, le plus favorable de tous.

Le premier principe de tout Gouvernement & de toute Doctrine ſur le Gouvernement, doit être le bien public. Or, quand la premiere ſpéculation porteroit à préférer le Gouvernement Républiquain; l'expérience que l'on a ſur les Hommes, faits comme ils ſont & comme ils ſeront toujours, apprend que le Gouvernement Monarchique eſt préférable, & la vraie Philoſophie ſe rend à cela. Ainſi, quand je lis des Auteurs ennemis de la Monarchie, je dis: » Ces gens-là ſe reſ» ſentent de la fierté de l'Eſprit humain, » & ſuivent leur propre orgueil; mais » ils ne connoiſſent pas le bien public, » & ne ſont pas Philoſophes.

Les Particuliers ſont fiers dans une République ; mais la Nation l'eſt bien davantage dans une Monarchie.

Le Gouvernement Démocratique avoit, ſans doute, quelque choſe de ſpécieux, quand la plûpart des Empereurs étoient des Tyrans, & que les Rois étoient des Boureaux ; ou (pour mieux dire) tout Gouvernement étoit vicieux, avant que la ſuite des Siécles, & en particulier le Chriſtianiſme, euſſent adouci & perfectionné l'Eſprit humain. On ne peut lire, ſans frémir, les cruautés que les Villes Grecques exerçoient les unes à l'égard des autres dans les Guerres perpétuelles qu'elles avoient enſemble : l'eſclavage où celles qui étoient victorieuſes réduiſoient les Citoyens de celles qu'elles avoient priſes de force ; le ravage qu'elles faiſoient dans leurs Campagnes, toutes voiſines

les unes des autres ; les cruautés de leurs ſéditions inteſtines ; les diſputes perpétuelles & ſanglantes pour ou contre un Tyran paſſager, ou au ſujet de l'Oligarchie, & même de la pure Démocratie : Tout ceci eſt un tableau pour ceux qui ont ces Hiſtoires préſentes à l'eſprit, & heureuſement les Traductions les ont miſes entre les mains de tout le monde. Aujourd'hui nous avons des Rois plus ou moins abſolus, des Républiques de toute forme. Entend-on parler de rien de ſemblable ?

Voyez tout le ocion Plutar-e.

Les Républiques ſont expoſées à paſſer toutes ſous des Maîtres, par la contrariété néceſſaire des intérêts, des avis & des paſſions de ceux qui les compoſent.

Quel eſt le plus avantageux, ou de

la liberté, ou de la tranquillité publique? La réponſe qui ſera faite établira l'Ariſtocratie ou la Monarchie.

Quand les Hommes ſongerent à inventer des ſignes pour conſerver la mémoire des choſes, ils commencerent à repréſenter les choſes mêmes par les Figures les plus approchantes, & d'ailleurs les plus abrégées qu'ils purent trouver. Qui eſt-ce qui n'auroit pas cru qu'il falloit s'y prendre ainſi? Ils ſe trompoient cependant; & l'expérience leur apprit enſuite qu'il falloit ſe réduire à ne repréſenter que les Sons, parce que les figures propres à repréſenter les Sons & les Paroles, ſe réduiroient à un bien plus petit nombre que celles qui ſont néceſſaires pour repréſenter les choſes. Ainſi, quelque ſpéculation qu'on ait pû faire en faveur de la Démocratie ou même de l'Ariſ-

tocratie ; l'expérience a fait voir que la Monarchie étoit le Gouvernement le plus avantageux pour la ſûreté & la tranquillité publique, par la raiſon même de l'abrégement.

Pour prouver que dans les anciens tems les Rois ne croyoient être Grands que pour eux-mêmes, on peut alléguer ce trait d'une Reine des Perſes qui fit ſacrifier quatorze jeunes hommes & autant de jeunes filles, pour rendre graces aux Dieux de l'avoir laiſſé vivre juſqu'à l'extrême vieilleſſe.

L'invaſion des Romains n'a pas été plus favorable au monde, que celle des Gots & des Sarraſins ; & elle ne devoit pas avoir une fin plus avantageuſe.

La premiere cauſe de la décadence de l'Empire Romain, a été l'entrepriſe même de le porter hors de l'Italie, & de lui donner une étendue à laquelle aucune eſpece de Gouvernement ne pouvoit ſuffire :

Vos fers trop étendus ſe relâchent d'eux-mêmes.

les Etats trop petits ne peuvent pas ſe défendre, & les Etats trop grands ne peuvent pas ſe gouverner.

Au ſujet du Gouvernement d'une Nation particuliere, la premiere vûe de l'Eſprit porte à croire que ſon Chef devroit être celui qui ſeroit choiſi à la pluralité des voix de toute la Nation. Cependant l'expérience a fait connoître que le bonheur public dépendoit d'avoir un Succeſſeur déclaré par le droit de la naiſſance, & que le plus grand des

maux étoit l'incertitude occaſionnée par deux ou trois Sujets qui ſe préſenteroient enſemble, & entre leſquels il y auroit un choix à faire.

Caracteres d'un Gouvernement durable. Beaucoup de ſoumiſſion à l'autorité publique, beaucoup d'aiſance dans la vie des Particuliers : beaucoup de réflexions dans les Chefs de la République, très-peu dans les Particuliers : nulle envie du Bien des voiſins, grand courage pour défendre le ſien propre. Les Anciens ont connu & même énoncé quelques-uns de ces articles, mais ils ont parfaitement ignoré les autres.

Sous les mauvais Rois, à peine oſoit-on parler ni du vice, ni de la vertu ; parce qu'il ſembloit que c'étoit leur re-

procher l'un, ou le manque de l'autre.

La grande juſtice d'un Prince, ſemblable en cela à Dieu même, part de la même ſource, a les mêmes ſuites, eſt enfin la même choſe que ſa très-grande bonté.

Travailler au maintien de l'autorité légitime, ſoit Eccléſiaſtique, ſoit Séculiere; c'eſt travailler à la tranquillité publique.

La perfection du Gouvernement par rapport à l'intérieur d'un Etat, auſſi-bien qu'à l'égard des Princes voiſins, ſeroit de réduire toute Politique à une Morale éclairée.

Les Grands ne ſeront reſpectés des Particuliers, qu'autant qu'ils reſpecteront le Public.

Un des plus ſûrs moyens de conſerver ſa liberté, ou même ſon autorité, eſt de ne pas toujours uſer de l'une ou de l'autre.

Dans toute eſpece de Gouvernement, on répond de tout en prenant des voyes particulieres, & l'on ne répond de rien en ſuivant les voyes communes. Le grand Art eſt de hâter imperceptiblement le Bien qui ne viendroit de long-tems tout ſeul.

Un Etat bien policé n'eſt favorable qu'aux Hommes ſages. Les Eſprits inquiets & mal-faiſans prêchent volontiers

tiers la liberté d'un Pays où ils croyent que leurs mauvais déportemens ſeroient à l'abri de toute recherche.

SECTION II.

De la Politique, des Miniſtres & Hommes d'Etat.

L'ESPRIT de la multitude eſt un fleuve auquel l'Homme d'Etat ſçait donner un cours.

Le propre de l'Homme d'Etat eſt de conduire la multitude ſans qu'elle s'en apperçoive ; ou (pour le dire autrement) vous ne conduirez la multitude à vos fins, que par ſes inclinations, ou par l'apparence de ſes intérêts.

L'excellent Homme, l'Homme digne d'une reconnoiſſance éternelle, eſt celui qui cherche à plaire à ſon Maître pour l'utilité publique ; & ſon Maître ne lui a pas moins d'obligation que le Public.

Un Homme eſt plus grand Eſprit à proportion qu'il eſt plus Homme d'Etat, & qu'il voit mieux ce qui va au bien de la Société civile.

Il y a des Hommes très-ſages, très-éclairés même pour la conduite des Particuliers, mais qui doivent s'abſtenir de décider des Cas de conſcience d'Etat. Je dis plus : Il y en a même qui manquent dès le paſſage d'un Supérieur à ſes inférieurs, lorſqu'il s'agit des droits de l'un vis-à-vis des autres.

L'Homme d'Etat imite la Nature, qui paroît ne pas déranger le cours de ſes opérations pour prévenir les inconvéniens particuliers qui naiſſent des Loix généralement avantageuſes.

L'Homme d'Etat ne doit pas négliger les opérations dont il ne verra le fruit qu'après un long tems, ou dont même il ne le verra jamais.

La Sageſſe de l'Homme d'Etat conſiſte à rendre heureux ceux mêmes qui ne penſent pas comme lui.

Il eſt d'un plus grand Génie d'appercevoir l'avantage d'un parti à prendre dans les affaires mêlées d'inconvéniens de part & d'autre, que de trouver le vrai, quelque ſubtil qu'il ſoit,

dans celles qui n'ont qu'une ſolution déterminée. Voilà par où le Grand Homme d'Etat eſt ſupérieur au plus grand Géometre.

L'Homme d'Etat pourroit nuire à ſon Gouvernement, s'il énonçoit les principes ou les motifs par leſquels il le rend heureux.

Ainſi, qu'un Homme qui connoît l'inſtinct des animaux, ſçait ce qu'ils feront en telle & telle circonſtance, quoiqu'ils ne le ſçachent pas eux-mêmes : ainſi le grand Politique & le Philoſophe ſçavent ce que feront les hommes du commun en telle & telle occaſion, quoiqu'ils ſoient actuellement dans une diſpoſition toute différente.

Le grand Politique ne s'attend point à forcer les inclinations des hommes; de même que le ſçavant Mécanicien ne s'attend point à forcer les loix du mouvement local. Mais ils employent habilement, l'un ces inclinations, & l'autre ces loix, pour arriver à leur but.

Dans des tems à peu près tranquilles & où il n'y a point de fermentation actuelle dans les eſprits, le plus grand Politique ne pourroit pas mettre un État dans une ſituation plus convenable que celle où cet État ſe trouve réellement : parce que celle-ci eſt un effet du mouvement local, & qu'elle a été amenée inſenſiblement par la tournure des eſprits. L'état plus parfait où l'on ſera dans un autre ſiécle, ne convient pas encore à celui-ci.

La Philoſophie appliquée à la Politique & au Gouvernement d'un État, nous apprend qu'en bien des occaſions il faut donner plus à la pratique qu'à la ſpéculation, à la tolerance qu'à la régle, à l'opinion commune qu'à la vérité Métaphyſique. Ce retour de Philoſophie s'acquiert plus difficilement & plus tard que la Philoſophie même.

Il eſt d'une ſage Politique, & par conſéquent de la vraïe Philoſophie, non-ſeulement d'épargner, mais encore d'entretenir les préventions populaires, lorſqu'elles contribuent au bien de l'État.

La tranquillité publique dans l'égalité des conditions, eſt la chimére de l'âge d'or. Cette tranquillité ne ſe trouve réellement que dans la ſubordination.

L'inferiorité ſemble plus marquée dans le ſecond rang que dans la foule.

Le Bien de chaque particulier eſt une partie du Bien public : Mais pour faire fructifier ce Bien, il en faut laiſſer la plus grande partie aux particuliers. La propriété inſpire un plus grand zéle à la plûpart des hommes, que l'idée du Bien public : Et l'État retirera toujours un plus grand fruit de ſes Domaines en les cultivant par les mains des Propriétaires, que s'il les cultivoit par des Eſclaves qui n'y auroient aucun intérêt perſonnel.

En quelque genre de diſpute que ce puiſſe être, il n'y a point d'autre tranquillité finale, que quand les plus foibles cédent aux plus forts.

Une des choſes qui rend les eſprits brouillons plus haïſſables dans un Gouvernement, eſt que non-ſeulement ils font des ſotiſes, mais encore qu'ils font faire des fautes.

Un Frondeur eſt un homme qui paſſe ſa vie à être fâché de ce que la Seine va du côté de Rouën, au lieu d'aller du côté de Melun.

Préſenter une Loi avant que les Eſprits y ſoyent préparés, c'eſt l'expoſer à n'être que difficilement reçue. Mais ceux qui propoſent de laiſſer les particuliers libres ſur une Loi lorſqu'elle eſt promulguée, propoſent d'entretenir la paix par la diviſion.

Le Juge ordinaire doit comparer la

punition avec le crime. L'homme d'État ne doit comparer la punition qu'avec le fruit de la punition.

SECTION III.

De la Guerre & des Victoires.

UNE Bataille gagnée fait un titre entre les Nations, comme un Procès gagné fait un titre entre des particuliers; le tout indépendamment du fond de la Cauſe.

Les plus affreux Supplices qui ayent été ſubis, ne ſont pas ceux que la Juſtice a ordonnés contre des Scelerats : ce ſont ceux que des Tyrans ont fait eſſuyer à des Perſonnes très-innocentes. Ces ſortes de faits rendent l'Hiſtoire ancienne véritablement odieuſe.

Une Victoire où il s'agit de ménager les vaincus, comme devroient l'être toutes celles auxquelles on aſpire; eſt bien plus difficile à remporter que celles de ces vainqueurs fougueux qui n'ont voulu ſatisfaire que leur orgueil ou leur vengeance. Si vous voulez détruire ces Peuples (diſoit à ſon Maître un habile Officier général,) il ne me faut que vingt mille Hommes : mais il m'en faut quarante mille, ſi vous ne voulez que les ſoumettre.

On peut dire qu'à l'égard d'une Guerre contre des Peuples voiſins ou éloignés, il faut de la ſageſſe dans l'entrepriſe, & du courage dans l'exécution : au lieu qu'à l'égard d'une réforme importante à faire dans le cœur d'un État, il faut du courage pour l'entrepriſe & beaucoup de ſageſſe dans l'exécution.

Je vois dans les Mémoires de Ragotski un zéle ſincere de défendre la Liberté & les Priviléges de ſa Patrie. Mais ſi la Providence a attaché la fortune des États à des victoires ou à des défaites : je dirai que pour rendre l'oſtentation de Ragotski auſſi raiſonnable qu'elle étoit courageuſe, il falloit qu'il gagnât la bataille de Varne, au lieu de la perdre.

SECTION IV.

Des Nations, tant Barbares que Policées : de l'humanité, de la Société, du Luxe.

LA premiere partie de l'humanité conſiſte à aimer ſes proches : Elle a été connuë des Sauvages mêmes dans tous les tems. La ſeconde eſt d'aimer une ſociété plus ou moins étendue dont on eſt membre, & qu'on appelle ſa Pa-

trie : Cette ſeconde partie de l'humanité a été connue de toutes les Nations policées, depuis qu'il y en a. Mais la troiſiéme eſt d'aimer tous les hommes : Cette derniere a été ſi peu connue avant ces derniers tems, qu'on s'eſt fait pendant bien des Siécles un titre de gloire de détruire, ou du moins de ſubjuguer des Peuples entiers ; quelquefois dans l'intention plauſible d'étendre un État trop borné, & de ſe fortifier par un plus grand nombre de Concitoyens ou de Sujets ; mais d'autres fois auſſi par la ſeule ſatisfaction de les piller, de les rendre Eſclaves, ou de les exterminer. Il n'y a guéres plus de cent ans qu'on a ouvert entierement les yeux ſur cet abus, & qu'on a commencé à connoître cette troiſiéme partie de l'humanité qui, bien conçue & bien ſuivie, peut amener ſeule avec le tems, la paix & la félicité univerſelles.

Bien loin que l'amour de la Patrie nous oblige de haïr les Nations étrangeres; je ſoutiens que l'amour pour le genre-humain en général, eſt le ſeul principe vrai & ſolide de l'amour pour les Concitoyens.

Les Barbares ſont capables de relation avec les Nations contemporaines; mais ſans connoiſſance, faute de Lettres, de ce qui s'eſt paſſé dans d'autres Siécles. Les Sauvages au contraire, n'ont relation, ni avec les anciens Peuples, faute de Lettres; ni avec les Peuples préſens, faute d'Humanité ou du moins de ſociété.

Pour établir l'humanité, il ne faut pas toujours reprocher aux Nations les horreurs où le manque de cette vertu les a autrefois portées. Les François

déſavouent aujourd'hui d'eux-mêmes la Saint Barthelemy, & les Eſpagnols leurs cruautés dans le Pérou.

On ne peut policer une Nation que par le Commerce, & l'on ne peut la polir que par les Lettres. Il ſuit de-là que le Commerce qui paroît ſi contraire aux Lettres, en eſt cependant la premiere ſource dans un État; d'autant qu'on ne peut polir qu'une Nation déja policée.

Une Nation eſt véritablement parvenue au plus haut degré de lumiere & de politeſſe, lorſque la recherche du vrai, & l'amour du Bien public y ont pris la place de toute Opinion préétablie & de tout Point d'honneur mal entendu. Tout ce qui ne va pas là eſt un reſte de la Barbarie des Celtes &

des Gots : refléxion qui devroit ſeule abolir les Duels chez les Nations polies.

On reproche aux Auteurs Italiens la ſubtilité des Penſées, aux Eſpagnols la Rodomontade, aux Anglois un air de férocité. Il me ſemble qu'on ne reproche aux Auteurs François aucun vice de terroir. Si la choſe eſt ainſi ; c'eſt à eux à cultiver cet avantage, & à tâcher de prendre ou de conſerver toujours le ton de la Nature & de la Raiſon.

Sur la queſtion de la Police humaine la plus avantageuſe à la Propagation de l'eſpéce, en tant qu'objet de Gouvernement & de Politique ; ou pour décider quel eſt le plus convenable de la promiſcuité, de la pluralité

des Femmes, ou du nœud Conjugal unique & indiſſoluble, tel que la Religion le preſcrit : On peut obſerver que l'Impudicité eſt contraire à la Propagation utile à la République, comme la Gourmandiſe eſt contraire à la Nutrition convenable à la Santé.

J'ai entendu remarquer par d'habiles gens, que les Habitans des Pays chauds étoient plus adonnés aux Femmes; & que ceux des Pays froids avoient plus d'Enfans.

Je dirois volontiers que le Luxe, (premiere cauſe de la ruïne des États,) ne commence réellement à mériter le nom de Luxe, que quand l'Envie qu'on a de briller, fait qu'on achéte des Ornemens qu'on ne peut plus payer ſur le champ. Juſques-là je ne qualifierois

qualifierois que d'opulence, (chose ſouhaitable dans une Nation & dans toutes réciproquement,) les ſuperfluités mêmes qu'on ſe donne; mais pourvû qu'on n'en doive pas le montant, ou qu'on ſoit en état de les payer ſans faire tort à ſon néceſſaire. Alors, Quel nombre d'Ouvriers trouve ſa ſubſiſtance dans les dépenſes des Riches! Quelle ſource d'accroiſſement pour les beaux Arts, & pour les Décorations publiques! C'eſt là un des ſens du *Commune Magnum* *, dont parle Horace. Il s'enſuit que le Luxe n'eſt point par lui-même un Vice d'État; mais qu'il commence à être un Vice de Particulier, dès que celui-ci ne paye pas ſur le champ : Il ſeroit même un vice de Particulier dans le Chef

* Le *Commune Magnum* d'Horace, ſignifie que les Ouvrages Publics doivent être magnifiques, & que les Maiſons des Particuliers doivent être modeſtes.

d'une République qui entreprendroit des Ouvrages mêmes Publics, dont les Ouvriers attendroient trop le ſalaire, ou n'en ſeroient point payés : Mais alors ce Vice de Particulier, s'il ſe multiplioit, occaſionneroit par ſes effets la ruïne d'un État.

Section V.

De la Pauvreté & de la Mendicité.

JE plains celui qui eſt Pauvre par ſa fortune. J'eſtime celui qui ſe trouve Riche dans la médiocrité. Mais je mépriſe beaucoup celui qui ſe rend Pauvre par l'abus qu'il fait de ſes Richeſſes.

La Charité du Particulier conſiſte à ſecourir les Pauvres : Celle de l'Homme Public s'exerce à empêcher

autant qu'il eſt en lui, qu'il n'y en ait.

L'Indigence & la Miſére étant la principale cauſe des Crimes qui troublent l'ordre de la ſociété : Le Prince qui rend ſes Peuples heureux, prévient une grande partie des mêmes Crimes.

Ce n'eſt pas les Mendians que l'Homme Public doit attaquer : C'eſt la Mendicité. Les Hôpitaux de Manufactures pour tous les Pauvres, ne détruiront pas l'aumône qui doit toujours ſubſiſter, mais qui ſe fera à ces Hôpitaux mêmes. On ſera peut-être auſſi ſurpris un jour d'entendre dire qu'en un tel Siécle on ne pouvoit ſortir de chez ſoi, ſans trouver des Hommes, des Femmes & des Enfans

qui vous demandoient de l'argent; qu'on l'eſt aujourd'hui de lire dans notre Hiſtoire, que les Rues de Paris n'ont commencé à être pavées que ſous le Regne de Philippe-Auguſte. A force de ſoins, on viendra petit-à-petit à bout de l'un comme on a fait de l'autre : mais il y a une infinité de choſes qui ne peuvent être que l'ouvrage du Tems.

CHAPITRE III.

De la Métaphyſique & de la Théologie.

SECTION PREMIERE.

Des Cauſes premieres ou Métaphyſiques.

C'Est un manque abſolu de Philoſophie, de croire qu'on trouvera les premieres Cauſes de tout

Mais il ne faut pas abandonner pour cela la recherche du Mécaniſme : Et juſqu'à ce qu'il ſoit trouvé, il eſt permis & très-louable de partir d'une ſuppoſition quelconque qui ſatisfaſſe à tous les Effets, pourvû qu'on ne donne pas cette ſuppoſition comme la Cauſe prochaine & certaine de tous ces Effets.

C'eſt pareillement un manque de Philoſophie, de nier en général l'exiſtence d'Êtres inconnus ; Et un autre manque de Philoſophie, de prendre d'eux l'explication d'Effets connus.

Dans les Sciences naturelles, on ne doit partir ordinairement que des ſeconds Principes ; les premiers étant preſque toujours l'objet d'une Métaphyſique incertaine ou inutile en pareil cas.

Nous ne ſommes pas plus ſçavans les uns que les autres dans les premiers principes de la Nature. C'eſt la maniere d'employer ce qu'on en ſçait ou ce qu'on en conjecture, & de le ſoumettre à un Calcul auquel les Phénomenes s'accordent, qui diſtingue les Grands hommes.

Dans les matieres vagues & dont le principe eſt incertain, nous paſſons notre vie à attribuer à une Cauſe ce qui vient d'une autre.

SECTION II.

De Dieu & de la Religion.

IL y a quelque Choſe qui ne s'eſt point fait ſoi-même, qui n'a été fait par aucun autre, & qui ne laiſſe pas d'être. C'eſt l'Être infini, c'eſt Dieu.

L'Être abſolu & infini ne nous paroît point ſelon ſa portée : il ne nous paroît que ſelon la nôtre.

La Religion en elle-même eſt le Lien d'une Société ſpirituelle, & en même tems une partie importante de la Société Civile. Dans le premier ſens, c'eſt à ceux qui en ſont les Miniſtres à en régler les devoirs, & à interpréter la Loi ſur laquelle elle eſt fondée. Dans le ſecond ſens, c'eſt au Prince à y veiller par rapport à la tranquillité temporelle de ſon État, de laquelle ſeule il eſt chargé : Il en eſt à peu près ainſi d'un Pere de famille, à l'égard de ſes Enfans déja formés. Il n'eſt pas de mon ſujet de traiter de la Religion dans le premier ſens : ainſi je n'en parlerai dans la ſuite de ces Remarques, que par rapport à la tranquillité des États en général, ou plutôt

des Particuliers qui les compoſent.

La Religion Chrétienne étant commune à des Peuples qui vivent ſous des Dominations différentes, ne pourra jamais demeurer la même, à moins qu'elle n'ait un Chef unique qui ſoit autre que le Prince ou le Chef quelconque d'un État particulier. Sans cela il arriveroit que dès la premiere querelle de l'un de ces États avec l'autre, les Rois où les autres Chefs voudroient ſe diſtinguer les uns des autres par quelques articles de Croyance particuliere.

La Religion Catholique eſt une Religion d'autorité; & par cela même, elle eſt ſeule une Religion de certitude & de tranquillité.

Le maintien de la Religion dans les lieux où elle eſt déja établie, eſt une Loi de l'État, conforme à la Politique même.

Ce n'eſt pas la Science qui entretient la tranquillité de la Religion chez les perſonnes Séculieres & parmi le Peuple : C'eſt le ſilence.

Dans la Religion, regardée même comme Société ; il n'y a de libre en matiere d'opinions, que celles dont la liberté eſt publiquement permiſe.

Les Hommes ardens & mauvais raiſonneurs confondent perpétuellement la liberté Perſonnelle de Conſcience avec la démangeaiſon que chacun auroit de prêcher ſon Dogme particulier.

La République ne peut rien ſur la premiere, & doit interdire ſévérement la ſeconde.

En toutes circonſtances, & ſur-tout en matiere de Religion, l'ignorance eſt bien plus hardie que le ſçavoir.

La Religion Chrétienne a détruit l'Eſclavage, encore plus par ſon Eſprit que par ſa Loi : ce qui eſt un grand titre d'honneur, & marque beaucoup l'humanité ou plutôt la charité de ſa Morale.

SECTION III.

De l'Egliſe, & des Caracteres qui lui ſont propres.

LA Théologie bien entendue eſt la Science du progrès, non des

Dogmes, mais de leur Énonciation pendant dix-huit Siécles, dans une Egliſe toujours la même où la pluralité & la viſibilité ont toujours décidé tout. Suivant ce principe, indépendamment de l'inſtitution Divine, la Religion Catholique eſt auſſi durable que la Société des Hommes en général.

De toutes les Théſes de la Théologie entiere; celle de l'Unité, de la Viſibilité, de la Perpétuité & de l'Infaillibilité de l'Egliſe, eſt la plus digne d'un Théologien qui eſt en même tems homme d'Eſprit & homme d'État.

Le maintien de la Perpétuité & de l'Infaillibilité de l'Egliſe, eſt quelque choſe de plus important qu'aucun de ſes Dogmes particuliers.

L'autorité de l'Egliſe réſidant en la Pluralité viſible du Corps des Paſteurs unis à leur Chef; joint toute la certitude de la Croyance, à toute la tranquillité d'un Gouvernement ſage & durable.

Les premiers Miniſtres de l'Egliſe, chargés de maintenir ſa Viſibilité & ſon Culte extérieur, ſont des Hommes bien ſupérieurs à ceux qui, exigeant trop de perfection dans les Particuliers, rendent rares les Pratiques extérieures.

L'Egliſe eſt l'Interpréte unique de l'Écriture-Sainte, des Peres & d'elle-même.

L'Écriture-Sainte, dans les matieres

de Religion & de Foi, ne dit que ce que l'interprétation de l'Egliſe y découvre : Voilà ce qui met à l'abry de toute Héréſie & de tout Schiſme. Et par rapport aux choſes naturelles, l'Écriture-Sainte n'exclut pas les recherches Phyſiques : Voilà ce qui met à couvert de tout reproche ceux qui approfondiſſent ces matieres.

L'Egliſe eſt auſſi maîtreſſe de ce qu'ont dit les Peres, qu'elle eſt maîtreſſe de ce que vous dites & de ce que je dis. Elle explique ſelon le beſoin des tems & ſelon les Héréſies actuellement exiſtantes, les expreſſions des Peres, en conſervant toujours beaucoup de reſpect pour leurs noms; ce qu'elle ne feroit pas pour le vôtre & le mien, ſi nous nous écartions de ſes expreſſions préſentes.

Un homme qui a lû l'Hiſtoire de l'Egliſe ſans y remarquer la fermeté &, ſi j'oſe le dire, la fierté & la hauteur avec laquelle l'Egliſe a porté ſes déciſions ſur le Dogme; peut avoir retenu les Refléxions de quelques Peres, les Miracles de quelques Saints: mais il n'a point conçu le véritable caractere de l'Egliſe Catholique depuis ſon établiſſement.

C'eſt tellement la Pluralité qui fait la déciſion finale, que les Conciles ne ſont pas tant cenſés généraux quand ils ſe tiennent, que lorſqu'ils ſont acceptés par l'Egliſe non aſſemblée. S'ils ſont légitimes, ils ont dit la vérité dès le tems de leur tenue: cette vérité exiſtoit dès-lors comme intrinſeque; mais elle ne devient extrinſeque que par l'acceptation poſterieure. On a eu un exemple de cette acceptation de

fait dans le Concile d'Epheſe ou de Dioſcore, rejetté après ſa tenue, quelque nombreux qu'il eût été.

L'Egliſe, aux yeux mêmes de la Raiſon, eſt bien plus ſage que ſes adverſaires, dans la maniere dont elle veut qu'on parle de la Grace; pour conſerver l'idée de la liberté de l'Homme dans l'eſprit de la multitude, & par conſéquent le fruit de toute Prédication & de toute Morale.

La puiſſance de Dieu & la liberté de l'Homme, ſont deux vérités de la Religion. Mais la premiere a ſouffert moins d'atteinte que la ſeconde attaquée en une infinité de manieres différentes par les libertins & par pluſieurs ſortes d'Hérétiques. Là-deſſus on ne peut trop louer la ſageſſe de l'Egliſe,

de veiller encore plus attentivement à la conſervation de la ſeconde que de la premiere : Car je ne connois point de Morale publique, ni Civile, ni Chrétienne, ſans une conſervation ſoigneuſe du Dogme de la liberté.

L'Eſprit Saint ne manque jamais à l'Egliſe : Elle en eſt aſſiſtée aujourd'hui, comme Elle l'a été & le ſera toujours.

Il faut ſe faire ſur la Grace, & ſur toute matiere de Religion, un ſtyle conforme à celui de l'Egliſe préſente : parce que l'Egliſe préſente, inſtruite de toutes les Héréſies qui ſe ſont élevées en différens tems, a ſçu ſe faire à Elle-même un ſtyle également éloigné de toute extrémité vicieuſe, & qui doit être l'unique régle de notre croyance & de nos expreſſions.

L'Egliſe

L'Egliſe Catholique eſt la ſeule qui ait un Corps de Preuves. Les Sectes qui ſe ſont ſéparées d'Elle, ne ſont fondées que ſur des difficultés particulieres qu'elles lui ont faites ; & dont elles n'ont pas voulu accepter les ſolutions.

On eſt conduit à la ſoumiſſion à l'Egliſe préſente, actuelle, indéfectible, & par la Foi la plus ſimple, & par l'érudition la plus étendue ; ce qui eſt une des plus grandes preuves de ſa vérité, & un effet admirable de la Providence. Ce ſont les refractaires des différens Siécles qui ont mis l'Egliſe dans la néceſſité d'établir des expreſſions particulieres, l'*Omouſios*, le *Theotocos*, la Tranſubſtantiation. Tous ceux qui s'oppoſent à ce Droit que l'Egliſe a exercé en différens tems, ſont des

Ignorans, ou, ce qui eſt encore pis ; des demi-Sçavans.

L'Egliſe préſente eſt la ſeule qui puiſſe juger de ſes beſoins préſens, & s'oppoſer aux Erreurs préſentes.

L'Egliſe eſt ſubſiſtante, ou elle ne ſubſiſte plus. Si elle ne ſubſiſte plus, Que ne la quittez-vous au lieu de l'inquiéter ? Si elle ſubſiſte, Que ne vous ſoumettez-vous à elle ?

SECTION IV.

Des Hérétiques, Sectaires, gens de Parti.

L'HÉRÉTIQUE de chaque Siécle eſt celui qui s'eſt oppoſé à la

croyance commune & dominante de l'Egliſe dans le Siécle où il a vécu ; & qu'il a contribué lui-même à rendre dominante par le nouveau Dogme qu'il a prêché, & auquel on s'eſt oppoſé.

Une Religion étrangere admiſe ou tolérée dans un État par des conjonctures quelconques, y ſeroit encore moins dangereuſe qu'une légere différence qui ſe gliſſeroit dans l'ancienne, & qui y feroit un Parti ſecret.

Deux Partis de Religion dans un État, deviennent bien-tôt deux Religions. Sur quoi je dirois aux Réformateurs ce qu'un Pere de l'Egliſe diſoit aux Donatiſtes : » Pour ſçavoir où réſi-
» de l'Egliſe, demandons-le à un
» Homme neutre, par exemple, au
» Roi de Perſe. » On diroit aujour-

d'hui : Pour ſçavoir où réſide l'Egliſe ; demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie, ou s'il ira la chercher à Utrecht.

Aucune Héréſie n'a pû ſoutenir la longueur des Siécles, parce que la ſuite de la pluralité viſible lui manque ; & que les opinions particulieres ſur des matieres ſouvent impénétrables par elles-mêmes, ne manquent jamais de tomber.

Si les Sectaires gagnoient leur Cauſe dans ce qu'ils diſent contre le Gouvernement de l'Egliſe ; ils parviendroient à faire une Société qui n'auroit ni Supérieurs ni Juges, & qui par conſéquent iroit à grands pas à ſa propre deſtruction.

Ceux qui alléguent toujours les anciens tems, ou qui en appellent à des Aſſemblées futures; ſont le plan d'une Société qui ne ſe gouverneroit que par des Hommes qui ne ſont plus, ou par des Hommes qui ne ſont pas encore. L'eſprit d'indépendance trouve là ſon compte.

Les gens de Parti, par l'ignorance où ils ſont de la véritable ſituation des Eſprits & des Choſes dans les premiers Siécles, ſe mettent dans la tête que les Sectaires anciens mentoient pour mentir, nioient ce qu'ils ſçavoient être vrai, ne vouloient que troubler & que nuire. Mais je leur dis: » Étudiez vous-mêmes » l'antiquité dans ſes ſources; & vous » apprendrez que Ceux qui portent au- » jourd'hui le nom que vous porterez » un jour, avoient des raiſons auſſi » plauſibles que les vôtres, & qui ce-

» pendant ne valoient rien contre
» l'Egliſe préſente de leur tems.

Il y a des gens qui ont beaucoup lû, qui ont tout lû, mais avec un ſeul œil; ils n'ont jamais ouvert les deux. Les gens de Parti, quelque ſçavans qu'ils puiſſent être, ſont de cet ordre.

Une grandiſſime lecture & quelque participation de l'eſprit de l'homme d'État, ſont bien contraires à la petiteſſe de l'eſprit de Parti.

Tous les gens de Parti, en matiere de Religion, de quelque condition qu'ils ſoient, deviennent Peuple : Et c'eſt à l'homme Public à prendre gar-

de qu'ils ne s'aſſemblent, & qu'ils ne s'échauffent.

Il y a une différence infinie entre ce qu'on entend par la liberté des Écoles Catholiques, & un Parti. L'une ſe montre, & l'autre ſe cache.

Les gens d'un certain Parti ſemblent porter toute leur attention à défendre la Foi contre les attaques des Pélagiens qui ne ſont plus : Et l'Egliſe porte la ſienne à la défendre contre les Lutheriens & les Calviniſtes qui exiſtent actuellement & qui l'environnent. Laquelle des deux attentions vous paroît la plus ſage ?

Un Parti qui par un certain degré de ſçavoir, par une grande abondance

de ſtyle, par une apparence avantageuſe de Réforme, s'étant fait une réputation brillante dans un Monde qui tendoit à une piété éclairée; eſt venu aboutir, en paſſant dans le petit Peuple, à ce qu'il y a jamais eu en Fanatiſme, de plus extravagant & de plus bas.

La douceur générale des derniers tems a épargné à plus d'un Refractaire, les qualifications qu'ils auroient encourues en d'autres Siécles.

Les gens outrés dans un Parti deviennent le ſoutien de l'autre.

Le malheur de tous les gens de Parti ou de Secte, eſt d'élever leurs Enfans dans le mécontentement de tout

ce qu'ils voyent ou qu'ils verront faire. Ils leur préparent par-là une vie de chagrin perpétuel : de plus, ils les exposent à être de mauvais Sujets du Prince ou de la République, & par conséquent de mauvais Citoyens.

Qu'eſt-ce que c'eſt que de donner à des Enfans dans la Religion Catholique, l'eſprit Proteſtant; & dans une Monarchie, l'eſprit Républiquain?

En un mot, l'Homme de Parti, en matiere de Religion, eſt un Sujet fâcheux, par rapport à ceux qui ſont chargés de maintenir l'uniformité & la tranquillité Publique. Mais par rapport à moi qui ne ſuis chargé de rien, l'Homme de Parti n'eſt qu'un ſot : & s'il devient la Coqueluche de quelques Femmes, je lui permettrai même d'être un

fat. En effet, l'Homme de Parti ne ſçauroit avoir raiſon, que dans le cas où il ſeroit permis à chaque particulier de ſe faire une Religion à ſa mode. Pour moi je déclare à tout Homme de Parti, que ſi j'étois aſſez malheureux pour m'écarter d'aucun des ſentimens qui regnent dans la Religion où j'ai le bonheur d'être né; je prendrois cet écart dans ma tête, & non pas dans la ſienne : d'autant que prenant cet écart dans ma tête, je ne ſerois qu'un fou; au lieu que le prenant dans la ſienne, je ſerois un ſot.

L'endroit où M. Nicole dit, que les vrais Chrétiens doivent déplorer les Maux de l'Egliſe, eſt dangereux dans le ſens où il tendroit à rendre des Laïques & des Femmes arbitres des queſtions de Doctrine qui s'élevent dans l'Egliſe.

La Refléxion de M. Nicole au ſujet de J. C. qui pouvant redreſſer les Hommes ſur les Erreurs dont ils étoient pleins à l'égard de l'Hiſtoire & des Sciences humaines, ne s'eſt occupé qu'à leur enſeigner la voie du Salut; eſt bien contraire à ceux qui cherchent dans l'Écriture-Sainte les principes de la Phyſique & de l'Aſtronomie.

SECTION V.

De la Dévotion & de ſes Pratiques.

IL eſt important de conſerver parmi les Hommes les Pratiques extérieures qui les avertiſſent des ſentimens qu'ils devroient avoir dans l'ame. Mais celui qui de ſon chef veut rappeller des Pratiques anciennes qui n'ont plus lieu, mérite autant d'être qualifié Novateur, que celui qui propoſe des Pratiques

dont on n'a jamais entendu parler.

Ceux qui parlent des vertus Chrétiennes ſans être bien inſtruits des vertus Morales & Civiles, auxquelles les premieres ſont ſupérieures ſans leur être jamais contraires; tombent dans des mépriſes, dont s'apperçoivent aiſément ceux qui ſçavent les Principes. Ces mépriſes viennent pour la plûpart de la prévention commode pour le Déclamateur pareſſeux qui lui fait croire qu'on ne ſçauroit pécher en diſant trop. Il arrive quelquefois de-là que les eſprits ſcrupuleux qui les écoutent, ſe jettent, ſur-tout à l'égard des autres, dans des excès pernicieux. Mais il arrive preſque toujours que les Auditeurs moins timides, confondent l'eſſentiel avec le ſur-ajoûté; & ne pouvant at-

teindre à celui-ci, ſe diſpenſent auſſi de l'autre.

La Dévotion qui entre dans une ame qu'elle ne trouve pas ornée des vertus Morales & Civiles, y devient quelquefois le prétexte & même l'inſtrument de très-grandes méchancetés.

Il y a bien des gens en qui la Dévotion qui les corrige des péchés du Corps, fortifie tous les vices de l'eſprit.

Le Bigot eſt celui qui ſe jette de bonne foi dans une Dévotion aveugle; Et le Cagot eſt celui qui ſe couvre du Manteau de la Dévotion pour exécuter ſes mauvais deſſeins. Le Bigot eſt un ſot, & le Cagot eſt un Sce-

lerat. Le malheur eſt que le ſot prend quelquefois le Scelerat pour ſon conſeil.

La bonne grace qu'une jeune Perſonne tâche de ſe donner dans les aſſemblées publiques, ſoit dans les Villes, ſoit dans les Campagnes, dans l'intention générale de parvenir au Mariage; eſt non-ſeulement très-différente de la Coqueterie, mais elle lui eſt directement oppoſée. Je dis cela contre les Réformateurs de profeſſion, qui interdiſant d'honnêtes Recréations dans les Campagnes, après qu'on a ſatisfait aux devoirs de la Religion; ſemblent vouloir donner aux Païſans le tems de médire les uns des autres, ou de mal parler de ceux qui gouvernent, quelquefois même de ſe porter à d'autres excès.

Fin de la premiere Partie.

LA PHILOSOPHIE

APPLICABLE

A TOUS LES OBJETS DE L'ESPRIT

ET DE LA RAISON.

SECONDE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE

DE L'ESPRIT.

LA PHILOSOPHIE

LA PHILOSOPHIE

APPLICABLE

A TOUS LES OBJETS DE L'ESPRIT ET DE LA RAISON.

SECONDE PARTIE.

LA PHILOSOPHIE

DE L'ESPRIT,

Contenant la Logique, les Belles-Lettres & la Phyſique.

CHAPITRE PREMIER.

De la Logique, relativement à la Converſation & à la Compoſition.

SECTION PREMIERE.

De la Logique en général.

QUOIQUE la Philoſophie & la Logique ne ſoient pas la même choſe ; je n'ai jamais vû d'Homme ſans Philoſophie, qui ne

manquât auſſi de Logique. Qui eſt-ce qui peut imaginer, par exemple, que dans une ſuite, quoique non continuë, de Siécles policés, & dont les Ouvrages ſont arrivés juſqu'à nous, l'eſprit humain ſoit déchu au lieu de croître ?

La Logique de l'École, ou la Logique argumentative, a fait les délices de cinq ou ſix Siécles de groſſiereté ou de Barbarie, qui ont précédé le Regne de François I^er^ : Et la Logique du Diſcours continu, que j'appellerai par cette raiſon la Logique Diſcurſive, eſt un don ſupérieur qui n'eſt deſcendu ſur les Hommes que depuis Deſcartes.

La bonne Logique ne tient pas à cette Mécanique d'argumentation, qui faiſoit le fort de la Scolaſtique dans les Siécles paſſés. Deſcartes n'en a pas

dit un ſeul mot, quoiqu'il ſoit l'Auteur de cette maniere de raiſonner qui fait tant d'honneur à l'Eſprit humain. Cette maniere de raiſonner eſt toute fondée ſur deux Principes : le premier eſt de préférer dans les Sciences humaines, l'Examen à la Prévention & la Raiſon à l'Autorité : Le ſecond eſt de ſentir les Progrès néceſſaires de l'Eſprit humain dans tous les tems où la Barbarie ne regne pas, ou qui n'en ſont pas les reſtes. La Logique n'eſt donc pas une Science ou un Art qui donne des Régles à la Philoſophie : elle n'eſt au contraire qu'une ſuite, une émanation, une opération de la Philoſophie, dont l'eſprit influë ſur le raiſonnement en général, & ſe répand par-là ſur tous les Arts & ſur toutes les Sciences.

SECTION II.

De l'Eſprit & du Jugement.

NOus n'avons aucun Auteur d'Ouvrage ſuivi, dont l'exemple nous ait fait voir, qu'avec beaucoup d'Eſprit on puiſſe ſe paſſer du Jugement. Et nous en avons au contraire, dont le ſuccès démontre, qu'avec du bon ſens & de la raiſon, l'on peut ſe paſſer de beaucoup d'Eſprit.

L'Eſprit & les Talens ont exiſté avant la Philoſophie : ils exiſtent encore aujourd'hui ſans elle ; & de plus, la Philoſophie par elle-même & toute ſeule ne les donne pas.

L'Eſprit doit être regardé comme un

Inſtrument, & non comme un objet. Ainſi il ne faut point parler ou écrire pour montrer de l'Eſprit : mais il faut ſe ſervir de ſon Eſprit pour dire ou pour écrire des choſes bonnes & utiles.

Un Homme d'Eſprit eſt très-différent d'un Homme qui a de l'Eſprit. Ce dernier peut être à charge dans la Société où un Homme d'Eſprit ne l'eſt jamais.

Un Homme qui a de l'Eſprit, eſt celui qui a ce Don ou ce Talent qu'on appelle Eſprit, indépendamment de l'uſage qu'il en fait. Mais un Homme d'Eſprit eſt celui qui en fait toujours un bon uſage.

A voir la maniere dont ſe ſervent de

leur Eſprit certaines gens qui paſſent pour en avoir, on ſeroit tenté de regarder cette qualité comme un Vice; puiſque le mauvais uſage qu'ils font de leur Eſprit, les rend déſagréables & ſouvent odieux.

Le petit Eſprit qui vit dans la dépendance, peut n'être que petit Eſprit. Mais la *Méchanceté* eſt ordinairement jointe à la petiteſſe d'Eſprit qui gouverne.

C'eſt une grande marque de peu d'Eſprit & de peu de connoiſſance du Monde, que de prétendre gouverner les Penſées des autres par des paroles apprêtées à ce deſſein : Car on ne perſuade aux gens ſenſés que ce qui eſt vraiſemblable en ſoi, & exempt de tout ſoupçon de vanité ou d'intérêt.

L'univerſalité eſt un mérite qui a ſon uſage, pourvû qu'elle ne ſe mette pas au-deſſus des grands Talens particuliers.

L'Eſprit eſt propre à un plus grand nombre de choſes : le Génie excelle en un ſeul genre. Le premier eſt plus avantageux pour la Perſonne, & le ſecond pour le Public.

Une des plus grandes preuves d'équité d'Eſprit, eſt de n'avoir aucun égard dans le Jugement que nous portons des autres, à celui qu'ils portent de nous.

Le premier degré du Bel-Eſprit, eſt de produire d'excellentes Choſes ; & le ſecond, de les eſtimer chez les autres tout ce qu'elles valent. Les Eſprits médiocres ſont plus loin du premier de-

gré que du ſecond ; mais les Eſprits gauches ſont plus loin du ſecond que du premier. Ou autrement : les Eſprits ordinaires ſont plus capables d'approuver d'excellentes Choſes, que de les produire eux-mêmes : Mais les Eſprits gauches ſont encore moins capables de les approuver dans les Ouvrages des autres, que de les employer dans les leurs.

C'eſt la juſteſſe d'Eſprit qui fait trouver le Vrai, & c'eſt le Goût qui fait trouver la maniere de le bien dire. La juſteſſe d'Eſprit eſt le véritable fruit de la Philoſophie appliquée aux Belles-Lettres comme aux matieres de Phyſique. C'eſt faute d'avoir cet Eſprit de Philoſophie, que les Anciens ont dit très-élegamment des Choſes fauſſes en Morale comme en Phyſique.

SECTION III.

Du Goût & de l'Education.

LE ſentiment du Beau ne naît en nous que de la conformité que les objets ſe trouvent avoir avec la conformation de nos Organes. Cette définition eſt applicable, tant aux objets qui ne ſe préſentent qu'à l'Eſprit, qu'à ceux qui frappent les Sens.

L'intention immédiate d'aller au Beau, n'y méne preſque jamais : mais on y arrive aſſez ſouvent par la ſeule intention d'aller au Bon.

Il faut ſe diſtinguer par le Beau, & non par la maniere. L'Auteur qui ſe

distingue par le Beau, fait des Imitateurs : Et celui qui se distingue par la maniere, fait des Singes.

Le fil du bon Goût vient des Grecs ; plus châtié par les Latins, rétabli par les Italiens ; & porté à sa perfection, du moins quant à la Théorie, par la Philosophie des François. Les Ennemis de l'Érudition voudroient nous faire perdre la premiere moitié de ce fil, & l'admiration outrée pour les Anciens nous feroit perdre la derniere.

Les Siécles de mauvais Goût ont souffert le Bon : mais les Siécles de bon Goût ne souffrent pas le mauvais.

A l'égard de tous les Ouvrages des

Arts ; le Goût rend difficile, & la Paſſion rend indulgent.

Au lieu de regarder les Régles d'un Art comme une Gêne, il faut les regarder comme une facilité pour aller au but qu'on s'eſt propoſé. Les Régles bien faites ſont une Gêne pour les Commençans, & une facilité pour les Habiles.

Dans le Siécle paſſé, la Philoſophie guidoit déja les bons Écrivains, mais ſans ſe montrer : on ſe vantoit encore d'imiter Homere, en ſe gardant bien de l'imiter. Dans ce Siécle-ci, l'on marche plus à viſage découvert : on ne jure ſur la parole d'aucun Maître, & l'on n'allégue que la Bienſéance & la Raiſon.

Il ne faut chercher à plaire ni en Vers ni en Proſe, que pour arriver à inſtruire.

On n'inſtruit point les Hommes en ne leur diſant que ce qu'ils ſçavent. Mais on les inſtruit beaucoup en leur faiſant trouver en eux-mêmes ce qui y étoit enſeveli ſous les préjugés de la Coûtume & de l'Erreur.

Je laiſſe à part les Principes de Religion, de ſageſſe & de bonne conduite que nous avons reçus de nos Parens & de nos Maîtres dans notre Enfance, & deſquels nous ne devons jamais nous écarter. Mais par rapport aux opinions de Litterature, de Parti ou de Politique : Celui qui, à l'âge de trente ans, ne trouve en lui que les idées de ſes Parens, de ſes Ré-

gens & de ſes Maîtres, doit craindre beaucoup de n'être jamais un Homme d'Eſprit.

Quelque bien intentionnés que ſoient des Parens; la mauvaiſe humeur dont ils accompagnent aſſez ſouvent leurs avis, la liberté qu'ils ont de dire tout ce qu'ils veulent, rendent leurs Diſcours ſuſpects à leurs Enfans. Ceux-ci ne ſe corrigent bien efficacement que par la Société, que par le monde ou le moindre Signe d'approbation, un Souris à peine apperçu, fait plus d'effet ſur eux que les Diſcours les plus longs & les plus vifs de leurs Parens ou de leurs Maîtres.

mauvais Diſcours aux bons, qu'en paſſant par le ſilence.

Les Jeunes gens apprendront toujours bien plus de Choſes en écoutant les habiles qui parlent de leur propre mouvement, qu'en les gênant par des Interrogations mal faites.

L'Horloge qui ne ſonne que quand on l'interroge, devroit s'appeller Horloge à Réponſe, & non à Repétition; & elle eſt le modéle d'un Habile-Homme qui ne ſe fait point valoir lui-même, mais qui parle juſte quand les autres ſouhaitent de l'entendre.

L'Homme d'Eſprit l'eſt pour les autres par les Choſes qu'il dit; & pour lui-même par celles qu'il ne dit pas. Mais auſſi,

auſſi, celui qui eſt Ignorant ou Sot, le paroît bien plus par les Choſes qu'il dit, que par celles ſur leſquelles il ſçait ſe taire.

N'attendez jamais ni juſteſſe ni fineſſe de Penſée ou d'expreſſion, d'un grand Parleur ou d'un Harangueur ſans préparation.

Il y a certaines choſes qu'on fait fort bien de rechercher dans les autres & d'acquérir ſoi-même, pourvû qu'on n'en parle point : Mais dès qu'on en parle, elles prennent un air d'affectation qui leur donne auſſi-tôt du ridicule. Le Ton de la bonne Compagnie eſt préciſément dans ce Cas là : il eſt très-bon de l'avoir & de s'y conformer : mais dès qu'on s'eſt annoncé pour le poſſeder, ou qu'on a paru s'en faire

Il y a bien de la différence entre ſentir une choſe & la penſer, comme entre la ſçavoir & la dire.

Les Mots vieilliſſent par le non-uſage, & les Penſées par le trop d'uſage.

Les Penſées brillantes, les Tours d'Imagination, les belles Phraſes ſont un amuſement paſſager, dont il ne reſte rien : c'eſt un feu d'artifice qu'on donne au Peuple. Les principes de Morale, les Maximes judicieuſes, les Régles de conduite ont moins d'éclat, mais ſont d'une utilité plus durable : c'eſt une ſource d'Eau que l'on procure à une Ville.

J'exigerois volontiers de la fineſſe dans les Penſées de pure ſpéculation ;

mais je ne ſerois pas ſi difficile lorſqu'il s'agiroit de Maximes ou de Reflexions qui vont à la tranquillité ou à l'utilité Publique.

Vérité dans la Choſe, fineſſe dans l'obſervation, hardieſſe dans l'Énoncé: Voilà ce qui fait les Expreſſions de Génie.

Dans une diſpute raiſonnable, il faut avoir une grande attention à accorder, à faire valoir tout ce que votre Adverſaire dit de bon & de vrai; parce que vous n'amenerez pas un Homme à votre opinion par vos Idées: vous ne l'y amenerez que par les ſiennes.

Écouter attentivement ſes Adverſaires, quelque mal intentionnés qu'ils

ſoient; leur accorder ce qu'ils diſent de vrai, profiter de ce qu'ils diſent de bon : C'eſt le moyen de l'emporter bien-tôt ſur eux.

SECTION V.

Du Style, de la Compoſition, de la lecture des Auteurs.

LA ſource de bien écrire, indépendamment de la Syntaxe connue & ſuivie, eſt dans l'union de la vivacité avec la juſteſſe de l'Eſprit.

Le Style le plus parfait eſt celui qui n'attire aucune attention comme Style, & qui ne laiſſe que l'impreſſion de la Choſe qu'on a voulu dire.

Les hautes Idées, les Sentimens pro-

fonds ne ſe préſentent pas à un Auteur lorſqu'il travaille ſur ſa Table. Tout cela vient de plus loin : C'eſt la ſuite d'une longue Méditation, d'un grand nombre d'obſervations : C'eſt ce qu'il penſe depuis long-tems.

Les Ouvrages ſont mauvais par les choſes qu'ils contiennent, & médiocres par celles qui leur manquent : Et comme il eſt plus aiſé d'ôter que de mettre, le médiocre devient plus irremédiable que le mauvais.

L'Eſprit humain pris en général ou en particulier, commence dans la Compoſition des Ouvrages, par la ſimple Nature, qui par elle-même eſt ignorante, puérile, groſſiére. Il continuë par un Art qui d'un côté ne corrige qu'une partie des premiers Vices, &

de l'autre porte avec ſoi l'air de contrainte ou d'affectation. Mais il finit par un autre Art, qui écartant tout ce qui peut déplaire, & faiſant trouver la forme la plus avantageuſe, eſt encore dépouillé de toute apparence de travail, & paroît la Nature même. L'Idée de ce Progrès m'eſt venuë d'un Vers qui dit,

L'Art achevé devient Nature.

mais je le change pour exprimer tout mon ſens en celui-ci,

L'Art parfait redevient Nature.

Ce qui fait la beauté des Ouvrages de la Nature aidée de l'Art, doit faire auſſi la beauté des Ouvrages d'Eſprit; uniformité & variété; uniformité dans le fond, variété dans les Circonſtances. Voilà par où, laiſſant à part & le Style & la Poëſie, les Idylles de M. de Fon-

tenelle qui ont chacune un ſujet fixe ; l'emportent en particulier ſur la troiſiéme Églogue de Virgile, où deux Bergers combattant entre eux pour le Prix des Airs Champêtres, font chacun de leur côté une longue enfilade de propos rompus : au lieu que les deux Bergers de M. de Fontenelle, dans l'imitation de cette Églogue même, ſuivent chacun de leur côté un même deſſein.

L'obſcurité conſiſte à parler de telle ſorte, qu'un nombre de lecteurs que je ſuppoſe également intelligens, vous interprétent différemment les uns des autres. La fineſſe conſiſte en ce que perſonne ne vous ſaiſiſſant du premier coup, un peu d'attention amene tous les Lecteurs à la même interprétation de vos paroles. La fineſſe eſt pour les fins, & l'obſcurité eſt contre l'Auteur.

Il ne faut point d'Eſprit pour ſuivre l'opinion qui eſt actuellement la plus commune. Mais il en faut beaucoup pour être dès aujourd'hui d'un ſentiment dont tout le Monde ne ſera que dans trente ans. L'oppoſé de cela, ou la ſtupidité parfaite, eſt de tenir aux vieilles Erreurs dans un Siécle de lumiere.

Nous avons des Auteurs déja anciens, (M. Paſchal, par exemple,) qui ont écrit d'une maniere qui tient moins au Style de leur tems, qu'à celui qu'ils ſentoient devoir s'établir après eux. Voilà par où ils nous paroiſſent aujourd'hui moins vieillis que tous leurs Contemporains. Il en eſt ainſi à plus forte raiſon des opinions. C'eſt ſur ce modéle que je tâche de plier mon Eſprit au langage qu'on tiendra dans quelques années, par rapport aux choſes,

encore plûtôt que par rapport au Style.

On ne doit veiller à rien plus attentivement, qu'à ne pas ſuivre comme un Troupeau de Bêtes, les pas de ceux qui nous précédent; en allant, non où il faut aller, mais où l'on va. C'eſt ce que dit Senéque, *De vita beata*, Chapitre I. en ces termes : *Nihil magis præſtandum eſt quam ne Pecorum ritu ſequamur antecedentium Gregem; pergentes, non quâ eundum eſt, ſed quâ itur.*

Le Reſpect pour le Public conſiſte, non à ſuivre les Erreurs vulgaires, mais au contraire à lui donner des Paradoxes bien prouvés. Il faut ſentir les opinions futures.

Deux vices de Compoſition très-

viſibles dans les Latins mêmes & corrigés en ces derniers tems, ſont les ordures des deux eſpéces qui rempliſſoient les Ouvrages de Satyre & de Plaiſanterie, & les Injures groſſiéres dans les matieres Contentieuſes.

Il eſt hiſtoriquement vrai que l'étude des Auteurs Grecs & Latins, a purgé notre Style de l'enflure, des ornemens vicieux & ſuperflus, des Citations inutiles & Pedanteſques. Mais c'eſt à la Philoſophie de Deſcartes, que nous devons l'excluſion des préjugés, le goût du vrai, le fil du Raiſonnement qui regne dans les bons Écrits modernes depuis l'établiſſement des trois Académies.

En fait de Jugement ſur les Ouvrages d'Eſprit, de Science ou d'Art ;

j'eſtime encore moins l'Homme pour qui tout eſt mauvais, que celui pour qui tout eſt bon.

On ne peut corriger que les bons Ouvrages. Les mauvais & même les médiocres n'ont point d'autre Remède que l'abandon.

Il y a des Écrivains qui ayant fait des Ouvrages utiles par le fond & par la matiere, & qui par-là ont eu un grand Cours; n'ont pas laiſſé, malgré cela que d'étendre extrêmement la Réputation de leur peu d'Eſprit.

Le ſecond degré de l'Érudition compatit encore avec l'aigreur, la dureté & l'infléxibilité dans la Diſpute : mais le plus haut degré rend l'Eſprit doux.

C'eſt peut-être là ce qui a fait la différence des Caractéres de M. Arnaud & du Pere Petau.

Il y a certaines matieres, à l'égard deſquelles le degré d'intelligence qui les juge inexplicables, eſt bien ſupérieur à celui qui les explique.

Les Traductions, (diſent les admirateurs de l'antiquité,) font perdre aux originaux Grecs & Latins, l'harmonie de leur Langue, qui procuroit (ſelon eux) un plaiſir propre à l'oreille, provenant de leurs accens & de leur prononciation. A cet éçard la Penſée eſt déja fauſſe : puiſque le prétendu avantage que les Traductions nous feroient perdre eſt Chimérique en grande partie, & déja perdu pour nous dans les Originaux mêmes, dont nous ne con-

noiſſons plus la prononciation ni les accens. En ſecond lieu, quand même les Traductions nous feroient perdre cet avantage Mécanique, Materiel & pernicieux même à la plûpart des Hommes, qu'il détourneroit de l'attention aux choſes & de la recherche du vrai: les Traducteurs François réparent d'ailleurs cette perte avec avantage, en remettant fréquemment les Originaux, par de légeres Corrections, dans la route Logicale dont ils étoient aſſez ſujets à s'écarter.

Le plus grand fruit de la lecture des Auteurs, eſt de connoître par eux l'Eſprit des Siécles où ils ont vécu. Mais cette idée Philoſophique ne ſe préſente qu'à ceux qui ont déja beaucoup de lecture.

Je ſuis bien plus ſûr d'un Principe que j'adopte dans un Auteur où je le trouve, que ſi j'en étois l'Auteur moi-même. C'eſt un témoignage de plus.

Il eſt peu important de critiquer un Auteur ſur ſes fautes particulieres ; tous les Hommes ſont ſujets à ſe tromper quelquefois. Mais il peut être utile de remarquer dans un Auteur ſes fautes habituelles pour la pure Critique, & ſur-tout ſes mauvais Principes par rapport à la Morale.

La bonne maniere de reſpecter les Lecteurs ou les Auditeurs, n'eſt point de ſuivre leurs préventions : C'eſt de leur prouver par des raiſons très-fortes, bien expoſées & bien ſuivies, qu'ils ſe trompent en telle & telle Circonſtance.

Les

Les Commençans, incapables encore d'imiter la Nature même, imitent d'abord des Imitations; & les jeunes Peintres copient des Tableaux, avant que de travailler d'imagination. C'eſt ainſi que l'on doit lire long-tems les bons Livres, avant que d'entreprendre d'en faire ſoi-même. Mais il ne faut prendre aucun Peintre ou aucun Auteur, comme ayant atteint la perfection & comme étant le Terme de ſon Art ou de ſon Talent; car on coureroit riſque de demeurer inutile toute ſa vie à ceux qui ont les Originaux. Cette Refléxion m'en fournit une autre : c'eſt que la Nature qui eſt l'Original univerſel, en perd le nom, pour le laiſſer à ſes plus habiles Imitateurs, Écrivains ou Peintres.

Dans les Sciences qui ſont difficiles

les par elles-mêmes, je ne meſure pas la longueur d'un Livre par le nombre de ſes pages, mais par la longueur du tems qu'il faut employer pour l'entendre. En ce ſens il eſt aſſez ſouvent arrivé que l'ouvrage rendu un peu plus long, auroit été beaucoup plus court.

Un Auteur a fait ſa fortune comme Auteur, lorſqu'il eſt approuvé de quelques uns, & connu de Tous.

SECTION VI.

Des Orateurs & Hiſtoriens.

ON a cultivé l'Éloquence avant que d'avoir cultivé la Raiſon; & on a célébré le Courage avant que d'avoir célébré l'Humanité. Il falloit au contraire n'employer l'Éloquence,

qu'à faire valoir la Raiſon ; & le Courage, qu'à ſoutenir les Droits de l'Humanité.

Nous avons dans un même Volume les Philippiques de Demoſthêne & les Catilinaires de Ciceron, traduites du Grec & du Latin en François, par une main ſçavante. Quelle que ſoit la penſée du Traducteur * ſur ſes deux Originaux : Il me paroît que les Philippiques de Demoſthêne, prononcées devant un grand Peuple, n'ont point d'autre Éloquence que celle d'un Miniſtre de la Guerre qui propoſeroit ſon avis avec force dans un Conſeil d'État. Les Catilinaires de Ciceron prononcées en partie dans le Senat bien fermé, étalent toutes les Graces de l'Éloquence la plus variée. En un mot, l'Éloquence de Ciceron me paroît beaucoup plus grande dans un ſujet beau-

* M. l'Abbé d'Olivet.

coup moins Noble que celui de Demoſthêne.

C'eſt un plaiſant ſentiment que celui de M. Dacier, qui, au lieu de préférer Plutarque, qu'un Homme ſenſé * diſoit être l'Auteur de l'Antiquité qu'il faudroit conſerver préférablement à tous les autres, ſi l'on étoit réduit à cette option; lui ſubſtitue Platon, qui, tout conſervé qu'il eſt, & traduit en partie par M. Dacier même, n'eſt lû de perſonne; pendant que Plutarque, traduit même en vieux François **, eſt lû par tout le Monde, depuis les Sçavans juſqu'au Peuple.

* Theodore de Gaza.

** Par Amiot.

On a vû de grands Géométres avant l'âge de vingt ans. Mais on ne verra jamais à cet âge de grands Juriſconſultes ni de grands Politiques.

Dans la Juriſprudence, la juſteſſe d'Eſprit fait découvrir le vrai Point de l'Équité. Dans la Politique elle fait ſentir les degrés des inconvéniens de part & d'autre.

La Juriſprudence demande un Eſprit droit : la Politique, un Eſprit étendu ; & la Guerre, un Eſprit préſent.

La vraïe Éloquence du Barreau eſt celle, qui avec un Style pur, ſe cache ſous l'expreſſion ſimple de raiſons bien arrangées & bien énoncées.

La fauſſe Éloquence parle ; & la véritable prouve.

Je conſeillerois à tous les jeunes

Avocats d'arriver le plûtôt qu'ils pourront au tems où leur nom attaché à une Cauſe, ſoit le premier indice de ſa bonté. Une mauvaiſe Cauſe ne peut fournir que des paralogiſmes. Je ſerois donc extrêmement porté à donner le Prix de la vraïe Éloquence à l'Avocat qui ſeroit capable de mettre dans ſon plus beau jour une bonne Cauſe, & qui ne trouveroit pas un mot à dire pour une mauvaiſe.

S'il s'agit de faire l'Oraiſon funébre d'un Héros ; l'Écolier cherchera des Phraſes ; le Novice cherchera des Penſées ; l'Orateur cherchera un Plan. Mais le Grand-Homme cherchera dans quel eſprit il traitera ſon ſujet ; en quoi ſon Héros faiſoit conſiſter la vertu, où mettoit la Gloire ; & tout ſon Diſcours ne ſera que l'application du principe ou du Syſtême de Morale qu'il aura for-

mé. Le fondement de cette Idée eſt pris de ce Texte d'une Oraiſon funébre de la Reine Mere du feu Roi, *Omnis Gloria filiæ Regis ab intus*, » Toute la » Gloire de la fille du Roi prend ſa » ſource dans ſon intérieur.

Si les Organes étoient conſtruits de telle ſorte, que l'Homme ne pût jamais parler ni écrire contre ſa penſée; on croiroit que cette Circonſtance auroit ſauvé bien des Menſonges à nos Hiſtoriens. Mais quand on penſe combien de Sotiſes ont été écrites ou rapportées de bonne foi, je crois en vérité que nous aurions gagné très-peu de choſe à l'impoſſibilité de mentir. C'eſt l'impoſſibilité de dire faux, quand même on le croiroit vrai, qu'il auroit fallu pour le Public.

Les anciens Hiſtoriens, par les Prédictions des Augures, qu'ils nous rapportent, changeoient volontiers le fil de l'Hiſtoire en intérêt de Théâtre.

Le Tems perfectionne l'Hiſtoire même des faits anciens, par les occaſions qu'il fournit d'en vérifier les Circonſtances.

CHAPITRE II.

De la Poëſie, & des différentes ſortes de Poëmes.

SECTION PREMIERE.

De la Poëſie en général.

EN toute Nation la Langue des Vers eſt la même que celle de la Proſe ; Mais le langage de l'un eſt

bien différent du langage de l'autre.

Il y a aſſez de gens qui ſçavent compter des Syllabes & placer des Rimes : mais il y en a peu qui ayent l'expreſſion Poëtique, ou qui ſçachent parler en Vers.

Les grands Poëtes en toutes Langues, ſont ceux à qui la contrainte des Vers ne ſert qu'à faire trouver des expreſſions plus hardies & plus heureuſes que celles qui ſuffiſent pour la Proſe.

L'Hiſtoire, dans ſes Circonſtances, n'eſt ſouvent qu'une ſuite d'Erreurs de fait : Et la Poëſie ne devroit être dans ſon fond qu'une ſuite de vérités Morales.

L'Hiſtoire n'eſt par elle-même qu'une ſuite de Projets manqués & de Crimes impunis. Voilà par où un Poëme bien fait peut être ſupérieur à l'Hiſtoire, du côté de la Morale. C'eſt dans cette vuë qu'Horace a dit aux Poëtes ; *Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere Chartæ* ;

Pour conſtruire une Piéce où la Morale éclate ;

Prens tes Mœurs, & le fond de tes Vers dans Socrate.

Il y a dans les Poëmes héroïques certains Perſonnages précieux, qui ne doivent jamais être flétris par les ſoupçons mêmes de quelque autre Perſonnage de la Piéce. Il faut conſerver non-ſeulement leur vertu, mais encore leur vernis.

Faire trop valoir dans un Poëme ou

dans un Éloge les dons Naturels ; cela eſt infructueux : Mais il eſt très-louable de donner de l'émulation pour les qualités qu'on peut acquérir. Un Poëte adroit paſſera bien-tôt de la figure extérieure aux qualités de l'Ame.

La Peinture des Caractéres moyens ou indécis dans un Poëte, demande plus de fineſſe que celle des Caractéres décidés en bien ou en mal.

Unité de vuë & Sujet rempli, ſont deux qualités auxquelles les Latins ſe ſont plus attachés que les Grecs, je dis même dans les plus petits Ouvrages de Poëſie. Les Modernes ont profité de ce Progrès.

Les Maximes de Plaiſir qui peuvent

divertir dans les Repas & dans les Chanſons qui les accompagnent, deviennent inſoutenables dans un Poëme ſérieux. Malgré la corruption du Cœur de l'Homme, la partie ſupérieure de ſon Ame n'aime que la Vertu.

SECTION II.

Des Poëmes Epiques & des Romans.

LES Philoſophes qui ont penſé à donner un fond & un but Moral aux grands Ouvrages de Poëſie, ont eu une vuë bien ſupérieure à celle des Poëtes mêmes inventeurs de ces ſortes d'Ouvrages. Ariſtote l'a dit dans ſa Poëtique, & M. Dacier l'a confirmé. C'eſt aux Philoſophes à donner la loi aux Poëtes.

Une des marques de la médiocrité d'Eſprit, (dit la Bruyere,) eſt de tou-

jours conter. Du tems d'Homere qui fait toujours conter ſes Héros au lieu de les faire raiſonner, c'étoit l'Eſprit général des Hommes qui étoit petit.

L'Iliade eſt un Poëme rempli de défauts, contre la Religion même Naturelle, contre les Loix les plus ſimples de la Société établies entre des Hommes obligés de vivre enſemble, je dis même, entre des Ennemis. Cette Propoſition a toujours été vraïe : mais elle n'a jamais pû prendre le deſſus dans le Public même le plus ſenſé, tant qu'elle s'eſt préſentée toute ſeule & détachée de tout Principe : elle n'eſt demeurée victorieuſe que depuis qu'elle a été liée à un Syſtême. L'Iliade n'eſt auſſi vicieuſe que nous la voyons aujourd'hui, que parce qu'elle ne pouvoit manquer d'être telle qu'elle eſt. En effet, pour

peu qu'on refléchiſſe ſur l'origine & les progrès des choſes, on ſent que l'Homme eſt naturellement méchant & déraiſonnable, comme on le voit dans les Enfans qui ne ſont retenus par aucune crainte : les loix mêmes de l'Éducation n'ont été formées que par laps de tems & dans la ſuite de pluſieurs Siécles : La Terre a été long-tems couverte de Peuples ſemblables aux Celtes, dont un ſçavant Homme nous a donné l'Hiſtoire, & dont les Fêtes & les Repas mêmes de réjouiſſance ſe terminoient toujours par quelques querelles & par quelques meurtres. Le Tems où l'Iliade a été faite, étoit donc un reſte de l'Enfance de l'Eſprit humain : il n'y avoit peut-être dans le Monde aucun Ouvrage profane écrit en Proſe dans le tems qu'elle a paru ; & il ne s'agiſſoit que de Vers appris par cœur & récités publique-

ment par des Hommes qui n'avoient point d'autre Profeſſion.

L'Iliade ſemble faite pour enſeigner aux Hommes, qu'un brutal qui ſera implacable dans ſa Colere malgré toutes les avances qu'on pourra faire pour l'appaiſer, qui ſouhaitera de voir périr tout ce qu'il connoît d'Hommes au Monde, innocens ou coupables, pour une injure particuliere qui lui aura été faite par un Homme ſeul; réuſſira dans tous ſes deſſeins, ſe mettra au-deſſus de tout le Monde, deviendra le premier des Héros, & ſera favoriſé de Jupiter même. L'Odyſſée ſemble faite pour nous apprendre que la Prudence conſiſte à mentir groſſiérement, impudemment & continuement. La Raiſon nous apprend au contraire, que le véritable héroïſme conſiſte à ſacrifier toutes ſes Paſſions, tous ſes Intérêts &

ſa Vie même au ſervice de ſa Patrie & des Hommes en général. La Raiſon nous apprend que rien n'eſt ſi contraire à la Prudence & même à la Politique, que l'habitude de mentir; & que tout Homme qui ſera ſurpris en un ſeul menſonge de quelque importance, ſe rendra incapable de la moindre Négociation, & perdra ſon Crédit pour le reſte de ſes jours. Ces deux avis ſeront plus utiles aux jeunes gens deſtinés par leur naiſſance aux grands Emplois, que tous les Éloges que M. Rollin leur fait d'Homere.

Je ne doute pas qu'Homere, par le Caractére féroce qu'il a donné à ſon Héros dans l'Iliade, n'ait extrêmement retardé l'adouciſſement de Mœurs dans toutes les Nations de la Gréce.

Les

Les admirateurs d'Homere ont dit, que dans l'Odyſſée il étoit un Soleil couchant qui avoit toujours la même grandeur, mais qui n'avoit plus la même force. En effet, il faut avoüer que dans l'Odyſſée on apperçoit moins d'irreligion, moins de déraiſon, moins de férocité que dans l'Iliade. Le Poëte s'eſt un peu affoibli, mais il eſt devenu plus humain & plus raiſonnable.

L'Antiquité ſuivie juſqu'à nos jours, ne fournit pas deux Auteurs plus différens l'un de l'autre, qu'Homere vanté & Homere examiné. L'un eſt le modéle de toutes les beautés; & l'autre, le magaſin de tous les vices de Compoſition, *Officina Reprehenſionum*, dit un ancien Énoncé cité par la Motte-le-Vayer dans la Préface des Entretiens, ſous le nom d'*Horatius Tubero*, Tome 2.

En quelque Siécle qu'Homere eût vécu, il auroit toujours préféré l'exceſſif au raiſonnable : mais il ne faut pas croire que dans le Siécle d'Auguſte, par exemple, il eût mis ou laiſſé dans ſon Poëme tous les dérangemens de Caractéres & de Diſcours qui y ſont.

Dans un Siécle extrêmement éclairé, la vérité va vîte : Et Homere n'eſt pas aujourd'hui dans l'opinion générale des Hommes, ce qu'il étoit il n'y a que 50. ans.

Le ſeul nom d'Homere, pour ceux qui ne le connoiſſent aucunement par lui-même, ou qui ne l'admirent que par prévention, peut échauffer des Génies nés Poëtes : Et en ce cas, Homere peut leur être auſſi utile que Muſée, Orphée & tous les Poëtes dont

nous n'avons plus que les noms.

Si je voulois échauffer prodigieuſement l'Eſprit d'un jeune Homme en qui je verrois un Talent merveilleux pour la Poëſie ; je raſſemblerois avec un grand ſoin tous les Éloges qu'on a faits d'Homere : il trouveroit là un Recueil complet de toutes les Régles de la Poëſie, & de toutes les beautés dont elle eſt ſuſceptible. Mais j'aurois grand ſoin d'ajouter : » Gardez-» vous pourtant bien de lire le Poëte, » avant que d'avoir fait votre Ouvra-» ge ; de peur que les Exemples ne » faſſent tort aux Préceptes.

On a aujourd'hui le même reſpect pour ceux qui regardent Homere comme un modéle à ſuivre, que pour les Ergotiſtes qui brilloient il y a cent

ans dans les Claſſes de Philoſophie.

Les principales Régles de la Poëtique du Pere le Boſſu ſont poſitivement contraires à la pratique d'Homere : Mais ſi les Préceptes ſont bons ; qu'importe qu'Homere ait fait le contraire de ce qu'on nous dit de faire ſur la foi de ſon nom & d'après ſon Exemple ?

Un Auteur qu'il eſt inutile de nommer, & qui dit que les Caractéres ſont plus ſoutenus dans Homere que dans Virgile, ſemble n'avoir jamais lû Homere, ni en Grec, ni en Latin, ni en François : puiſqu'Agamemnon donné pour ſage & qui l'eſt quelquefois, commet une infinité de fautes, dont la premiere qui eſt l'Inſulte qu'il fait à Achille en lui enlevant Briſeïs, eſt le

ſujet du Poëme; & que les Héros les plus braves, tels que Diomede, Ajax, Hector & tous les autres fuyent en pluſieurs occaſions comme des lâches. Mais cet Auteut ne dit pas même ce qu'il veut dire : car ſa penſée eſt que les Caractéres d'Homere ſont plus forts que ceux de Virgile; ce que l'on pourroit paſſer. En effet, Enée, perſonnage un peu mou, l'eſt par-tout de même dans l'Enéïde.

Virgile s'eſt défendu dans les Siécles de mauvais goût, & dans un Siécle de Philoſophie. Homere ne ſoutient pas ce dernier; ſi ce n'eſt en le regardant comme un Monument curieux d'un reſte de l'Enfance de l'Eſprit humain.

Le quatriéme Livre de l'Enéïde me ra-

vit en bien des endroits. L'amour de Didon pour Enée, y eſt d'un genre de beauté qui va juſqu'à jetter le Lecteur dans une véritable peine & dans un ſerrement de cœur qu'il me ſemble n'avoir éprouvé ni à la lecture ni à la repréſentation d'aucune Tragédie, ſoit ancienne ſoit moderne, quelle qu'elle puiſſe être. La dureté d'Enée dans la promptitude de ſa retraite, me paroît quelque choſe de ſi cruel, que ſans condamner aucunement le Poëte, je ſouhaiterois, pour ma ſatisfaction particuliere, qu'il l'eût adoucie par quelque ſorte de ménagement. Le Poëte met lui-même cette impreſſion dans mon ame par ces Vers de Didon;

Non jam Conjugium antiquum, quod prodidit, oro.
Nec pulchro ut Latio Careat, Regnum que relinquat.
Tempus inane peto, requiem ſpatium que furori,
Dum mea me Victam doceat fortuna dolere.

» Je ne demande point qu'oubliant l'Italie,
» Il renonce aux Projets dont ſon ame eſt remplie:
» Je n'oppoſe plus même à ce perfide Epoux,
» Un nom & des liens ſi ſacrés & ſi doux:
» Mais ſans précipiter ſa retraite fatale,
» Que d'un ſimple délai m'accordant l'Intervalle,
» Il donne quelque tréve à ma vive douleur,
» Et me laiſſe du moins réſoudre à mon malheur.

une Priére ſi moderée auroit mérité, ce ſemble, d'être exaucée par un Homme ordinaire : mais elle ne pouvoit pas l'être par un Héros.

La Morale générale de l'Éneïde, eſt l'entre-deux de la Morale de l'Iliade & de celle de Télemaque.

Nous ne connoiſſons pas dans Vir-

gile & dans les autres Auteurs de Langues mortes ou Étrangéres, l'harmonie matérielle ou qui dépend du pur arrangement des Syllabes; puiſque nous ne prononçons pas leurs Langues comme eux : mais cette Eſpéce d'harmonie eſt extrêmement bornée. Il y en a une autre bien plus étendue, qui dépend du choix des Termes propres & des Idées acceſſoires; qui laiſſant à part le fond de l'ouvrage, ne regarde que les Phraſes & les expreſſions particulieres. Ceux qui ne ſont pas Philoſophes, confondent perpétuellement cette ſeconde Eſpéce d'Harmonie avec celle des Syllabes ou des Sons. Ainſi, quand ils admirent, par exemple, l'harmonie de Virgile; on les refute invinciblement, en leur diſant que s'ils récitoient devant Virgile ſuppoſé préſent, ces Vers ſi admirables par le ſon, ils déchireroient les oreilles à ce Poëte, & le mettroient au déſeſpoir. Mais

ceux qui font dépendre principalement le ſentiment confus d'Harmonie, du choix élegant des termes propres, & de l'ordre avantageux des idées acceſſoires ; ſont très-bien fondés à ſoutenir qu'il y a plus d'harmonie dans Virgile, que dans Lucain, dans Claudien & autres, quoique ces Auteurs ſoient tous d'une Langue dont la vraie prononciation s'eſt perdue.

Les bonnes Mœurs, dans tous les Poëmes poſtérieurs à Homere juſqu'à l'Auteur de Télemaque, n'ont été employées qu'en décoration. Mais ce dernier Poëme les employe en Principe & en Exemple ; & par-là, mérite bien d'être à jamais le modéle d'un genre nouveau.

Les Auteurs de Poëmes ou de Ro-

mans ſérieux ne donneront jamais à leurs fictions la Dignité qui leur convient, lorſqu'ils ne ſçauront pas joindre des Intérêts d'État à des Intérêts du Cœur.

Quel intérêt Milton penſe-t'il que je puiſſe prendre dans un Poëme, à de purs Eſprits qui ne ſont point de mon eſpéce, & que je ne puis imiter qu'en ſpéculation?

Il y a peu de Romans qui ne ſuppoſent quelque impoſſibilité. La Princeſſe de Clêves avouant ſa foibleſſe pour le Duc de Nemours au Prince de Clêves ſon Mari; ſort du Caractére des Femmes auſſi fidéles à leur ſecret, qu'elles le ſont peu à celui des autres, ſelon la fine obſervation de la Bruyere. Et pourquoi en ſort-elle? pour porter un coup de Poignard dans le Cœur de ſon

Mari qui l'aime, & pour s'expoſer elle-même aux plus affreux retours dans un autre tems. Le plus terrible de tous arrive : elle eſt la cauſe de la Mort de ſon Mari ; & elle a très-grande raiſon de s'en croire coupable, & de ne pas ſe permettre d'épouſer ſon Amant. Cependant il y a un grand nombre de gens ſi peu au fait de la Morale, qu'ils excuſent la premiere action qu'un conſeil de Religion qu'elle devoit prendre, lui auroit fait éviter ſous peine de Crime ; & qu'ils regardent comme un ſcrupule de ne vouloir pas épouſer le Duc de Nemours, ce qu'elle ne pouvoit faire ſans Crime, après l'aveu indiſcret & funeſte qu'elle avoit fait à ſon Mari. Cette refléxion autoriſe celle que nous avons déja faite ailleurs ſur l'attention qu'il faut avoir à la Religion des Perſonnages qu'on introduit dans un Roman, dans un Poëme, ou ſur la Scêne.

Bien-loin de loüer ceux qui ſe tiennent préciſément à la forme des anciens en chaque genre, & qui appellent cela ſuivre de bons Modéles; il faut inviter les Auteurs à eſſayer de nouveaux Genres, qui néanmoins ſoient fondés dans la Nature ou la vraiſemblance. M. de Fontenelle a fait un Eſſay de ce Genre, en introduiſant des Bergers qui ont de la Bienſéance & même de la Politeſſe, & qui d'ailleurs ſuivent à peu près le même ſujet dans une même Idylle, au lieu d'imiter les propos rompus des anciens. Le Roman de Tharſis & Zelie fournit une autre ſuppoſition que je voudrois voir employée. Ce ſont des Princes ou de Grands Hommes de toute eſpéce, qui, par les malheurs de leurs Familles ou de leurs Patries, ſe ſont refugiés dans la Vallée de Tempé, où ils vivent en Bergers, les uns connus pour ce qu'ils ſont; & les autres, Hommes ou Fem-

mes, attendant ſous le déguiſement un Tems plus heureux. Quelle ſource de Dialogues intéreſſans entre des Héros & des Héroïnes, qui recherchent la Converſation & l'amitié même des Bergers ou des Bergeres, dont la Compagnie les cache & les met en ſûreté! Combien cette hypothéſe ſeroit-elle ſupérieure à celles de Théocrite & de Virgile, chez leſquels il ne s'agit jamais d'inclinations honnêtes & qui puiſſent aller à la félicité réciproque de deux Amans pleins d'eſtime l'un pour l'autre; puiſque les Idylles de ces deux Poëtes ſont ſoüillés de l'hypothéſe infame d'amours contre Nature.

On ne ſçauroit voir ſans repugnance, des fictions contraires au Tems, & ſur-tout à la Religion même du Héros que le Poëte a voulu célébrer. Ce défaut ſe trouve cependant en pluſieurs

endroits de la Henriade de Voltaire ; où les Divinités de la Fable ſont amenées au tems d'Henri IV que nos grands-Peres ont vû. C'eſt le ſentiment de cette diſparate, qui a fait ſubſtituer par le Taſſe, la Magie à la Mythologie.

Section III.

Des Poëmes Tragiques, Comiques & Satyriques.

LA Tragedie & la Comédie même, ne ſont ſorties du Cahos où elles étoient, que par la Morale. Les fictions forcées, les ſubtilités d'Eſprit ; je dis plus, les Peintures les plus recherchées des plis & des replis du Cœur humain, ne plairont qu'autant qu'elles aboutiront à des Principes ou à des Régles de Conduite que le Lecteur ou l'Auditeur doit appercevoir

tout ſeul, & ſans que vous vous donniez la peine de les lui faire remarquer. Ce ſeroit inutilement qu'à la fin de votre Piéce, vous eſſayeriez de rendre utile par une petite Sentence de Morale, un Ouvrage vain & frivole dans ſa ſubſtance ; & que vous voudriez que votre Spectateur ou votre Lecteur ſe tournât vers un but qui ne vous a pas guidé vous-même.

Les bons Poëtes ont ſenti de bonne heure qu'il falloit donner des Mœurs aux Perſonnages de la Tragedie : C'eſt ce qui a commencé les Piéces de Caractére. Je ne vois pas ſi clairement qu'ils ſe ſoient donnés à eux-mêmes un but Moral qui rendît leurs Ouvrages autant de Leçons contre l'orgueil, contre la vengeance, contre l'ambition. Cependant je ne propoſe pas que l'on change les Titres des Tra-

gedies qui portent ordinairement les Noms de quelques Héros ou de quelques Héroïnes. Mais je dis qu'une Tragedie ne ſera jamais dans l'idée du premier genre propoſé par Ariſtote ; à moins qu'on ne puiſſe joindre au nom du Héros de la Piéce, celui d'un Vice ou d'un Crime puni en ſa perſonne qui eſt d'ailleurs remplie d'excellentes qualités. Ce but Moral s'étend auſſi aux Piéces du ſecond genre, où les Bons ſont délivrés par la perte des Méchans.

Une Tragedie qui ne renvoye pas le Spectateur plein de l'amour d'une vertu, de la haine d'un Vice, de la crainte d'une Paſſion ; ne ſera jamais qu'une Piéce, je ne dis pas du ſecond Genre, mais du ſecond Ordre.

Les

Les Poëtes Tragiques devroient tous avoir dans l'Eſprit, que la Cataſtrophe de leur Piéce criât toujours aux Spectateurs ;

Diſcite Juſtitiam monitii, & non temnere Divos :

Mortels craignez les Dieux & leur juſte vengeance.

Le choix des afflictions dans la Tragedie où l'on ne doit admettre des actions atroces dans aucun des Perſonnages qui la compoſent, & où le Héros du premier Genre, orné d'ailleurs des plus grandes qualités, ne doit périr que par ſa faute ; ſauve cet inconvénient inévitable de l'Hiſtoire, où les Injuſtices & les Cruautés expoſées conformément à la vérité du fait, font dire à quelques Perſonnes, que l'Hiſtoire à cet égard-là eſt odieuſe, & qu'elles n'en voudroient pas relire cer-

tains endroits par l'horreur qu'ils leur font. Là-dessus je remarque qu'il y a bien de la différence entre l'Horreur & la Terreur : la premiere naît d'une Injustice atroce ; & la seconde, d'une Justice sévére.

Tout ce qu'un habile Homme, Auteur du Théatre des Grecs, n'a cru devoir donner qu'en Extrait, ou bien a totalement supprimé ; les justifications pénibles & de ce qu'il ôte & de ce qu'il laisse, sont un témoignage des progrès de l'Esprit humain, un gain des Tems, une victoire de la Philosophie. C'est le même Principe qui a suspendu la publication d'un Pindare traduit par des Hommes aussi sçavans dans la Langue Grécque que dans la nôtre : L'uniformité du Tour de ses Odes & de l'enthousiasme de son Style, fait trembler pour une Édition Françoise.

Le Pere Brumoi s'eſt vû obligé de faire pour les Grecs, ce que l'Hiſtorien du vieux Théatre François avoit déja fait pour nos Poëtes du quinziéme Siécle : mais il auroit pû dire comme celui-ci, *Le Goût n'étoit pas formé*, quoiqu'en différent degré & même en différent ordre d'imperfection.

Quand la Muſique chez les Grecs mêmes, du tems d'Amphion & d'Orphée, en étoit au point où elle eſt aujourd'hui dans les Villages les plus éloignés de la Capitale ; c'eſt alors qu'elle ſuſpendoit le cours des Fleuves, qu'elle attiroit les Chênes, & qu'elle faiſoit mouvoir les Rochers. Aujourd'hui qu'elle eſt arrivée à un très-haut Point de perfection ; on l'aime beaucoup, on en pénétre même les beautés, mais elle laiſſe tout à ſa place. Il en a été ainſi des Vers d'Homere. Poëte né dans des

tems qui ſe reſſentoient encore de l'Enfance de l'Eſprit humain, en comparaiſon de ceux qui ont ſuivi; on s'eſt extaſié ſur ſes Vers; & l'on ſe contente aujourd'hui de goûter & d'eſtimer ceux des bons Poëtes.

Rien n'eſt plus funeſte à la Morale, que des Piéces de Théatre telles que le Feſtin de Pierre, où un méchant homme n'eſt puni qu'après avoir porté le Vice & le Crime à un Point où perſonne ne veut aller, & auquel même n'arrivent que très-peu de Scelerats. Il n'y a au-deſſus de cette perverſité d'ouvrage, que celui où l'orgueil, l'inhumanité, la vengeance ſeroient couronnées. Toutes ces pratiques pernicieuſes ont été condamnées par le Principe de la Poëtique d'Ariſtote, ſelon lequel le Héros de la Tragedie du premier genre, doit être un Hom-

me plein d'excellentes qualités, & qui arrive à ſa perte par un ſeul Vice qu'il laiſſe croître en lui, ou par une ſeule Paſſion déréglée qu'il n'a pas eu le courage de ſurmonter.

En ſuppoſant avant toutes choſes que les Piéces de Théatre ſoient non-ſeulement purgées de tout ce qui peut bleſſer les Mœurs & l'honnêteté publique, mais de plus, qu'elles tendent toutes ou à la correction du ridicule, ce qui convient à la Comédie; ou à la ménace des Châtimens attachés par eux-mêmes au Vice & au Crime, ce qui eſt le propre de la Tragedie : Tout cela ſuppoſé, je dis que ſi les Prédicateurs ont de très-bonnes raiſons pour détourner leurs Auditeurs de fréquenter le Théatre, le Prince & les Magiſtrats n'en ont pas de moins fortes pour ſoutenir les Spectacles. Les premiers

veulent porter leurs Auditeurs à la perfection Chrétienne, & les autres veulent prévenir les déſordres publics.

La Poëtique d'Horace & celle de Deſpreaux ſont toutes deux très-élegantes : mais elles n'apprennent rien qu'on ne ſçût déja par les ſeules Loix du ſens commun. La ſeule Régle de Poëtique qui ſoit inſtructive & curieuſe, eſt la diſtinction des deux genres de Tragedie, laquelle diſtinction eſt tirée d'Ariſtote bien interpreté.

Avant qu'on eût parlé d'appliquer la Philoſophie aux Belles-Lettres, auſſi-bien qu'aux matieres de Phyſique ; Deſpréaux, protecteur déclaré de la Philoſophie de Deſcartes, s'eſt montré d'avance grand Ennemi de l'application que nous eſſayons d'en faire à

tous les objets de l'Eſprit & de la Raiſon. Cette groſſiereté d'opinion préétablie & de Morale populaire, lui avoit attiré dès long-tems des Critiques, telles qu'on en voit, (par exemple,) dans une Lettre ſur les François & les Anglois, & dans pluſieurs autres Ouvrages. Mais ſans entrer dans ce détail; je m'attache ſeulement ici à ce Trait de la Satyre de l'Homme, où Deſpréaux, en parlant de l'exécution des Criminels, ſe ſert de cette expreſſion, *mener tuer un Homme avec Cérémonie*, voulant par-là tourner en ridicule l'appareil des Exécutions. On ne peut pas porter plus loin la groſſiereté en fait de Morale publique: Car chacun ſçait qu'on ne doit punir que dans l'une ou l'autre de ces deux vûes; ou pour corriger le Coupable par un Châtiment proportionné à ſa faute; ou afin que l'Exemple de la Mort qu'on lui fait ſubir publiquement, détourne les Mé-

chans d'une action pareille à la ſienne; ainſi il n'y a d'utile dans ſa punition, que la Cérémonie même qui l'accompagne, & qui cependant fait l'objet de la Critique de Deſpréaux. Les gens d'Eſprit employent le badinage à établir des fineſſes de Morale; & Deſpréaux employe ſon fiel à en détruire les premieres Loix. Une autre preuve de la groſſiereté de ſa Morale, eſt ſa Satyre contre les Femmes, à laquelle M. Perraut, inférieur à lui pour le Talent Poëtique, oppoſa la Satyre contre les Maris. On ſçait aſſez que dans les Familles mal compoſées, les Inférieurs ſont les plus à plaindre : Un Fils qui a un mauvais Pere, eſt mille fois plus malheureux qu'un Pere qui a un mauvais Fils. Ainſi, comme M. Perraut l'a très-bien expoſé, une Femme qui a un mauvais Mari, eſt un Objet mille fois plus digne de compaſſion, qu'un Mari qui a une mauvaiſe

Femme. Quel objet choiſira la mauvaiſe humeur de Deſpréaux ? Quand je n'en ſerois pas inſtruit par le fait ; j'aurois deviné qu'il auroit choiſi les Femmes : de même que je ſuis très-ſûr que s'il avoit été contemporain de Deſcartes (au lieu de trouver, comme il lui eſt arrivé, ſa Philoſophie déja établie) il lui auroit dit par contradiction, comme il l'a fait au ſujet d'Homere, qu'il ne s'agiſſoit plus de ſçavoir ſi Ariſtote étoit un Philoſophe incomparable, puiſque vingt Siécles en étoient convenus.

Moliere a été l'objet d'une autre mauvaiſe Critique de Deſpréaux qui dit :

Dans ce Sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

Premierement Scapin ne s'enveloppe point d'un Sac; il en fait envelopper ſon Maître, ſous prétexte de le dérober à la recherche de quelques Ennemis qu'il lui ſuppoſe. Je ne prens point la défenſe de l'Imagination particuliere que Moliere a eu dans ſa Piéce, & je la laiſſe pour ce qu'elle vaut. Mais j'en prens occaſion de dire, que ſi Moliere n'avoit fait des Piéces que dans le goût du Miſanthrope, il n'auroit eu que la moitié de cette force Comique, *Vis Comica*, qui le met au-deſſus de tous les Poëtes de ſon genre qui ont exiſté dans tous les Siécles, chez tous les Peuples policés. Plus décent qu'Ariſtophane, plus varié que Plaute, plus animé que Terence; il a mis également bien ſur le Théatre tous les rangs de la Vie humaine. Seul Comique univerſel : il a peint convenablement & utilement le ridicule de toutes les Conditions, & a beaucoup contribué à faire

de la France l'École & le Modéle de toutes les Nations polies.

Rien n'eſt plus ſingulier que la mépriſe & l'ignorance de Deſpréaux, qui mettant ſes vaines & malignes occupations au-deſſus des Sciences exactes les plus ſublimes & les plus utiles au Genre-humain, telles, par exemple, que l'Aſtronomie a dit :

Que l'Aſtrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon Axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un Parallaxe.

Premierement l'Aſtrolabe, Inſtrument d'Aſtronomie dont on ſe ſert pour prendre la hauteur des Aſtres, ne ſert de rien pour la premiere de ces deux Queſtions, *Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon Axe ;* & par rapport à cette

même Queſtion, on ſçait que dans le Syſtême de Copernic le Soleil eſt fixe ; & que toutes ſes Planettes tournent autour de lui. Mais de plus, on a obſervé par le mouvement régulier de ſes tâches, qu'il tournoit ſur lui-même ou ſur ſon Axe en 27 jours. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi ce Tour qu'il fait ſur lui-même, eſt la Cauſe ou non du mouvement de ſes Planettes autour de lui, ſuivant les différentes proportions de leurs groſſeurs, de leurs poids ; de leurs diſtances : cette Queſtion a été amplement traitée par pluſieurs habiles Geométres modernes qui citent eux-mêmes les premiers Auteurs de ces fameuſes découvertes, & ſur-tout le Grand Neuton. Je me contente ſeulement d'en conclure ici, que Deſpréaux croyant propoſer deux Syſtêmes différens, n'en propoſe qu'un ; puiſque le même Soleil qui eſt fixe en ce qu'il ne ſort point de ſa place, ne laiſſe pas

de tourner ſur lui-même ou ſur ſon Axe en 27 jours. A l'égard du dernier Vers, dans lequel le mot *Parallaxe* qui eſt féminin en toute Langue, ſe trouve maſculin par un Barbariſme inſoutenable : il faut ſçavoir que la Parallaxe de la Lune, par exemple, qui eſt fort proche de la Terre, eſt l'Angle que forment au Centre de la Lune, deux rayons viſuels, dont l'un partiroit de l'œil d'un Homme placé au Centre de la Terre ſuppoſée tranſparente, & l'autre de l'œil d'un autre Homme placé ſur ſa ſurface comme nous le ſommes ; de ſorte que le rayon ou demi-diamétre de la Terre, de ſon Centre à ſa ſurface, ſervît de Baſe ou de Sinus à cet Angle. Dans cette ſuppoſition, il eſt clair que le Spectateur placé au Centre de la Terre, rapporteroit la Lune à un Point plus haut que ne la rapporteroit le Spectateur poſé ſur la ſurface de la même Terre,

C'eſt cette différence qu'on appelle Parallaxe, & qui fait toujours paroître l'Aſtre plus bas qu'il n'eſt. Mais ſi l'Aſtre obſervé eſt à une diſtance ſi prodigieuſe de Nous, que le demi-Diamétre de la Terre ne ſoit rien en comparaiſon de cette diſtance; l'Angle Parallactique s'évanoüit; les deux lignes qui le formoient ſe réuniſſent en une ſeule, & l'Aſtre obſervé n'a plus de Parallaxe. Or, c'eſt ce qui arrive à Saturne, la plus diſtante de nos Planettes, & du Soleil & de notre Terre. Par conſéquent un Poëte qui auroit mieux ſçu que Deſpréaux de quoi il parloit, auroit tourné ſes trois Vers à peu près de cette maniere;

Qu'un Teleſcope en main un autre aille chercher,
Si le Soleil fixé tourne encor ſur ſon Axe?
Si Saturne eſt pour nous ſujet à Parallaxe?

ou, pour mieux dire, il n'auroit point

cherché à détruire, comme il a fait, l'Aſtronomie qui eſt un des principaux Élemens de la Navigation, qui ſert à porter le Commerce & même la Foi Chrétienne chez les Nations Sauvages ou Idolâtres qui ſont ſéparées de Nous par des Mers.

CHAPITRE III.

De la Phyſique en général; de la Geométrie; du mouvement de la Matiere; de l'Aſtronomie.

SECTION PREMIERE.

De la Phyſique en général.

IL y a quelques Phyſiciens attachés à Deſcartes, comme l'ancienne École l'étoit à Ariſtote. Ces gens-là ſont dans la nouvelle Philoſophie, ſans en avoir l'Eſprit; & ils vont contre l'in-

tention de Deſcartes même qui a voulu faire, non des Carthéſiens, mais des Philoſophes.

Une explication Phyſique, comme celle de Rohaut, n'eſt pas infaillible par elle-même. Mais vû la recherche très-ſincere que Rohaut a faite des Loix de la Nature; elle ſera le Modéle d'une Explication plus heureuſe, ſi on la trouve.

En matiere de Phyſique, on peut jouir du Spectacle des opinions, comme de celui de la Nature même : Et il faut éprouver tout, pour choiſir le Bon.

SECTION II.

De la Geométrie.

UN avantage de l'Étude de la Geométrie, eſt de porter l'Eſprit à croire qu'on ne ſçait ſuffiſamment que ce que l'on ſçait parfaitement.

L'uſage que les Cartéſiens font de la Geométrie, ne paroît qu'un uſage Élémentaire, en comparaiſon de celui qu'en font les Neutoniens.

Il y a des gens qui s'oppoſent à toute Vérité, ou plûtôt à toute Méthode dès qu'elle ſe montre; qui parlent avec mépris de ceux qui la propoſent; & qui, lorſqu'ils la voyent établie, s'en ſervent comme s'ils l'avoient toujours

admiſe. Ceux-là ſont plus adroits que ceux qui, perſiſtant dans leur refus, voyent ceux qui admettent cette Méthode & qui s'en ſervent, les laiſſer eux-mêmes dans l'oubli & dans l'ignorance active & paſſive. Cela eſt arrivé déja deux fois à l'égard de la Geométrie ſeule, dans l'établiſſement des Calculs différentiel & intégral, & dans l'hypothéſe de l'attraction Neutonienne.

Quand la difficulté eſt jointe à la Nouveauté, comme dans la Geométrie de Neuton & dans la Muſique de Rameau ; l'oppoſition des vieux Geométres & des vieux Muſiciens eſt bien plus grande, & ils ſe font un bien plus grand nombre de partiſans.

Quand le Point d'une queſtion de Geométrie eſt bien entendu ; la meil-

leure Méthode pour le réſoudre, eſt celle dont le Calcul eſt le plus expéditif. Ceci regarde les forces vives, & l'impulſion ou l'attraction des Geométres.

SECTION III.

Du mouvement de la Matiere : De l'attraction.

DIEU en créant la Matiere, lui a imprimé un mouvement local qui eſt l'origine, la deſtruction, la renovation, & la continuation de tous les Phénomenes corporels.

Tous les Corps, ſans exception, ſont, dans un Mouvement exercé ou empêché. Ce dernier Cas fait le poids d'un Corps en repos.

S'il n'y avoit de mouvement dans la Nature que par l'action occasionnelle d'un Corps poussant, ce Corps devroit être poussé lui-même par un autre : ainsi je remonterois bien-tôt par la pensée aux premiers Corps poussans par un mouvement inné. Le plus court pour moi est de leur donner à tous cette propriété ; & de-là résulte cet Axiome ci-dessus énoncé, que tout Corps dans la Nature entiere est dans un mouvement exercé ou empêché.

Si le mouvement est inné à la matiere, la rencontre de quelques parties qui s'épaissiront ou s'accrocheront, formera quelques Corps solides : de telle sorte cependant, (comme on le voit arriver dans la Nature,) que les parties qui demeurent fluides ou en mouvement, surpassent infiniment en nombre les Corps solides, où dont les par-

lies ſont en repos entre elles; en conſéquence même de quoi, les Corps ſolides ſemblent emportés en maſſe par les fluides dans leſquels ils nagent.

Dans cette même ſuppoſition du mouvement imprimé à la Matiere, c'eſt le repos qui eſt l'état forcé de tout Corps, grand ou petit : ce qui dans les Corps d'une groſſeur ſenſible eſt dénoté par leur poids ou par leur tendance. Mais Neuton calcule en conſéquence de ſa ſuppoſition; ce que ne font pas les Cartéſiens.

Il y a dans la Nature, (telle que nous l'appercevons,) un mouvement Principe qui nous fournit deux objets principaux; ſçavoir, le mouvement de Tranſport & le mouvement de Fermentation. Sous le mouvement de

Transport eſt compris le Cours des Aſtres, qui donne lieu aujourd'hui aux diſputes des Cartéſiens & des Neutoniens, qui finiront apparemment par avoüer que nous ne pénétrons point les véritables Principes de la Nature; & qu'il nous ſuffit de trouver une voïe d'explication & un fondement de Calcul. Cependant les difficultés de ce premier Mouvement ne ſont rien en comparaiſon de celles du ſecond, ou du mouvement de Fermentation. C'eſt celui-ci qui entretient la génération perpétuelle des Animaux, auſſi-bien que leur vie particuliere dont la longueur, quoique très-bornée, me paroît un Miracle incompréhenſible.

Je crois voir plus d'attraction que d'impulſion dans le mouvement de Fermentation, & plus d'impulſion que d'attraction dans le mouvement de Tranſ-

port. Mais dans le mouvement des petites Parties d'un fluide en repos, je n'apperçois qu'un mouvement Spontanée qui ne tient ni de l'une ni de l'autre.

On pourroit peut-être avancer que dans la Nature, tous les mouvemens Spontanées ou primitifs, comme la chute des Corps graves, ſuivent les loix de l'attraction; & que l'impulſion ne guide que les mouvemens de Choc ou de rencontre. Dans le malheur d'une Chute, je me ſens attiré vers la Terre par mon poids; au lieu que je me ſentirois pouſſé par un Vent impétueux contre un Mur. J'ai encore en faveur de l'attraction un Argument de vraiſemblance que je vais tâcher d'expoſer. Une Balle de Tipot ou une Bille rallentiſſent leur viteſſe à méſure qu'elles s'éloignent de la Raquette ou

du Billard, Cauſe accidentelle de leur Impulſion horiſontale. Au contraire les Corps tombans s'accélerent à meſure qu'ils s'approchent de la Terre; principe Naturel de leur attraction verticale *.

Tous les Corps, ſans exception, ſe meuvent, ou par un mouvement actuel, ou par leur tendance.

Deſcartes met le mouvement primi-

* Tout ceci n'eſt dit que pour ceux qui ne veulent pas ſe donner la peine d'approfondir les Calculs Geométriques: Car les Sçavans ont d'autres reſſources; telles que les Ouvrages *des différentes figures des Aſtres* par M. de Maupertuis, *de la Théorie de la figure de la Terre* par M. Clairaut, du *Traité des Fluides* de M. Dalembert; & de la *Méthode des Fluxions & des ſuites infinies* de Neuton, traduite & précédée de la Préface curieuſe de M. de Buffon.

tif & Spontanée, dans les petits Corps qui compoſent les Tourbillons; & Neuton le met dans les gros Corps des Planètes. Je me contenterois de la ſuppoſition que chaque Étoile ou chaque Soleil tournant ſur lui-même, fait tourner autour de lui toutes ſes Planètes, proportionnellement à leurs diſtances.

Je me déclare hautement contre l'attraction, dans le ſens où ſes Fauteurs croiroient avoir trouvé en elle le ſecret de l'unique, ou ſeulement du premier Principe employé par le Créateur dans l'arrangement de l'Univers. Mais les Neutoniens par leurs Calculs, l'ont rendue plus préciſe à l'égard du cours des Planètes, que les Tourbillons que les Cartéſiens ont toujours laiſſé dans le vague, & dont ils n'ont

point encore ſauvé les Contradictions Geométriques.

Dans le Mémoire d'un grand Geo-
* Mr. Clairaut. métre * ſur la refraction de la Lumiere; l'Auteur après avoir expliqué le fait & trouvé même la Courbe décrite par le Rayon entrant dans le Verre ou en ſortant par voïe d'Impulſion, fait voir que l'attraction Neutonienne produiroit le même effet ou donneroit la même Courbe dans des Verres conſécutifs. Ainſi tout cela n'eſt qu'une pure voïe d'explication; à cela près qu'en d'autres Circonſtances le Neutoniſme conſiſte à ſoumettre à la rigueur de la plus haute Geométrie une explication qui étoit vague dans le Cartéſianiſme. Tout ceci a été dit par Neuton lui-même à la fin de ſon Tralté des Couleurs. Ainſi ceux qui s'oppoſent à l'attraction

& au Neutoniſme, ſans ſçavoir de quoi il s'agit; ne s'attireront pas par la ſuite un autre rang d'eſtime que celui qu'on accorde à préſent à ceux qui s'oppoſerent à la Philoſophie de Deſcartes quand elle commença à paroître, & en général à tous ceux qui croyent que les Sciences ou les Arts ne peuvent pas être portés plus loin que le Point où ils les ont trouvés lorſqu'ils les ont étudiés.

Neuton avoüe qu'il ne connoît pas la premiere Cauſe de l'attraction. Les Cartéſiens devroient avoüer qu'ils ne connoiſſent pas la premiere Cauſe du Tourbillon. Je propoſerois aux uns & aux autres le mouvement Inné. C'eſt le poſitif qui eſt Naturel, & le Négatif ou le repos qui eſt forcé.

Si le Mouvement eſt Inné dans les plus petites parties de la Matiere, il faut que ces parties ayent une tendance : Et dans ce Cas, je ne ſçai rien de plus heureux que l'hypothéſe Neutonienne de l'attraction reciproque de tous les Corps, proportionnelle à la groſſeur actuelle de chacun d'eux : de ſorte que leur tendance au Globe entier de la Terre même ſur laquelle ils ſont poſés, rend inſenſible celles qu'ils ont entre eux.

Il y a dans la Nature un Mouvement perpétuel différent de celui qu'on cherche à l'égard des Machines. Celui-ci ne ſeroit que procuré, & celui-là eſt inné. Ce mouvement Inné maintient le Cours des Aſtres actuellement formés ; & entretient cette fermentation, cauſe & principe de la vie animale, & de la génération de tous les

Êtres vivans qui exiſtent ou qui exiſteront juſqu'à la fin des Siécles.

Le Sommeil eſt inſtitué par l'Auteur de la Nature, pour repoſer les organes de la Penſée. On répond à cela qu'on rêve pendant le Sommeil. Je réplique que l'on perd du moins le Gouvernement de ſes Penſées, qui eſt la vraïe fatigue des organes, dont le Sommeil nous ſoulage pour un tems, du moins dans l'état de ſanté. Ce n'eſt pas l'étendue qui fatigue la Matiere, c'eſt le Mouvement : Ce n'eſt pas la Penſée qui fatigue l'Ame, c'eſt la direction des Penſées qui fatigue les organes. Dans la plûpart des explications d'effets Naturels, l'énoncé d'une Cauſe finale n'eſt qu'un tour de Phraſe qui met une Cauſe à la place de ſon effet. Ici, par exemple, au lieu de dire que le Sommeil a été inſtitué pour repoſer les organes

de la Penſée : Il ſeroit plus vrai de dire que les organes du Cerveau qui ont été en action pendant tout le tems qu'on a penſé, ſe détendent & amennent le Sommeil par leur propre laſſitude.

Expoſer l'œconomie des mouvemens des Corps Céleſtes, ou par attraction ou par impulſion ; revient pour les Phénoménes apparens, à la même Concluſion, que de partir du mouvement du Soleil ou de la Terre, pour donner l'ordre des jours ou la connoiſſance des Tems pour l'année prochaine : Et il ſe trouve en effet que le ſentiment du mouvement du Soleil autour de la Terre, fait toute la commodité de l'Almanach.

SECTION IV.

De l'Aſtronomie; des Syſtêmes du Monde; de l'Aſtrologie.

DE la maniere dont eſt fait l'Eſprit humain, il me ſemble qu'il ne peut s'empêcher de concevoir un Eſpace infini dans lequel il y a quelque choſe ou rien, & un tems Infini pendant lequel il s'eſt paſſé quelque choſe ou rien. A cet égard ce n'eſt point l'Infini qu'il ne conçoit pas; c'eſt le Fini, comme dans les Nombres.

Dans la Suppoſition Métaphyſique qu'il n'y eût rien, je ne laiſſerois pas de ſentir qu'il reſteroit du moins la place & le tems néceſſaire, non-ſeulement pour quelque choſe de borné, mais encore pour quelque choſe d'In-

ſini en étendue & en durée. Mais dans le Cas de cette Place ſeule, le Néant ſeroit Infini, & l'Étendue infinie ſeroit Zéro : abſurdité Métaphyſique que le Créateur de l'Univers a prévenuë.

Le pur Æther, ou même un Vuide infini, donneroit néceſſairement à nos yeux, aidés de quelque lumiere, l'aſpect d'une Voute parfaite; ou, ſans aucune lumiere, nous laiſſeroit dans les plus profondes Ténébres.

Les bornes de notre vuë font du Ciel une voute uniforme, ſur laquelle ſemblent placées toutes les Étoiles & toutes les Planètes, quoiqu'elles ſoient réellement à des diſtances prodigieuſes d'élévation ou de profondeur : Sur quoi même on peut obſerver que de la maniere dont nos yeux ſont faits, la

la perte-de-vuë donne le Bleu.

Les Corps Céleſtes ou lumineux ; comme les Étoiles, ou Solides, comme les Planètes, ne ſont que l'Infinitiéme Partie du fluide immenſe qui remplit l'Univers.

Les Étoiles & les Planètes pourroient n'être que des Conglomérations plus ou moins denſes, & formées du fluide univerſel qu'on peut regarder comme la premiere matiere de l'Univers.

Si l'on me diſoit qu'il y a dans la Nature un nombre infini d'Eſtres dont je n'ai aucune Idée ; je laiſſerois paſſer cette Propoſition, comme n'ayant pas de quoi m'y oppoſer. Mais de me dire

qu'une choſe qui me frappe en Corps ; comme le feu, ne ſoit ni Eſprit ni Corps ; je n'apperçois ni vraiſemblance ni utilité dans cette hypothéſe. D'ailleurs je me crois hors de portée d'appercevoir rien qui ſoit hors de mon ordre, ou comme Eſprit ou comme Corps. Pourquoi donc apperçois-je le feu ? Et pourquoi d'un autre côté n'apperçois-je point une infinité de ces ſortes d'Êtres que vous me propoſez ?

Il ſemble ſuivre de la Contexture admirable de l'Univers & de la conſervation néceſſaire d'un Total quelconque, que chaque Corps particulier doit finir.

La Grandeur & la Beauté qui réſultent pour l'Univers, du Syſtême de Copernic comparé à celui de Ptolomée ;

ſont que le mouvement de la Terre ou du Soleil, eſt moins aujourd'hui une Queſtion de Phyſique ou d'Aſtronomie, qu'une Queſtion de Philoſophie.

En recevant, comme je fais, tout ce que l'Écriture-Sainte nous enſeigne de la Création du Monde & de notre Terre en particulier : Si outre cela il eſt permis d'admettre par raport l'arrangement Phyſique du reſte de l'Univers; un Syſtême Copernicien, Cartéſien, Neutonien : Je dirai à l'égard de ce dernier, que je ne prétens point ſouſtraire à la hardieſſe de l'hypothéſe de ſon Auteur & à la profondeur de ſes Calculs, le retour de telle & telle Commète, en telle & telle année; ſur la ſuppoſition que ce ſont des Planètes de notre Soleil, mais d'une Excentricité prodigieuſe, & dont le retour qui les rapproche & les rend viſibles, n'ar-

rive qu'au bout d'un très-long tems. Mais ſi ce retour manque au tems prédit, alors je propoſerai une autre ſuppoſition, qui me paroît bien plus conforme à la nature de tous les Corps ſans exception, tant qu'ils ne ſont point tirés de l'ordre courant, par une volonté particuliere du Créateur. C'eſt qu'aucun de ces Corps, grands ou petits, animés ou inanimés, ne peut ſubſiſter toujours ; mais que la matiere qui les compoſe ne périſſant point en même tems, elle ſert, (ſuivant les loix du Mouvement local,) à compoſer d'autres Corps à peu près ſemblables aux précédens. Ainſi la matiere univerſelle, toujours accompagnée du Mouvement, ayant formé juſqu'ici des Soleils & des Planètes, en formera toujours de même juſqu'à la fin des Siécles : mais ce ne ſeront plus les mêmes Soleils ni les mêmes Planètes, aucun ni des uns ni des autres ne pouvant toujours ſubſiſter.

L'Aſtronomie ancienne a parlé d'Étoiles que nous ne voyons plus, c'eſt-à-dire, de Soleils éteints : Et les Modernes, à la faveur des Teleſcopes, ont apperçu d'autres changemens dans le Ciel. Sur cette Idée, j'oſerois nommer les Commétes, des Planètes dévoyées; c'eſt-à-dire, des Terres qui ſe détruiſant ou ſe formant, ont perdu leur Équilibre ou le cherchent. Si elles ſe détruiſent, elles n'auront bien-tôt plus beſoin de cet Équilibre; & ſi elles ſe forment, elles trouveront à la fin quelque Soleil ou ancien ou peut-être nouveau comme elles, auquel elles conviendront, pour former avec lui un Syſtême qui ſubſiſtera comme tous les autres un certain tems. En un mot, il y auroit toujours des Soleils & des Planètes; mais ce ne ſeroient pas les mêmes Soleils & les mêmes Planètes. On ſçait au reſte, que dans l'état ordinaire des

Choſes, nous n'appercevons de Planètes, que celles qui appartiennent à notre Soleil.

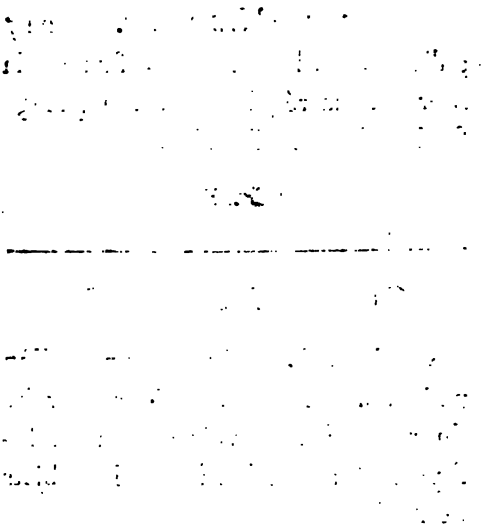
Un des plus grands avantages de la Philoſophie eſt d'avoir détruit les fauſſes Sciences, telles que l'Aſtrologie & la Divination; en laiſſant néanmoins au Soleil l'opération de ſa Chaleur ſur une certaine Épaiſſeur de la Surface de la Terre, pour en tirer les vapeurs qui forment enſuite les Vents & les Pluyes. Tout cela eſt bon juſques-là, pourvû qu'on ne donne à ces Vents & à ces Pluyes aucune détermination de tems & de durée; attendu que nous ne pouvons pas pénétrer les diſpoſitions internes, même des premieres Couches de la Terre. Mais cela n'empêche pas que nous ne laiſſions à la Lune l'opération ré-

guliere du Flux & du Reflux de la Mer, par la régularité de ſon paſſage ſur les Eaux de l'Océan.

CONCLUSION.

Ce Recueil, quoique compoſé d'un petit nombre de Refléxions, ſervira du moins à faire voir que la Philoſophie eſt applicable à tous les objets de l'Eſprit & de la Raiſon.

FIN.



ESSAI

D'UN SYSTEME

PHILOSOPHIQUE ET THEOLOGIQUE

Sur le Plaiſir & la Douleur.

DEMANDE.

POURQUOI le Créateur a-t-il mis dans l'Homme un ſentiment de Plaiſir, à la rencontre de certains Corps qui frappent ſes ſens ?

REPONSE.

C'eſt par une raiſon du même ordre qui l'a porté à mettre dans l'Homme un ſentiment de Douleur à la rencontre d'autres Corps qui frappent auſſi ſes

ſens : Et pour entendre l'une de ces raiſons, il faut bien entendre l'autre.

DEMANDE.

Quelle a donc été ſa raiſon pour la Douleur ?

REPONSE.

Le Créateur a mis dans l'Homme un ſentiment de Douleur à la rencontre de certains Corps, pour l'avertir de ce qui eſt abſolument contraire, ou ſimplement nuiſible à ſa conſervation.

DEMANDE.

Faites l'application de ce Principe au Plaiſir.

REPONSE.

Le Créateur a mis dans l'Homme un ſentiment de Plaiſir à la rencontre de certains Corps, pour l'avertir de ce

qui eſt néceſſaire ou utile à ſa conſervation.

DEMANDE.

La Douleur eſt-elle égale, généralement parlant, dans les choſes qui nous ſont contraires & dans celles qui nous ſont nuiſibles? Et le Plaiſir eſt-il égal dans les choſes qui nous ſont néceſſaires & dans celles qui nous ſont utiles?

REPONSE.

La Douleur eſt ordinairement plus grande à l'égard des choſes qui nous ſont abſolument contraires, par exemple, le Feu & le Fer; qu'à l'égard de celles qui ſont ſeulement nuiſibles, comme le Froid, l'Humidité. Il en eſt tout autrement du Plaiſir: car il eſt communément plus grand dans les choſes qui ſont ſeulement utiles, comme les rafraichiſſemens & les Divertiſſe-

mens; que dans celles qui ſont néceſſaires, comme la Nourriture & la Reſpiration. Et à l'égard du ſeul Manger, les Viandes & les Vins qui ne ſont qu'utiles, ſont plus de plaiſir que le Pain & l'Eau qui ſont néceſſaires.

DEMANDE.

Je crois concevoir la raiſon que le Créateur peut avoir euë de rendre les choſes qui nous ſont contraires, plus douloureuſes que celles qui ſont ſeulement nuiſibles. C'eſt ſans doute afin que nous évitaſſions celles-là avec encore plus de ſoin que celles-ci. Mais Pourquoi les choſes qui ſont néceſſaires ſont-elles moins de Plaiſir que celles qui ne ſont qu'utiles?

REPONSE.

La Douleur qui ſuit la privation des choſes néceſſaires, avertit aſſez la Créa-

ture de les chercher, ſans qu'il ait fallu y attacher un Plaiſir extraordinaire. Au lieu que la privation des choſes ſimplement utiles, ne portant pas avec elle une Douleur ſi ſenſible; il a été important d'y attacher une pointe de Plaiſir, plus grande qu'aux choſes néceſſaires.

DEMANDE.

Mais quel inconvénient y auroit-il eu que les Choſes néceſſaires fuſſent extrêmement délicieuſes, & que la privation des Choſes utiles fut extrêmement douloureuſe?

REPONSE.

La Providence a ainſi ordonné les Choſes, afin de ne pas multiplier les Chaînes de la Créature raiſonnable qui a été ſa premiere vuë: Car il ſeroit étrange que l'Homme ne pût ni man-

le rendiez par-tout honnête & licite: Vous ſçavez cependant combien les Livres Spirituels & les Maîtres de la vie intérieure s'oppoſent à tout Plaiſir; & diſent que la Raiſon ſeule ſuffit pour porter l'Homme à prendre ſes beſoins.

REPONSE.

La premiere choſe que j'aïe à répondre là-deſſus, eſt qu'il y a bien de la différence entre les vuës générales du Créateur pour la conſervation des Créatures, & les inſpirations particulieres qu'il donne aux Ames qu'il appelle à la Perfection. Ainſi, quoique le Créateur ait attaché le Plaiſir & la Douleur à la rencontre de certains Corps, afin d'avertir les Hommes en général de chercher légitimement les uns & d'éviter les autres : comme il n'empêche pas, & que même il pouſſe les Ames qui ſont à lui, de faire uſage

ge de certaines choſes qui cauſent de la Douleur juſqu'à un certain Point ; ainſi il veut bien, & même il ordonne quelquefois qu'on s'abſtienne de certaines choſes utiles, comme des Alimens les plus nourriſſans : Mais ces choſes ne laiſſent pas d'être expoſées d'ailleurs au reſte des Créatures qui veulent s'en ſervir, & qui y ſont attirées par le Plaiſir. Et au fond combien y a-t'il peu de gens qui ſongeaſſent à prendre leurs beſoins, ſi la raiſon ſeule y portoit ? Que deviendroient les Enfans, les Imbécilles qui n'ont pas l'uſage de la Raiſon, & pour la conſervation deſquels il faudroit que le Créateur eût fait ſans néceſſité des Loix particulieres ? Mais je dis plus : outre que de prendre ſes beſoins ſans aucun Plaiſir, tourneroit en une fatigue & un Travail odieux à la Nature ; ce ſeroit d'ailleurs une attention inſupportable aux Perſonnes même les plus raiſonnables

& les plus pieuſes, ſi au lieu de donner leur Eſprit & leur Raiſon aux affaires de leur Conſcience & de leur Famille, il falloit l'employer à diſcuter par toutes les Régles de la Médecine le tems & la qualité de tous leurs beſoins, ſans en être avertis par le plaiſir qu'on trouve à les prendre, & qui ne ſera jamais criminel, tant qu'on ſe renfermera dans les bornes d'une ſage modération. Qui eſt-ce, ſur-tout, qui meſureroit la quantité du boire ou du manger, ſi ce n'eſt parce que nous y trouvons ou nous n'y trouvons plus de plaiſir; ce qui eſt le Terme & la Limite des gens ſobres qui n'attendent pas la plenitude ou les nauſées de l'Eſtomac, pour s'arrêter .Comme donc le Créateur a déchargé l'Homme du ſoin de faire circuler ſon Sang & ſon Chile; il l'a déchargé en quelque façon du ſoin de ſa Nourriture-même, en lui donnant le Plaiſir comme un Domeſtique qui fait

le choix de ſes Alimens, & qui vient l'appeller lorſqu'il eſt à propos de les prendre.

DEMANDE.

Expliquez-moi donc clairement votre Sentiment & votre Déciſion ſur l'uſage qu'il eſt permis de faire du Plaiſir ?

REPONSE.

Toutes les défenſes de la Doctrine la plus exacte ſur cet article, ſe réduiſent à la Maxime de ne jamais chercher ni prendre le Plaiſir pour le Plaiſir même. Cette Maxime eſt tirée de S. Auguſtin, qui diſtingue quatre degrés dans le Sentiment. Le premier eſt *vivacitas Sentiendi*, c'eſt-à-dire, cette propriété d'un tempéramment ſain & d'un Goût délicat qui diſcerne plus promptement qu'un autre ce qui plaît ou déplaît aux

Auguſtinus, Contr. Jul. 4. 14.

Sens. Le ſecond eſt *utilitas Sentiendi*, qui eſt cette diſpoſition commune à tous les Hommes, qui leur fait fuir ce qui leur eſt contraire ou nuiſible, & rechercher ce qui leur eſt néceſſaire ou utile. Le troiſiéme eſt *neceſſitas ſentiendi*, c'eſt-à-dire, l'aſſujettiſſement où eſt l'Homme, depuis le Péché d'Adam, d'éprouver en lui des Douleurs qui l'affligent, ou des attaques de Plaiſirs défendus auxquelles il doit réſiſter. Enfin le quatriéme eſt *libido ſentiendi*, qui eſt la recherche du Plaiſir pour la pure délectation. Cette derniere ſeule eſt vicieuſe & rend l'Homme coupable, ſelon ce Saint Docteur; *Hæc virtutibus inimica, hæc nocentem Hominem facit.* Mais ce deſir du Plaiſir a ſes degrés, ſelon leſquels l'Homme eſt plus ou moins coupable, comme ce Pere l'explique en mille autres endroits de ſes Ouvrages. Car on peut aimer le Plaiſir de telle ſorte qu'on paſſe toutes les

bornes de la néceſſité & même de la Raiſon pour en jouir, & qu'on mépriſe toutes les Loix de Dieu & de l'Egliſe qui en défendent l'uſage en certaines circonſtances & en certains tems; & c'eſt le Péché mortel. On peut aimer le Plaiſir dans les choſes néceſſaires, plus que ce qui y fait le néceſſaire; de telle ſorte cependant qu'on ne voulût pas enfraindre un Précepte qui le défendroit abſolument, & qu'on préferât ſon Salut à ſon Plaiſir, lorſqu'ils ſe trouveroient en concurrence; & c'eſt le Péché véniel. On peut être au contraire dans deux autres diſpoſitions à l'égard du Plaiſir, toutes deux bonnes, mais d'un Mérite très-différent. La premiere eſt de n'avoir en vuë dans la recherche des Choſes, que le néceſſaire; & d'uſer avec action de Grace & du néceſſaire & du Plaiſir qui en eſt inſéparable, ſans penſer ni à l'augmenter ni à le diminuer, & ſans qu'il faſſe

jamais paſſer les bornes de la Néceſſité raiſonnablement connue. Il y a même ici une refléxion à faire, que je ne dois pas omettre. Entre les choſes néceſſaires ou utiles à l'Homme, il y en a quelques unes qui ſont propres à récréer ſon Eſprit, comme la Promenade, dont je ne parle cependant ici que par rapport à la ſanté du Corps qui dépend beaucoup de la ſituation de l'Eſprit; & d'autres qui ſont deſtinées à fortifier ou à ſoutenir immédiatement ſon Corps même, comme la nourriture ou les rafraichiſſemens. Or, il y a cette différence entre les unes & les autres, que celles qui regardent le Corps peuvent faire leur effet ſans aucun rapport au Plaiſir, & ſans qu'on s'apperçût même qu'on les prend: au lieu que celles qui regardent l'Eſprit, ne ſont capables de faire du bien que par le Plaiſir même qui nous recrée & qui nous ſoulage. Cela poſé, l'on voit clairement qu'il

eſt encore plus permis de goûter le plaiſir de la Promenade que celui des Alimens ; puiſque les Alimens peuvent nourrir ſans être goûtés ; au lieu que la Promenade, faute d'être goûtée, ne ſeroit pas une recréation mais une Corvée ; à moins qu'on ne veuille dire qu'une raiſon du Créateur dans le plaiſir qu'il a attaché au manger, fût de recréer l'Eſprit & de ſoutenir le Corps en même tems : à quoi je ne m'oppoſe pas, & ce qui ne ſervira même qu'à confirmer ma Propoſition, qui conſiſte à dire qu'il n'y a aucun Péché à uſer également du néceſſaire & du Plaiſir qui l'accompagne, pourvû qu'on rapporte tout cela à une bonne fin, qui eſt de retourner plus fort au Service de Dieu & du Prochain, propoſition autoriſée par cet Axiome de S. Thomas, *Actionis bonæ Delectatio bona*, de toute Action bonne le Plaiſir eſt bon. Mais il y a à l'égard du Plaiſir une ſeconde diſpoſition, qui *Thom. 1. 2d. 34. 1.*

ne convient qu'aux parfaits & à ceux qui ont acquis une grande habitude dans la vie de l'Eſprit. Cette diſpoſition conſiſte non-ſeulement à ſe priver de ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire au Corps, mais encore à gémir des néceſſités de la Nature, qui obligent l'Homme à ſentir quelque Plaiſir en y ſatisfaiſant; parce que ce Plaiſir partage toujours un peu l'attention de l'Ame, & la rapproche de ſon Corps & de ſes Sens. Ce n'eſt pas que ces Perſonnes condamnent en aucune façon l'ordre de Dieu dans la diſpoſition générale de la Nature; mais elles ſouffrent de la foibleſſe que le Péché a laiſſée dans l'Homme qui ne peut toucher déſormais aux choſes Terreſtres, ſans contracter ſouvent quelques ſoüillûres, dont ces perſonnes voudroient bien ſe préſerver dès cette vie, pour joüir plus intimement de la Penſée & de la préſence de Dieu qui ne ſe goûtent parfai-

tement que dans l'extrême pureté de l'Ame. Ce Caractére, cet Indice de la haute Perfection, nous eſt donné par S. Auguſtin, qui dit que pour connoître ſi l'on eſt arrivé au parfait détachement des Sens, on n'a qu'à ſe demander à ſoi-même ſi l'on aimeroit mieux, par exemple, conſerver ſa vie ou avoir des Enfans ſans avoir le plaiſir du Manger ou du Mariage, que de remplir ces deux fonctions telles qu'elles ſont? Si l'on peut ſe répondre que cela eſt ainſi, l'on eſt parfait : Mais ſi l'on ſent le contraire, on tient encore à la Nature, & le Vieil Homme n'eſt pas entierement détruit en nous. Pour recueillir donc en abregé toutes les diſtinctions que nous venons d'expliquer: Chercher le plaiſir dans les choſes défendues, & même dans les choſes permiſes l'aimer juſqu'à l'excès & au mépris des Bornes preſcrites par les Loix de Dieu & de l'Egliſe, c'eſt Péché mor-

Augustinus Mathæ Serm.

tel : Aimer le Plaiſir légitime ſans tomber dans l'excès, à la vérité, mais plus que le néceſſaire, c'eſt Péché veniel : Uſer du Plaiſir comme d'un accompagnement du néceſſaire, n'eſt pas Péché : Craindre & haïr le plaiſir dans l'uſage du néceſſaire, c'eſt la Vertu & la perfection.

DEMANDE.

Je ſuis bien aiſe de vous voir ainſi condamner la recherche du Plaiſir pour le plaiſir. C'eſt ſur quoi j'ai toujours oui inſiſter les Directeurs ſévéres qui diſent que le Plaiſir n'étoit permis qu'à Adam innocent, mais qu'Adam coupable n'a aucun droit de s'y attacher.

REPONSE.

Croirez-vous bien que je ſuis plus exact ſur cet article que ces Directeurs ſévéres : & que dans la diſtinction que

vous m'apportez entre Adam innocent & Adam coupable, je trouve que faute d'attention & de juſteſſe d'Eſprit, ils tombent dans une Erreur de relâchement. En effet, s'ils entendent parlà qu'il fût permis à Adam innocent de chercher le Plaiſir pour le plaiſir, ils ſe trompent groſſiérement. Bien-loin delà; comme Adam innocent étoit mieux inſtruit des intentions du Créateur dans l'inſtitution de la Nature; il étoit obligé bien plus étroitement à les ſuivre dans l'uſage des Biens que Dieu lui avoit donnés. Adam même auroit eu beaucoup moins beſoin que nous de Plaiſir ſenſible, & je penſe qu'il en auroit eu auſſi beaucoup moins : Car, premierement le Commerce continuel qu'il avoit avec Dieu lui tenoit lieu de tout, & lui rendoit peu néceſſaires ces foibles & triſtes douceurs dont on nous laiſſe jouir dans l'uſage des Biens terreſtres. En ſecond lieu, bien des cho-

ſes ne nous ſont plaiſir, que parce qu'elles nous tirent de la peine & de la Douleur que nous avons ſouffertes pendant quelque tems : ce qui ne ſe trouvant point dans Adam, il faut exclure de ſon État juſqu'aux Plaiſirs de ſoulagement. Mais depuis que le Péché eut renverſé cet ordre ; il ſemble que l'Homme avoit beſoin de trouver certains attraits dans l'uſage des Créatures, même le plus conforme aux deſſeins de la Providence. L'Homme voyant alors qu'il ne devoit mettre au Monde que des malheureux comme lui, ne ſe ſeroit pas porté volontiers à la propagation de ſon Eſpéce, ſi Dieu n'avoit pas permis qu'il y fût attiré par des penchans ſecrets de la Nature. Il eſt vrai qu'ils ſont accompagnés dans l'Homme pécheur, de la concupiſcence qui eſt une ſuite du Péché. Mais comme dans tous les cas où elle porte l'Homme au Péché, il a des ſecours

pour la réprimer : de même en celui-ci Dieu la reſſerre en de juſtes bornes, (ſelon les principes de S. Auguſtin,) par la ſainteté du Mariage : *Ad hoc Nuptiæ ſunt*, dit ce Pere, *ut illa concupiſcentia redacta ad legitimum vinculum, non deformis & diſſoluta fluitaret, habens de ſe ipſa irrefrænabilem Carnis infirmitatem; de Nuptiis indiſſolubilem fidei Societatem: de ſe ipſa progreſſum immoderate Coeundi, de Nuptiis modum Caſte procreandi.* *Auguſtinus de bon. Conjug.*

DEMANDE.

Vous me feriez preſque conclure maintenant, qu'il n'y auroit point eu de Plaiſir pour Adam dans l'uſage des choſes Naturelles.

REPONSE.

Cette Concluſion ſeroit outrée & fauſſe : Car il auroit eu d'abord tous les Plaiſirs d'avertiſſement, ſoit pour

le tems d'uſer de ces Choſes, ſoit pour la quantité dont il en devoit uſer ; & il auroit encore eu tous ceux qui auroient été néceſſaires, pour ne pas rendre ſes actions Naturelles, pénibles & dégoûtantes ; Car il y en a quelques unes dont le Plaiſir eſt ſi moderé, (comme de manger du Pain & de boire de l'Eau,) que la ſouſtraction de ce Plaiſir ſeroit une véritable ſouffrance. En tout cela il n'y auroit rien eu qui eût pu tirer Adam du goût des choſes Spirituelles, & le diſtraire de l'application qu'il devoit toujours avoir à Dieu ; laquelle application l'eût par conſéquent obligé à regarder le Plaiſir comme une occaſion de Chute, & à ſe faire un Point de perfection de le haïr & d'y renoncer, comme les Saints ont cru devoir le faire depuis le Péché. Voilà quelles ſont mes Penſées ſur le Sujet de la Douleur & du Plaiſir. Je les ſoumets toutes, non-ſeulement au Ju-

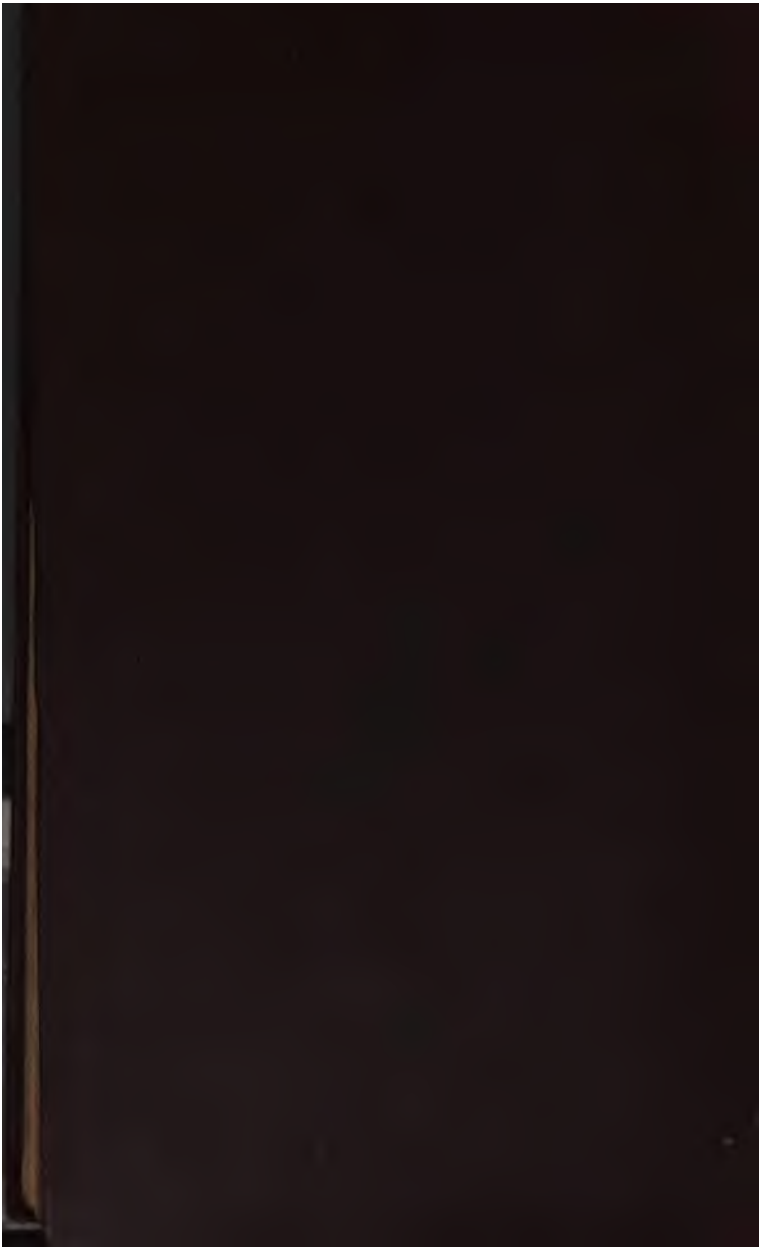
gement de l'Egliſe, (qui ne ſe mettra peut-être pas en peine de les approuver ni de les condamner,) mais encore aux avis des Perſonnes doctes & pieuſes : Car je me fais une loi de me conformer, non-ſeulement à la Doctrine eſſentielle & capitale de la Foy Catholique, mais encore au Style commun des Paſteurs de l'Egliſe & de ſes Docteurs, ſur toutes les matieres qui touchent à la Religion ou à la Morale.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *la Philoſophie applicable à tous les objets de l'Eſprit & de la Raiſon :* Je n'y ai rien trouvé qui ne m'ait paru mériter d'être rendu public : On y reconnoît le Philoſophe Chrétien, l'Homme d'Érudition, & le bel Eſprit. A Paris ce 31 Mars 1754.

MILLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils aîné, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Philoſophie applicable à tous les objets de l'Eſprit & de la Raiſon, par feu M. l'Abbé Terraſſon*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion, pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de